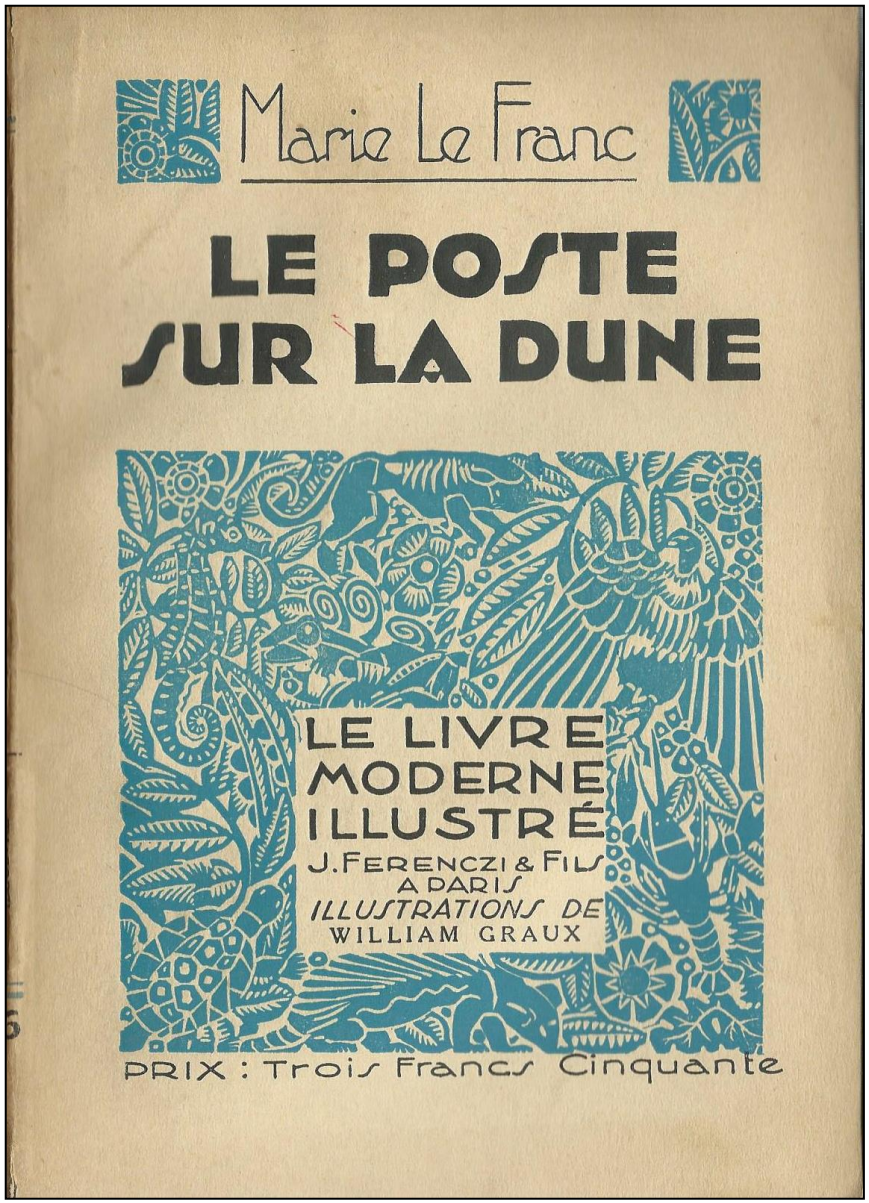


La première parution du roman « Le Poste sur la Dune », de Marie Le Franc, date de 1928, aux éditions Rieder, Paris.
La présente version illustrée a été publiée en 1930 chez Ferenczi et fils dans la collection « Le Livre Moderne Illustré ».
A noter, le prénom de l'illustrateur Louis William Graux est incomplet.

Marie Le Franc à la Rivière Solitaire, 1933

L’auteure et l’illustrateur

Louis William par son fils Martin Graux

Marie Le Franc (1879, Sarzeau – 1964, Saint-Germain-en-Laye) est une femme écrivain et poétesse bretonne.

Elle est née en Bretagne, dans le Morbihan, où son père était douanier, a étudié chez les sœurs de Sarzeau, puis à l'Ecole Normale de Vannes. Institutrice à 18 ans, elle quitte la France pour le Canada en 1906. Elle y reste 16 ans, puis va et vient entre la France et le Canada jusqu'à sa mort au château du Val-Saint-Germain, résidence des pensionnaires de la Légion d'Honneur.

Ses poèmes et son œuvre en prose, 17 publications (poèmes, romans, nouvelles, un essai) de 1920 à 1959, évoquent tour à tour et en les mêlant parfois, sa terre natale, la Bretagne, et le Canada. Prix Femina en 1927 pour *Grand-Louis l'innocent,* elle a été faite chevalier de la Légion d'Honneur en 1935 et a été admise à la Société des gens de Lettres en 1952.

Sept de ses romans ont été publiés par l'éditeur Ferenczi et Fils, dans la collection "Le livre moderne illustré". Le principe de cette collection, créée en 1924, est de démocratiser l’accès aux « beaux livres » et de répondre à une importante demande d’ouvrages bon marché. Les œuvres sont récentes, illustrées de gravures sur bois exécutées spécialement par des artistes renommés. Ces romans, populaires à l'époque, sont tirés à un grand nombre d’exemplaires. Cette collection s’arrête en 1955.

Marie Le Franc :
http://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Le_Franc

Louis William Graux, (1889, Saint-Denis – 1962, Paris), est un artiste peintre français. Elève d'Ernest Laurent, d'Auguste Leroux et de H. Grosjean à l'École des Beaux-Arts de Paris, il expose dès 1908, notamment au Salon des artistes français où il est plusieurs fois primé (médaille d’or, hors-concours en 1928). Plusieurs de ses œuvres ont été acquises par l’État, dont un tableau de grand format en 1935, *Les Méandres de la Seine*, qui décorait le Salon des dames sur le Paquebot Normandie, et qui est conservé à l’EcoMusée de Saint-Nazaire.

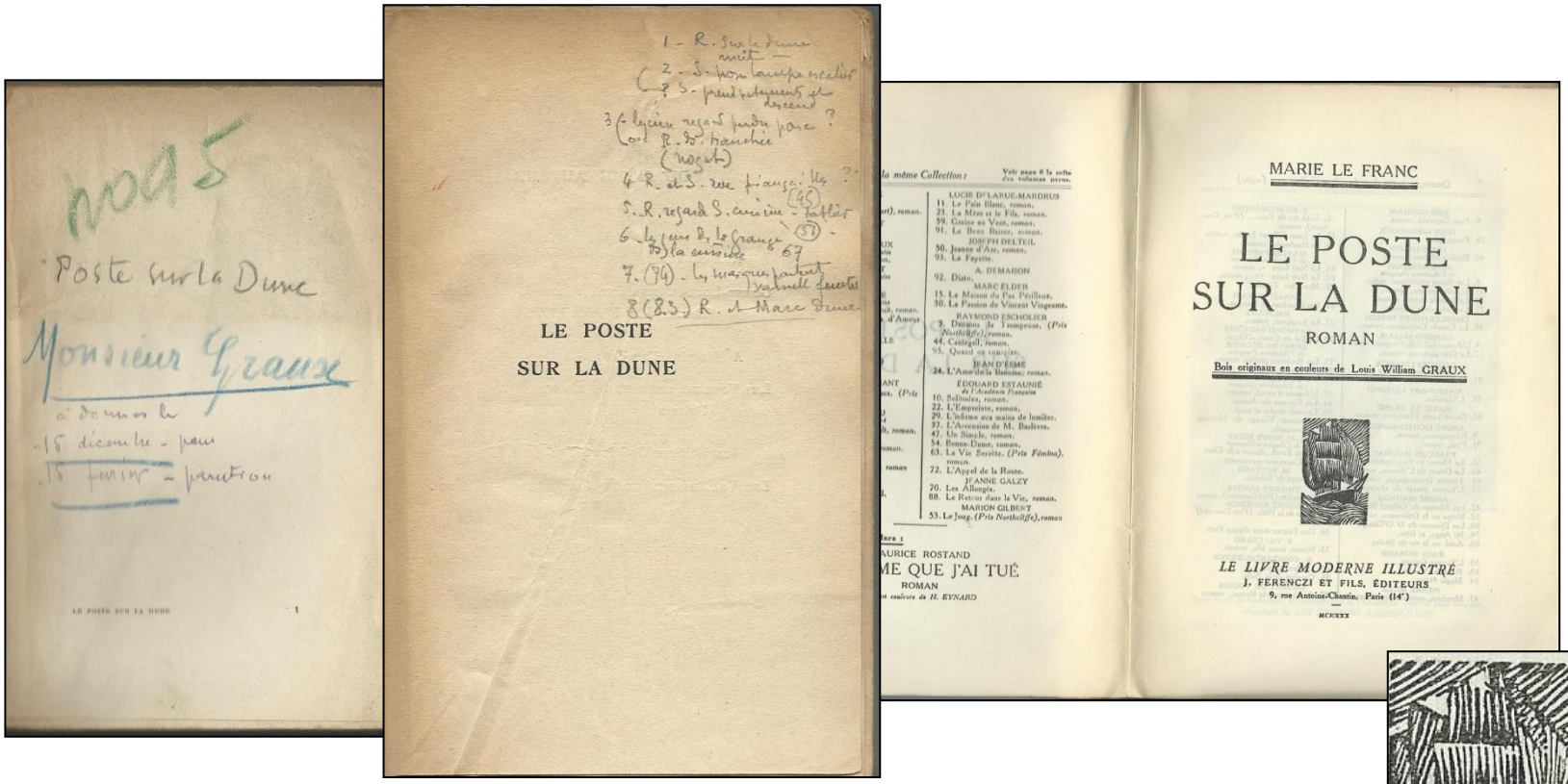
Officier de l’Instruction Publique, il est fait Chevalier de la Légion d’Honneur en qualité d’artiste peintre pour l’ensemble de son œuvre, en 1937.

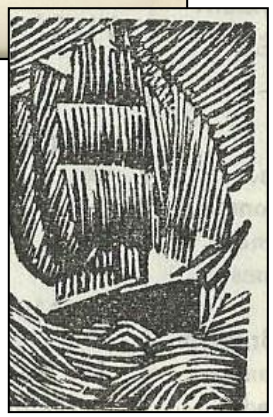
Louis William Graux est chargé par Ferenczi et Fils d'illustrer *Grand Louis l'Innocent*, premier des romans de Marie Le Franc à être publié par cet éditeur, en 1929, pour la collection "Le livre moderne illustré".

Ce fut "un peu par hasard", indique Denis Graux, fils du peintre, qui précise que l'auteure fut si satisfaite des illustrations de LW Graux, qu'elle exigea que ce dernier illustrât chacune des six publications suivantes chez Ferenczi et Fils : *Le poste sur la dune* (1930), *Grand Louis le revenant* (1933, dans la collection "Les cahiers illustrés" chez le même éditeur), *Hélier fils des bois* (1935), *La rivière solitaire* (1938), *Pêcheurs de Gaspésie* (1938), *La randonnée passionnée* (1942).

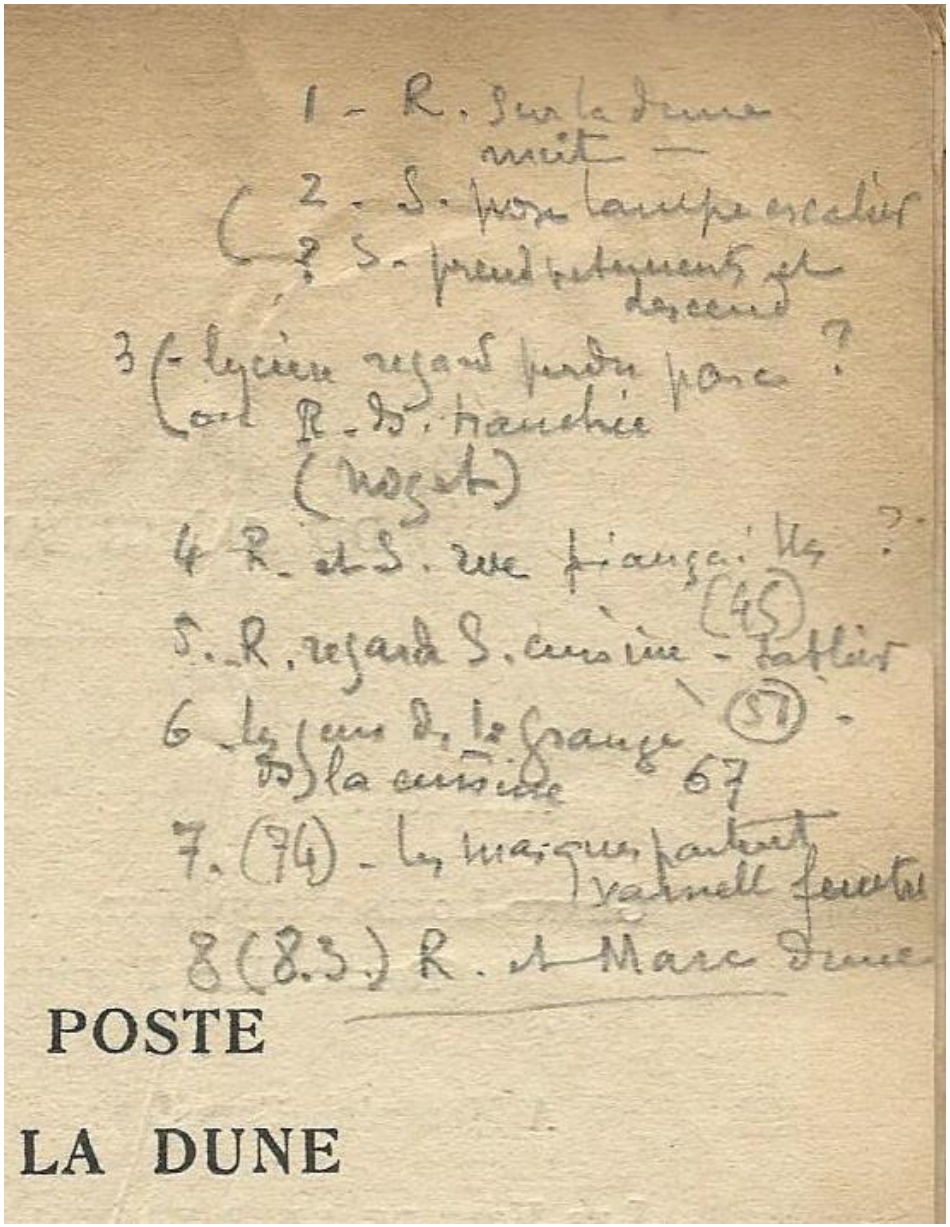
Louis William Graux :
http://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_William_Graux

Le Poste sur la Dune, Marie Le Franc
Illustrations de Louis William Graux





Du document de travail, à gauche, à la version illustrée définitive à droite. Le choix de représenter un navire sur la vignette de première page, est évocateur, aussi bien pour les personnages que, sans doute, pour l'illustrateur …



Sur la page de titre du livre de travail, un début de programme pour les illustrations, avec références à quelques pages, et plusieurs points d'interrogation quant aux scènes à représenter.

I – R. sur la dune nuit
2 – S. pose lampe escalier
? S. prend vêtements et descend
3 (- lycéen regard perdu parc ?
(ou R. ds tranchée (Nozet)
4 – R. et S. rue fiançailles ? (45)
5- R. regarde S. cuisine – tablier (57)
6- Les gens ds la Grange ds la cuisine 67
7. (74) – les masques partent Vaisselle fenêtre
8 (8.3.) R. et Marc dune

Si les numéros en tête de chaque ligne correspondent aux chapitres du livre de travail, cela ne semble plus le cas dans la version du Livre de Demain. Mais les thèmes choisis se retrouvent soit dans les grandes illustrations, soit dans les lettrines.

NB. Ces thèmes sont signalés ci-après lorsqu'ils apparaissent. Les notes 4, 5 et 6 ne semblent pas avoir été ostensiblement utilisées.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
UNE ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :

1 EXEMPLAIRE SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON, NUMÉROTÉ JAPON A, NON MIS DANS LE COMMERCE ;
6 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON NUMÉROTÉS JAPON 1 à JAPON 6 ;
3 EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR DES PAPETERIES LAFUMA, NUMÉROTÉS MADAGASCAR A à MADAGASCAR C, NON MIS DANS LE COMMERCE ;
10 EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR DES PAPETERIES LAFUMA, NUMÉROTÉS MADAGASCAR 1 à MADAGASCAR 10 ;
10 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE A à J, NON MIS DANS LE COMMERCE ;
30 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE 1 à 30 ;
25 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS DE K à AI, NON MIS DANS LE COMMERCE ;
200 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS DE 31 à 230 ;
15 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES, A LA FORME, TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR LES BIBLIOPHILES DU NORD, NUMÉROTÉS BIBLIOPHILES DU NORD 1 à BIBLIOPHILES DU NORD 15.

I

TOUTE cette côte de la Manche semblait réduite en éléments pulvérisés : le sable, le vent, les embruns de la mer mêlaient leurs poussières dans

Deux homme
ombres marchai
qui allait un p
enveloppé d'une
était tiré sur so
vêtu, d'une ca
donnait prise à
ne parlaient p
quelques instan
assises cimentée
en tête ne parais
compagnon s'arr

10 LE POSTE SUR LA DUNE

servait à son échine la même courbe, et lorsqu'il alluma son briquet pour regarder l'heure de nouveau, on eût pu voir un visage jeune, brun, d'une maigreur extrême, avec des ombres profondes sous les yeux, la peau tirée sur les pommettes d'une pâleur luisante, une bouche aux lèvres hermétiques et crispées, un regard sombre.

La montre indiquait une heure. Il le constata avec soulagement. Un ordre précis lui était donné de se lever, de réveiller son compagnon, de reprendre en sens inverse la ronde. Il n'y avait pas à le discuter, à se tourner alternativement vers la mer et vers la terre, sans trop savoir à quoi se résoudre. Il fallait cesser enfin de regarder le large où l'on croyait voir glisser des barques furtives, et le bord de la côte où venaient échouer d'imaginaires épaves que la vague suivante emportait. Cette notion précise de l'heure, cette injonction de revenir en arrière, de recommencer mécaniquement une nouvelle étape, cette sensation d'écraser sous des pas sans nombre le sable fin, de bomber le dos

LE POSTE SUR LA DUNE 11

contre le vent, offrirent au brigadier-receveur Roscoët une détente. Il appela de sa voix brève son compagnon, et sans attendre qu'il se fût mis debout, reprit sa marche dans la direction du poste.

I

TOUTE cette côte de la Manche semblait réduite en éléments pulvérisés : le sable, le vent, les embruns de la mer mêlaient leurs poussières dans la nuit.

Deux hommes qu'on eût pris pour deux ombres marchaient le long de la dune : l'un qui allait un peu de l'avant, haut, courbé, enveloppé d'une pèlerine dont le capuchon était tiré sur son visage; l'autre pareillement vêtu, d'une carrure épaisse et courte qui donnait prise à la rafale. Les deux hommes ne parlaient pas. La mer montait. Dans quelques instants, elle aurait atteint les assises cimentées de la dune. Celui qui allait en tête ne paraissait pas s'en apercevoir. Son compagnon s'arrêta à un escalier de pierre.

— Si on prenait la rampe, brigadier?

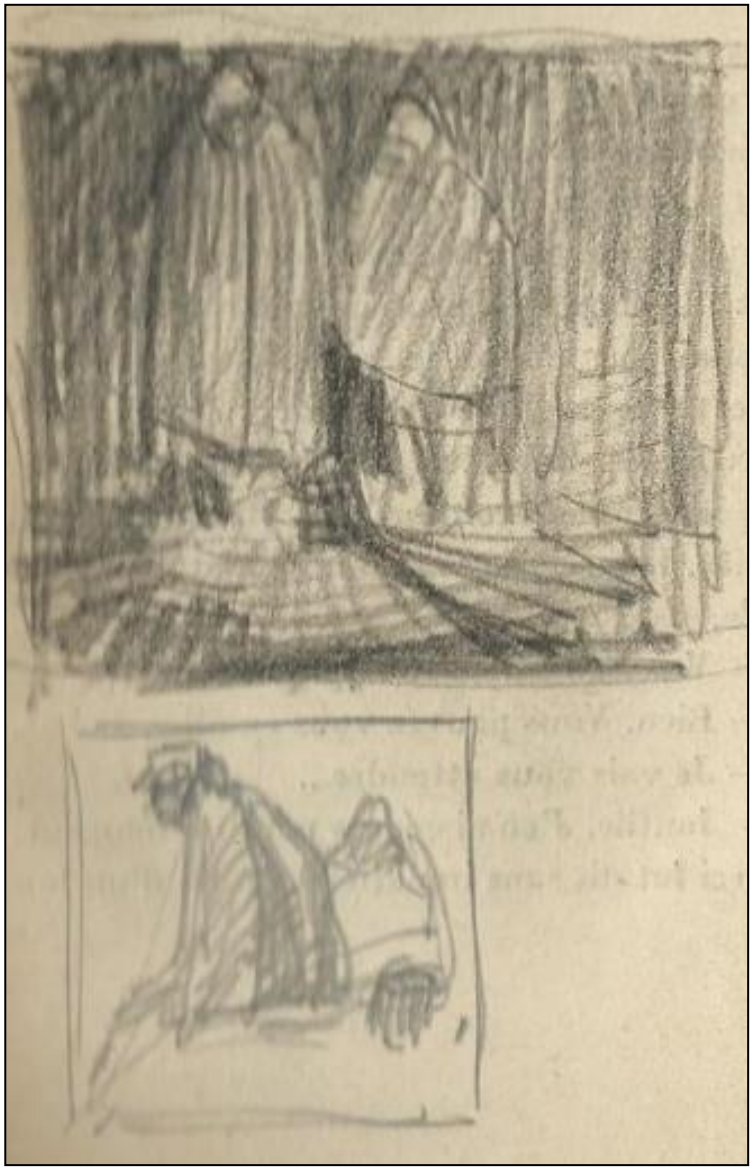
Il venait de crier ces paroles et cependant l'autre ne semblait pas les avoir entendues : il poursuivait sa marche. Arrivé à l'endroit où la dune, fatiguée de sa propre

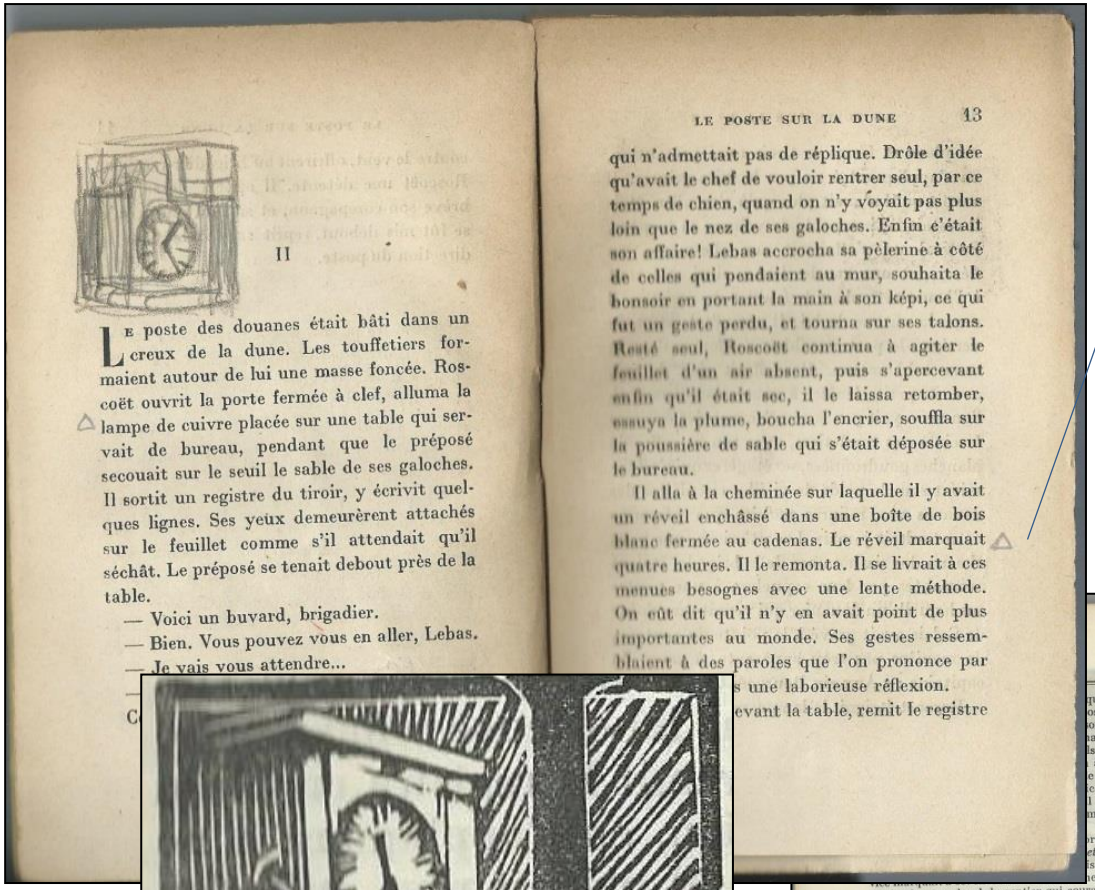
Comme indiqué sur le livre de travail par LW Graux :

I – R. sur la dune nuit

Avec une grande illustration, sur la page de gauche, qui n'est autre que la conclusion du roman.

Crayonnés plus ou moins conservés dans la version finale, et parfois inversés par le dispositif d'impression





II

Le poste des douanes était bâti dans un creux de la dune. Les touffetiers formaient autour de lui une masse foncée. Roscoët ouvrit la porte fermée à clef, alluma la lampe de cuivre placée sur une table qui servait de bureau, pendant que le préposé secouait sur le seuil le sable de ses galoches. Il sortit un registre du tiroir, y écrivit quelques lignes. Ses yeux demeurèrent attachés sur le feuillet comme s'il attendait qu'il séchât. Le préposé se tenait debout près de la table.

— Voici un buvard, brigadier.

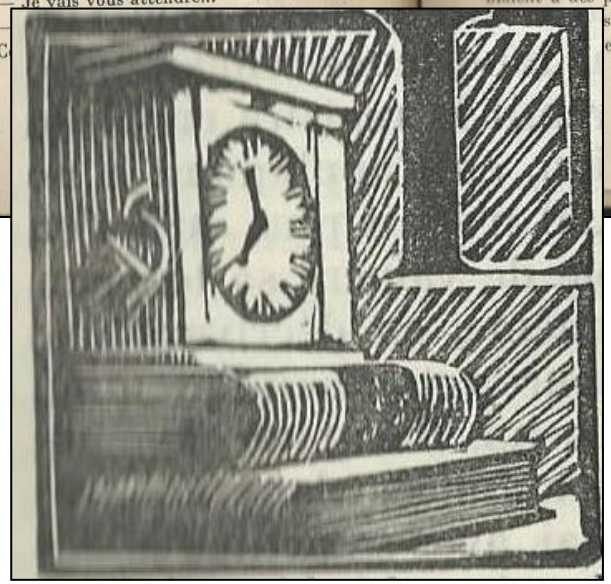
— Bien. Vous pouvez vous en aller, Lebas.

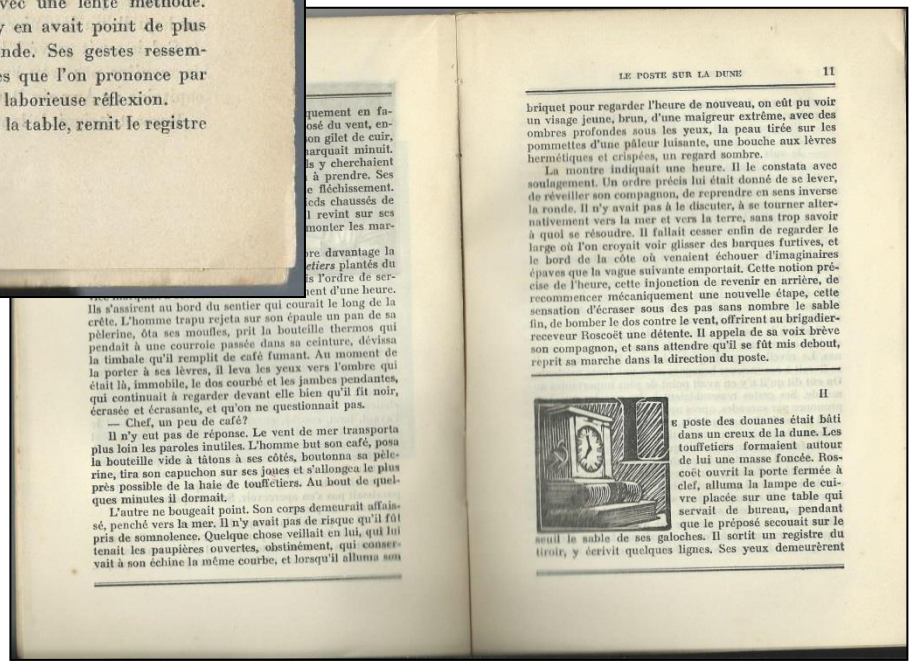
— Je vais vous attendre...

qui n'admettait pas de réplique. Drôle d'idée qu'avait le chef de vouloir rentrer seul, par ce temps de chien, quand on n'y voyait pas plus loin que le nez de ses galoches. Enfin c'était son affaire! Lebas accrocha sa pèlerine à côté de celles qui pendaient au mur, souhaita le bonsoir en portant la main à son képi, ce qui fut un geste perdu, et tourna sur ses talons. Resté seul, Roscoët continua à agiter le feuillet d'un air absent, puis s'apercevant enfin qu'il était sec, il le laissa retomber, essuya la plume, boucha l'encrier, souffla sur la poussière de sable qui s'était déposée sur le bureau.

Il alla à la cheminée sur laquelle il y avait un réveil enchâssé dans une boîte de bois blanc fermée au cadenas. Le réveil marquait quatre heures. Il le remonta. Il se livrait à ces menues besognes avec une lente méthode. On eût dit qu'il n'y en avait point de plus importantes au monde. Ses gestes ressemblaient à des paroles que l'on prononce par s une laborieuse réflexion.

evant la table, remit le registre





quement en fa-
osé du vent, en-
on gilet de cuir,
narquait minuit.
ls y cherchaient
à prendre. Ses
e fléchissement.
eds chaussés de
l revint sur ses
monter les mar-

re davantage la
etiers plantés du
s l'ordre de ser-
ent d'une heure.

Ils s'assirent au bord du sentier qui courait le long de la crête. L'homme trapu rejeta sur son épaule un pan de sa pèlerine, ôta ses moufles, prit la bouteille thermos qui pendait à une courroie passée dans sa ceinture, dévissa la timbale qu'il remplit de café fumant. Au moment de la porter à ses lèvres, il leva les yeux vers l'ombre qui était là, immobile, le dos courbé et les jambes pendantes, qui continuait à regarder devant elle bien qu'il fît noir, écrasée et écrasante, et qu'on ne questionnait pas.

— Chef, un peu de café?

Il n'y eut pas de réponse. Le vent de mer transporta plus loin les paroles inutiles. L'homme but son café, posa la bouteille vide à tâtons à ses côtés, boutonna sa pèlerine, tira son capuchon sur ses joues et s'allongea le plus près possible de la haie de touffetiers. Au bout de quelques minutes il dormait.

L'autre ne bougeait point. Son corps demeurait affaissé, penché vers la mer. Il n'y avait pas de risque qu'il fût pris de somnolence. Quelque chose veillait en lui, qui lui tenait les paupières ouvertes, obstinément, qui conservait à son échine la même courbe, et lorsqu'il alluma son

briquet pour regarder l'heure de nouveau, on eût pu voir un visage jeune, brun, d'une maigreur extrême, avec des ombres profondes sous les yeux, la peau tirée sur les pommettes d'une pâleur luisante, une bouche aux lèvres hermétiques et crispées, un regard sombre.

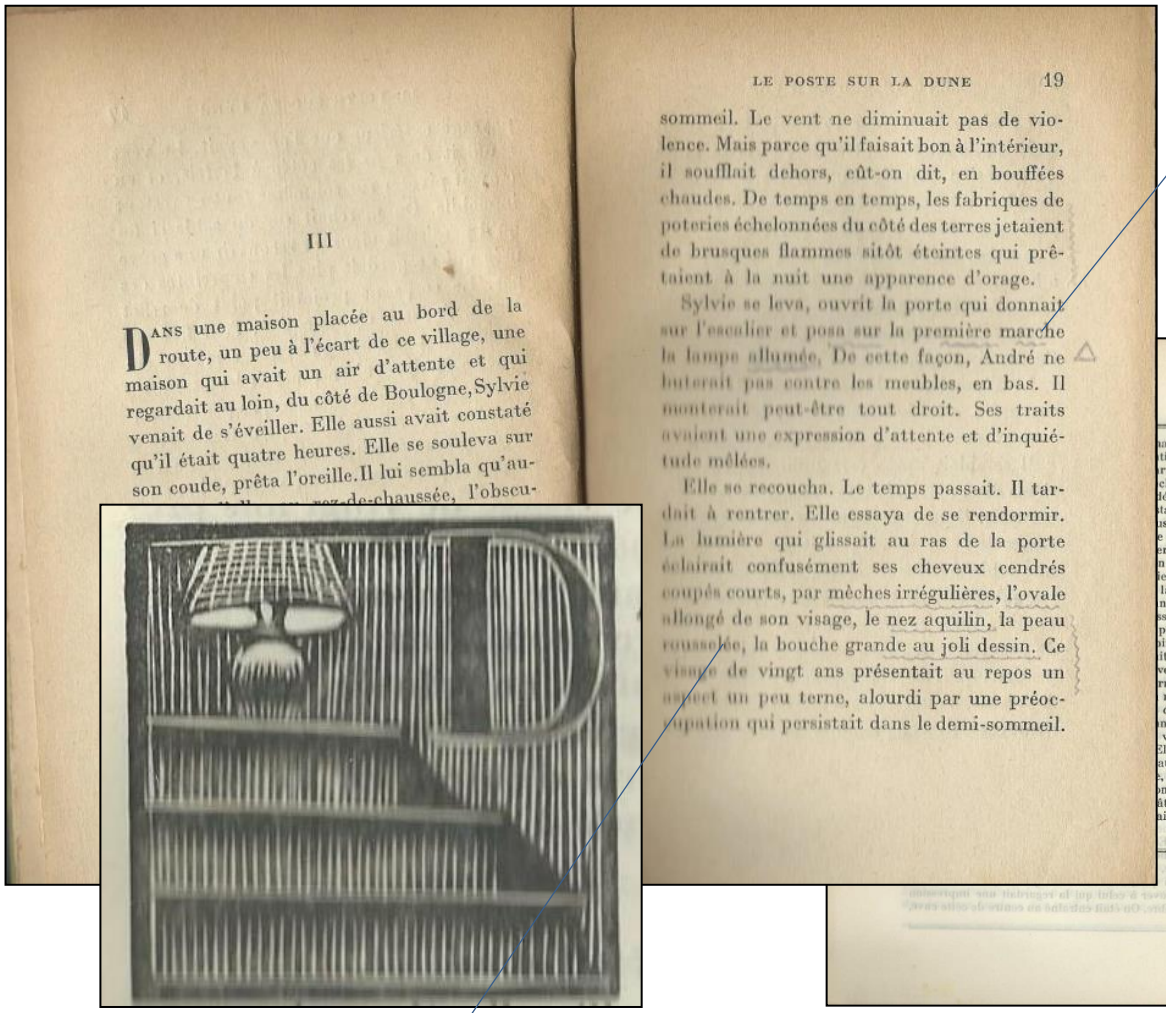
La montre indiquait une heure. Il le constata avec soulagement. Un ordre précis lui était donné de se lever, de réveiller son compagnon, de reprendre en sens inverse la ronde. Il n'y avait pas à le discuter, à se tourner alternativement vers la mer et vers la terre, sans trop savoir à quoi se résoudre. Il fallait cesser enfin de regarder le large où l'on croyait voir glisser des barques furtives, et le bord de la côte où venaient échouer d'imaginaires épaves que la vague suivante emportait. Cette notion précise de l'heure, cette injonction de revenir en arrière, de recommencer mécaniquement une nouvelle étape, cette sensation d'écraser sous des pas sans nombre le sable fin, de bomber le dos contre le vent, offrirent au brigadier-receveur Roscoët une détente. Il appela de sa voix brève son compagnon, et sans attendre qu'il se fût mis debout, reprit sa marche dans la direction du poste.

II

Le poste des douanes était bâti dans un creux de la dune. Les touffetiers formaient autour de lui une masse foncée. Roscoët ouvrit la porte fermée à clef, alluma la lampe de cuivre placée sur une table qui servait de bureau, pendant que le préposé secouait sur le seuil le sable de ses galoches. Il sortit un registre du tiroir, y écrivit quelques lignes. Ses yeux demeurèrent

« Le réveil marquait quatre heures. » (page 13)

Ce que l'inversion du dessin à l'impression ne montre plus …



III

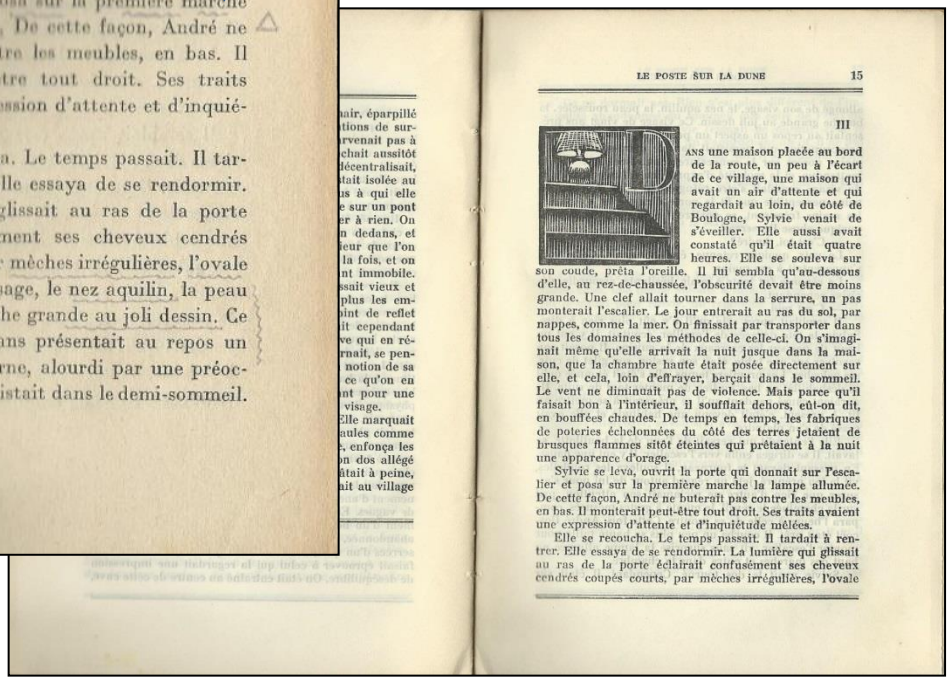
DANS une maison placée au bord de la route, un peu à l'écart de ce village, une maison qui avait un air d'attente et qui regardait au loin, du côté de Boulogne, Sylvie venait de s'éveiller. Elle aussi avait constaté qu'il était quatre heures. Elle se souleva sur son coude, prêta l'oreille. Il lui sembla qu'au-

sommeil. Le vent ne diminuait pas de violence. Mais parce qu'il faisait bon à l'intérieur, il soufflait dehors, eût-on dit, en bouffées chaudes. De temps en temps, les fabriques de poteries échelonnées du côté des terres jetaient de brusques flammes sitôt éteintes qui prêtaient à la nuit une apparence d'orage.

Sylvie se leva, ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier et posa sur la première marche la lampe allumée. De cette façon, André ne buterait pas contre les meubles, en bas. Il monterait peut-être tout droit. Ses traits avaient une expression d'attente et d'inquiétude mêlées.

Elle se recoucha. Le temps passait. Il tardait à rentrer. Elle essaya de se rendormir. La lumière qui glissait au ras de la porte éclairait confusément ses cheveux cendrés coupés courts, par mèches irrégulières, l'ovale allongé de son visage, le nez aquilin, la peau rousselée, la bouche grande au joli dessin. Ce visage de vingt ans présentait au repos un aspect un peu terne, alourdi par une préoccupation qui persistait dans le demi-sommeil.

« … et posa sur la première marche la lampe allumée. »



III

DANS une maison placée au bord de la route, un peu à l'écart de ce village, une maison qui avait un air d'attente et qui regardait au loin, du côté de Boulogne, Sylvie venait de s'éveiller. Elle aussi avait constaté qu'il était quatre heures. Elle se souleva sur son coude, prêta l'oreille. Il lui sembla qu'au-dessous d'elle, au rez-de-chaussée, l'obscurité devait être moins grande. Une clef allait tourner dans la serrure, un pas monterait l'escalier. Le jour entrerait au ras du sol, par nappes, comme la mer. On finissait par transporter dans tous les domaines les méthodes de celle-ci. On s'imaginait même qu'elle arrivait la nuit jusque dans la maison, que la chambre haute était posée directement sur elle, et cela, loin d'effrayer, berçait dans le sommeil. Le vent ne diminuait pas de violence. Mais parce qu'il faisait bon à l'intérieur, il soufflait dehors, eût-on dit, en bouffées chaudes. De temps en temps, les fabriques de poteries échelonnées du côté des terres jetaient de brusques flammes sitôt éteintes qui prêtaient à la nuit une apparence d'orage.

Sylvie se leva, ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier et posa sur la première marche la lampe allumée. De cette façon, André ne buterait pas contre les meubles, en bas. Il monterait peut-être tout droit. Ses traits avaient une expression d'attente et d'inquiétude mêlées.

Elle se recoucha. Le temps passait. Il tardait à rentrer. Elle essaya de se rendormir. La lumière qui glissait au ras de la porte éclairait confusément ses cheveux cendrés coupés courts, par mèches irrégulières, l'ovale

Ce qui avait été envisagé par LW Graux dans l'exemplaire de travail annoté :

2 - S. pose lampe escalier (option retenue)

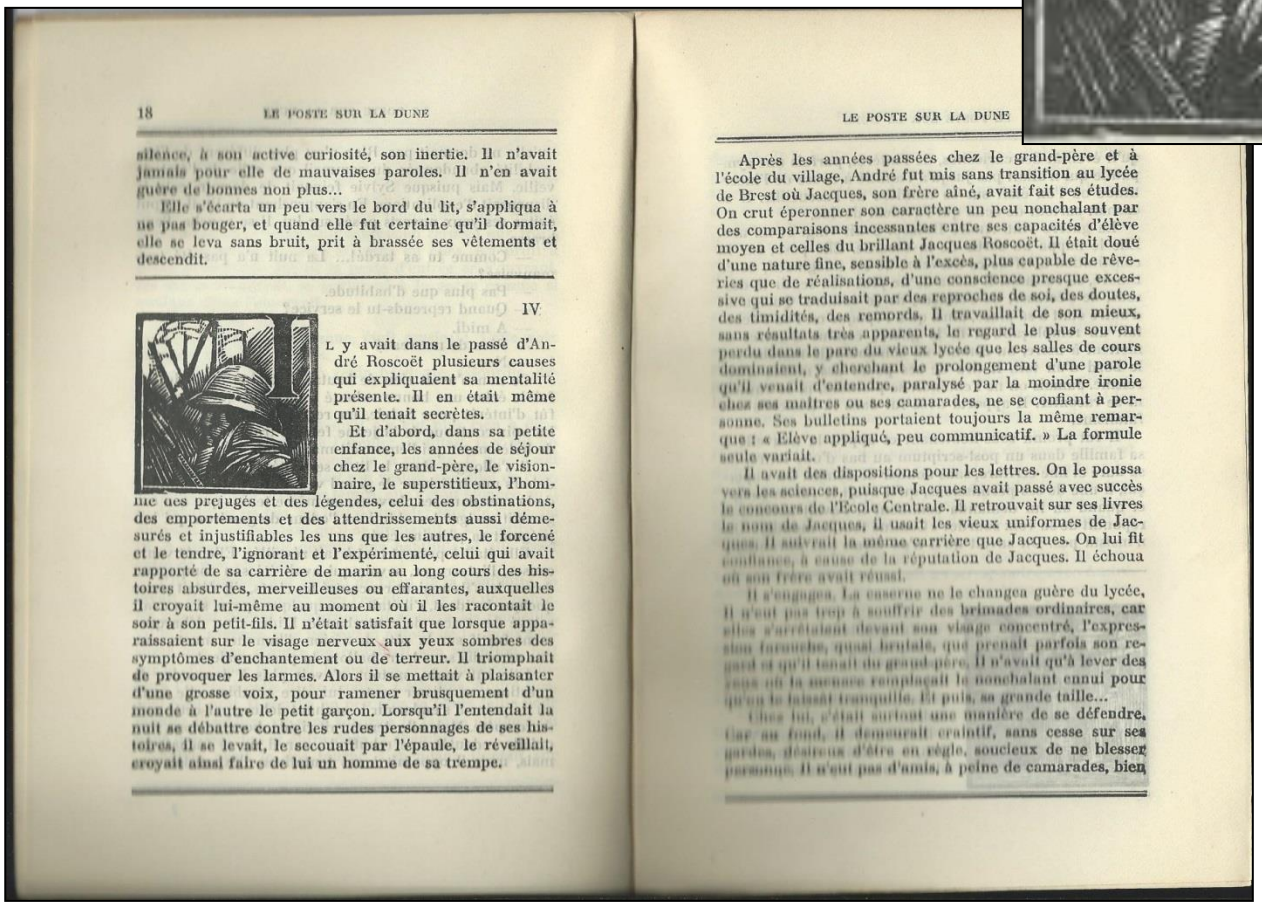
? S. prend vêtements et descend (une scène qui se trouve à la fin du chapitre III)

Surlignage du texte qui sera illustré dans la lettrine : lampe en haut des marches ; mais aussi la description du visage qui sera utilisée pour des dessins ultérieurs

Ce qui avait été envisagé par LW Graux dans l'exemplaire de travail annoté :

3 - (- lycéen regard perdu parc ?
(ou R. ds tranchée (Nozet)

Ce sont Roscoët dans la tranchée, puis le château du Nozet, qui seront retenus pour les lettrines des chapitres IV et V.



18 LE POSTE SUR LA DUNE

silence, à son active curiosité, son inertie. Il n'avait jamais pour elle de mauvaises paroles. Il n'en avait guère de bonnes non plus...

Elle s'écarta un peu vers le bord du lit, s'appliqua à ne pas bouger, et quand elle fut certaine qu'il dormait, elle se leva sans bruit, prit à brassée ses vêtements et descendit.

IV

Il y avait dans le passé d'André Roscoët plusieurs causes qui expliquaient sa mentalité présente. Il en était même qu'il tenait secrètes.

Et d'abord, dans sa petite enfance, les années de séjour chez le grand-père, le visionnaire, le superstitieux, l'homme des préjugés et des légendes, celui des obstinations, des emportements et des attendrissements aussi démesurés et injustifiables les uns que les autres, le forcené et le tendre, l'ignorant et l'expérimenté, celui qui avait rapporté de sa carrière de marin au long cours des histoires absurdes, merveilleuses ou effarantes, auxquelles il croyait lui-même au moment où il les racontait le soir à son petit-fils. Il n'était satisfait que lorsque apparaissaient sur le visage nerveux aux yeux sombres des symptômes d'enchantement ou de terreur. Il triomphait de provoquer les larmes. Alors il se mettait à plaisanter d'une grosse voix, pour ramener brusquement d'un monde à l'autre le petit garçon. Lorsqu'il l'entendait la nuit se débattre contre les rudes personnages de ses histoires, il se levait, le secouait par l'épaule, le réveillait, croyait ainsi faire de lui un homme de sa trempe.

LE POSTE SUR LA DUNE

Après les années passées chez le grand-père et à l'école du village, André fut mis sans transition au lycée de Brest où Jacques, son frère aîné, avait fait ses études. On crut éperonner son caractère un peu nonchalant par des comparaisons incessantes entre ses capacités d'élève moyen et celles du brillant Jacques Roscoët. Il était doué d'une nature fine, sensible à l'excès, plus capable de rêveries que de réalisations, d'une conscience presque excessive qui se traduisait par des reproches de soi, des doutes, des timidités, des remords. Il travaillait de son mieux, sans résultats très apparents, le regard le plus souvent perdu dans le parc du vieux lycée que les salles de cours dominaient, y cherchant le prolongement d'une parole qu'il venait d'entendre, paralysé par la moindre ironie chez ses maîtres ou ses camarades, ne se confiant à personne. Ses bulletins portaient toujours la même remarque : « Elève appliqué, peu communicatif. » La formule seule variait.

Il avait des dispositions pour les lettres. On le poussa vers les sciences, puisque Jacques avait passé avec succès le concours de l'École Centrale. Il retrouvait sur ses livres le nom de Jacques, il usait les vieux uniformes de Jacques. Il suivrait la même carrière que Jacques. On lui fit confiance, à cause de la réputation de Jacques. Il échoua où son frère avait réussi.

Il s'engagea. La caserne ne le changea guère du lycée. Il n'eut pas trop à souffrir des brimades ordinaires, car elles s'arrêtaient devant son visage concentré, l'expression farouche, quasi brutale, que prenait parfois son regard et qu'il tenait du grand-père. Il n'avait qu'à lever des yeux où la menace remplaçait le nonchalant ennui pour qu'on le laissât tranquille. Et puis, sa grande taille...

Chez lui, c'était surtout une manière de se défendre. Car au fond, il demeurait craintif, sans cesse sur ses gardes, désireux d'être en règle, soucieux de ne blesser personne. Il n'eut pas d'amis, à peine de camarades, bien

V

CE ne fut pas tout...

Jacques, à présent commandant, devait à son insu continuer à exercer une influence néfaste sur la destinée de son cadet.

Blessé grièvement sous Verdun, — éclats de grenade, blessures multiples et profondes, disait le bulletin médical — soigné d'abord à l'hôpital de Besançon, le commandant Roscoët fut ensuite transporté au château de Pouilly-sur-Loire qui abritait des convalescents de plusieurs nations alliées.

Parmi les infirmières bénévoles venues avec le contingent américain, ces Y. W. C. A. qui ne ménagèrent pas leur dévouement pendant la guerre, se trouvait à ce moment une jeune Louisianaise qui soigna Jacques. Elle lui plut, et il mena l'intrigue amoureuse avec

ités, de l'intérêt, parfois une sym-
jusqu'à l'amitié à cause de l'incer-
sa manière de l'accueillir. Il se
qui l'avaient deviné.
ré Roscoët avait vingt et un ans.
de la caserne. Elle posa, sur la
nerveux, de cet imaginatif, de ce
cha de ne plus rien sentir là-des-
effacer, de se vaincre. Quelqu'un
ainsi qu'à l'époque où l'on s'ache-
fit la guerre comme d'autres se
me un somnambule marche sur
de ses peurs des motifs d'hé-
ntendit se plaindre, ni se vanter,
avec lui dans la tranchée son

utenant et apprit la nouvelle à
criptum au bas d'une lettre, de
ns donner de détails. On s'aper-
çut, à une de ses permissions, qu'il avait le ruban rouge, et quand on lui demanda comment il l'avait obtenu, il répondit de sa voix sourde: « Comme tout le monde. » On n'insista pas. On savait qu'il n'en dirait pas davantage.

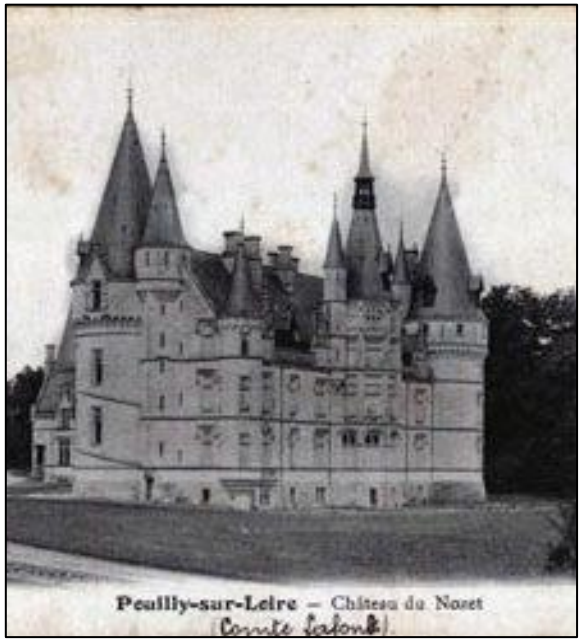
V

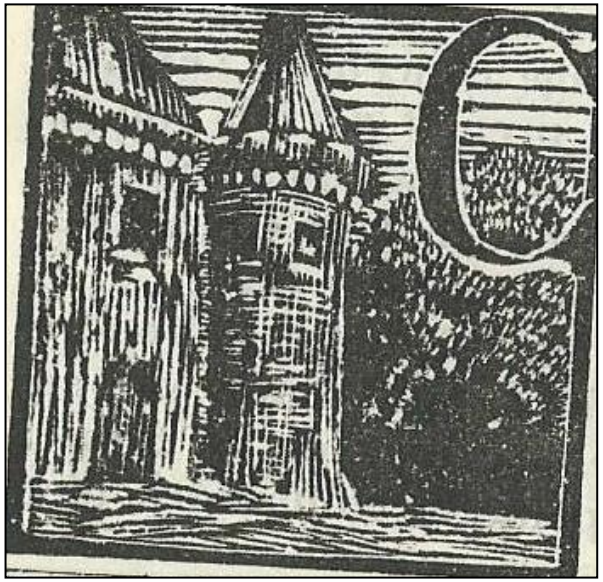
E ne fut pas tout...

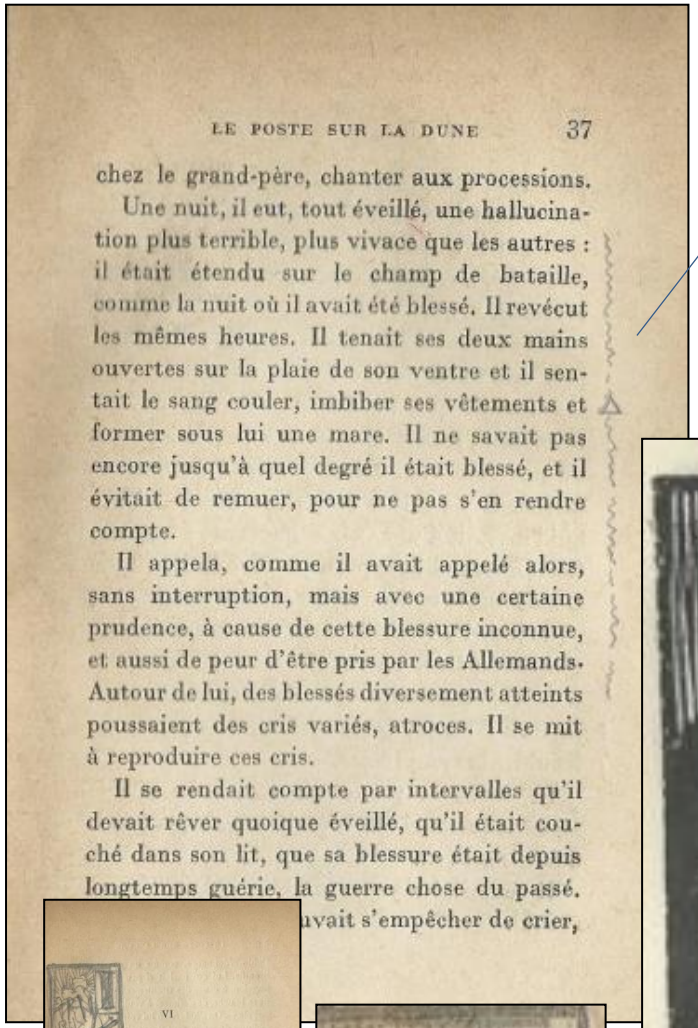
Jacques, à présent commandant, devait à son insu continuer à exercer une influence néfaste sur la destinée de son cadet.

Blessé grièvement sous Verdun, — éclats de grenade, blessures multiples et profon-

Le château du Nozet, à Pouilly sur Loire, à l'époque des dessins pour le roman.







LE POSTE SUR LA DUNE 37

chez le grand-père, chanter aux processions.

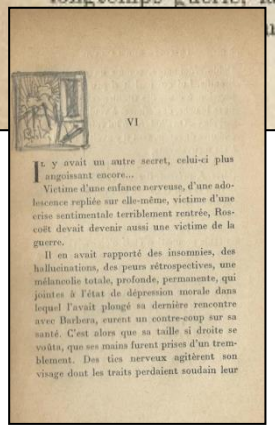
Une nuit, il eut, tout éveillé, une hallucination plus terrible, plus vivace que les autres : il était étendu sur le champ de bataille, comme la nuit où il avait été blessé. Il revécut les mêmes heures. Il tenait ses deux mains ouvertes sur la plaie de son ventre et il sentait le sang couler, imbiber ses vêtements et former sous lui une mare. Il ne savait pas encore jusqu'à quel degré il était blessé, et il évitait de remuer, pour ne pas s'en rendre compte.

Il appela, comme il avait appelé alors, sans interruption, mais avec une certaine prudence, à cause de cette blessure inconnue, et aussi de peur d'être pris par les Allemands. Autour de lui, des blessés diversement atteints poussaient des cris variés, atroces. Il se mit à reproduire ces cris.

Il se rendait compte par intervalles qu'il devait rêver quoique éveillé, qu'il était couché dans son lit, que sa blessure était depuis longtemps guérie, la guerre chose du passé.

uvait s'empêcher de crier,

« Il tenait ses deux mains ouvertes sur la plaie de son ventre … »

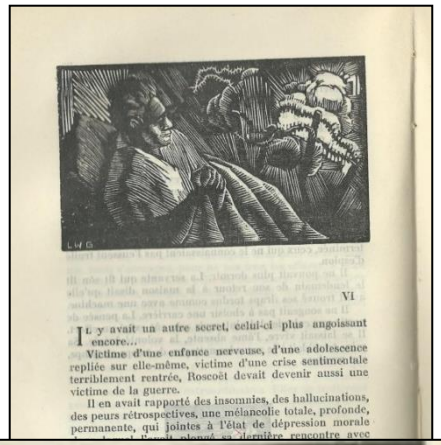


VI

Il y avait un autre secret, celui-ci plus angoissant encore...

Victime d'une enfance nerveuse, d'une adolescence repliée sur elle-même, victime d'une crise sentimentale terriblement rentrée, Roscoët devait devenir aussi une victime de la guerre.

Il en avait rapporté des insomnies, des hallucinations, des peurs rétrospectives, une mélancolie totale, profonde, permanente, qui jointes à l'état de dépression morale dans lequel l'avait plongé sa dernière rencontre avec Barbera, eurent un contre-coup sur sa santé. C'est alors que sa taille si droite se voûta, que ses mains furent prises d'un tremblement. Des tics nerveux agitèrent son visage dont les traits perdaient soudain leur



VI

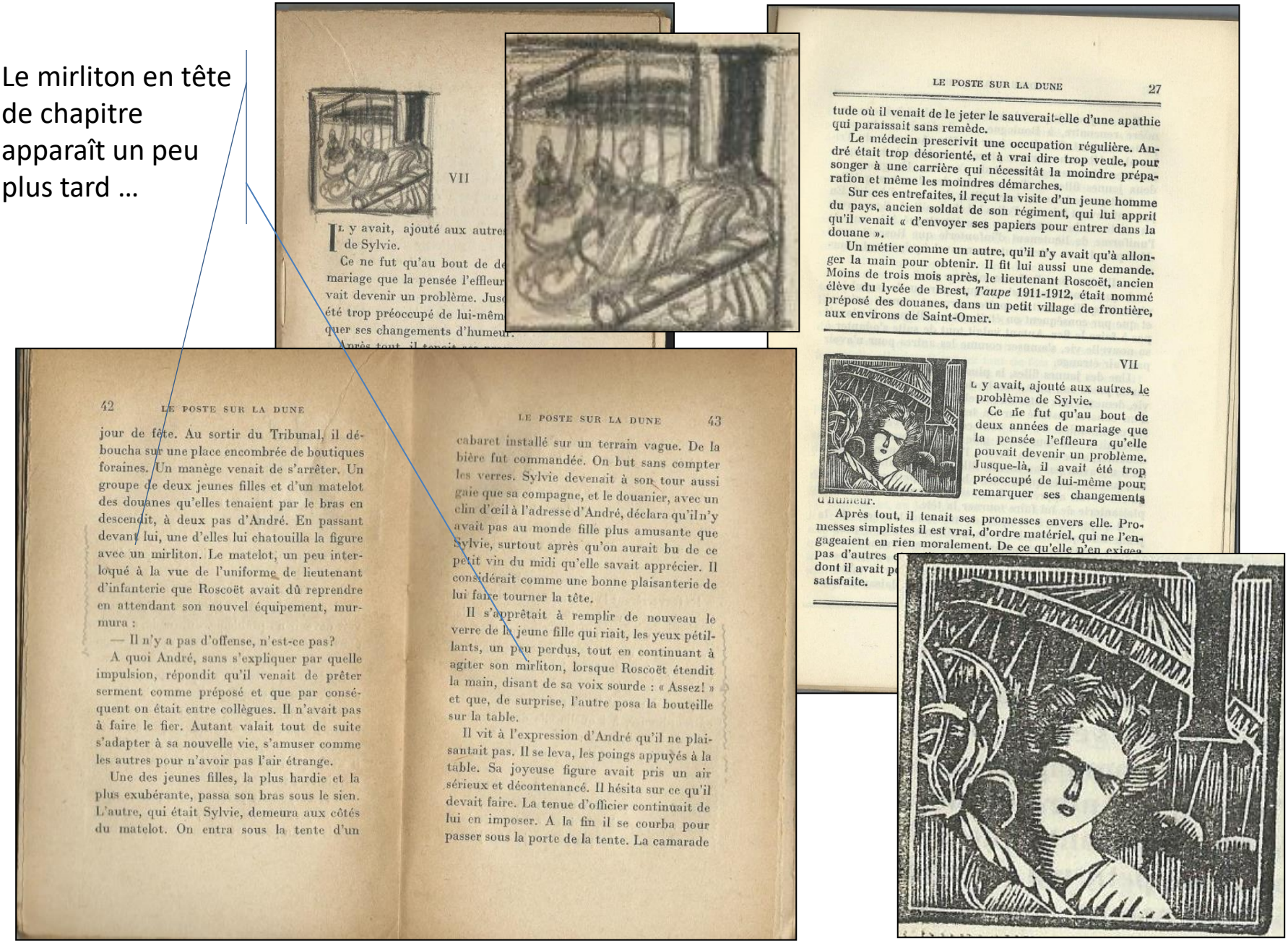
Il y avait un autre secret, celui-ci plus angoissant encore...

Victime d'une enfance nerveuse, d'une adolescence repliée sur elle-même, victime d'une crise sentimentale terriblement rentrée, Roscoët devait devenir aussi une victime de la guerre.

Il en avait rapporté des insomnies, des hallucinations, des peurs rétrospectives, une mélancolie totale, profonde, permanente, qui jointes à l'état de dépression morale

Projet de lettrine non retenu pour ce même chapitre VI

Le mirliton en tête de chapitre apparaît un peu plus tard …



42 LE POSTE SUR LA DUNE

jour de fête. Au sortir du Tribunal, il déboucha sur une place encombrée de boutiques foraines. Un manège venait de s'arrêter. Un groupe de deux jeunes filles et d'un matelot des douanes qu'elles tenaient par le bras en descendit, à deux pas d'André. En passant devant lui, une d'elles lui chatouilla la figure avec un mirliton. Le matelot, un peu interloqué à la vue de l'uniforme de lieutenant d'infanterie que Roscoët avait dû reprendre en attendant son nouvel équipement, murmura :

— Il n'y a pas d'offense, n'est-ce pas?

A quoi André, sans s'expliquer par quelle impulsion, répondit qu'il venait de prêter serment comme préposé et que par conséquent on était entre collègues. Il n'avait pas à faire le fier. Autant valait tout de suite s'adapter à sa nouvelle vie, s'amuser comme les autres pour n'avoir pas l'air étrange.

Une des jeunes filles, la plus hardie et la plus exubérante, passa son bras sous le sien. L'autre, qui était Sylvie, demeura aux côtés du matelot. On entra sous la tente d'un

LE POSTE SUR LA DUNE 43

cabaret installé sur un terrain vague. De la bière fut commandée. On but sans compter les verres. Sylvie devenait à son tour aussi gaie que sa compagne, et le douanier, avec un clin d'œil à l'adresse d'André, déclara qu'il n'y avait pas au monde fille plus amusante que Sylvie, surtout après qu'on aurait bu de ce petit vin du midi qu'elle savait apprécier. Il considérait comme une bonne plaisanterie de lui faire tourner la tête.

Il s'apprêtait à remplir de nouveau le verre de la jeune fille qui riait, les yeux pétillants, un peu perdus, tout en continuant à agiter son mirliton, lorsque Roscoët étendit la main, disant de sa voix sourde : « Assez! » et que, de surprise, l'autre posa la bouteille sur la table.

Il vit à l'expression d'André qu'il ne plaisantait pas. Il se leva, les poings appuyés à la table. Sa joyeuse figure avait pris un air sérieux et décontenancé. Il hésita sur ce qu'il devait faire. La tenue d'officier continuait de lui en imposer. A la fin il se courba pour passer sous la porte de la tente. La camarade

LE POSTE SUR LA DUNE 27

tude où il venait de le jeter le sauverait-elle d'une apathie qui paraissait sans remède.

Le médecin prescrivit une occupation régulière. André était trop désorienté, et à vrai dire trop veule, pour songer à une carrière qui nécessitât la moindre préparation et même les moindres démarches.

Sur ces entrefaites, il reçut la visite d'un jeune homme du pays, ancien soldat de son régiment, qui lui apprit qu'il venait « d'envoyer ses papiers pour entrer dans la douane ».

Un métier comme un autre, qu'il n'y avait qu'à allonger la main pour obtenir. Il fit lui aussi une demande. Moins de trois mois après, le lieutenant Roscoët, ancien élève du lycée de Brest, *Taupe* 1911-1912, était nommé préposé des douanes, dans un petit village de frontière, aux environs de Saint-Omer.

VII

Il y avait, ajouté aux autres, le problème de Sylvie.

Ce ne fut qu'au bout de deux années de mariage que la pensée l'effleura qu'elle pouvait devenir un problème. Jusque-là, il avait été trop préoccupé de lui-même pour remarquer ses changements d'humeur.

Après tout, il tenait ses promesses envers elle. Promesses simplistes il est vrai, d'ordre matériel, qui ne l'engageaient en rien moralement. De ce qu'elle n'en exigea pas d'autres dont il avait p satisfaite.

52 LE POSTE SUR LA DUNE

sonne et où elle revenait de chez le coiffeur avec, eût-on dit, une tête d'emprunt.

Ce fut l'époque où Sylvie fit moins de gâteaux et plus de robes, trop de robes. On vit, étalées sur la machine à coudre, des étoffes brillantes et à bon marché. Le jour où elle avait terminé une de ses confections, elle la revêtait en hâte, ne descendait que lorsqu'elle entendait son pas, se tenait sur la dernière marche de l'escalier, à l'entrée de la cuisine, levait les yeux vers lui. Les premières fois elle demandait :

— Comment la trouves-tu?

Il répondait, d'un ton gentil qui masquait mal son indifférence :

— Mais très bien...

Après quelques expériences de ce genre, elle ne dit plus rien. Puis elle finit par empiler dans l'armoire les étoffes non taillées.

Elle n'avait pas attendu les conseils du médecin pour le secouer, comme il disait. Au début de leur mariage, elle n'était qu'une grande fille, qui conservait encore ses habitudes de jeux, de rires, de bousculades. Elle

LE POSTE SUR LA DUNE 53

se cachait derrière la porte quand elle l'entendait rentrer, lui sautait au cou, se suspendait à lui, se faisait porter jusqu'au milieu de la chambre. Il se dégageait sans brutalité, mais elle sentait cependant qu'il se dégageait, qu'il la laissait glisser comme une chose morte, dès qu'elle ne se retenait plus à lui.

Elle arrivait par derrière à pas étouffés dans les allées du jardin, lui mettait les mains sur les épaules, le poussait devant elle en riant, en criant ou en chantant. Il se laissait faire sans protester, parfois même avec une sorte de rire dont le son ressemblait curieuse-

30 LE POSTE SUR LA DUNE

une semaine une figure familière. Elle eût été cruellement déçue s'il n'était pas venu.

— Impossible d'arriver plus tôt, dit-il, à cause du service. Allons sur la grève. Du côté du Casino, il n'y a . Nous pourrons causer.

lait délibérément. Avec la petite Sylvie, il n'avait indre de rebuffades.

e mit à marcher à ses côtés. Au bout d'une heure, it tout ce qu'il y avait à savoir : son caractère , son manque d'ambition, son peu de chance de a neurasthénie.

fut pas question de Barbera, mais comme elle me, elle eut quelque soupçon de ce qu'il voulait ret. Elle ne devait pas s'attendre à une vie bien e avec lui, disait-il, mais il n'était ni méchant, nt : elle serait libre, elle disposerait de toute sa n'avait que peu de besoins. Elle n'aurait plus à à la manufacture, tiendrait la maison comme endrait : il ne voulait plus être seul.

rit de son côté qu'elle était une ignorante, sait juste lire, écrire, mais restée honnête. Elle ait à une famille pauvre chargée d'enfants. Sa de était mariée à un mécanicien établi à Ver- côté de Calais. Son père était ouvrier tulliste. venait du Midi où le grand-père, un ancien riche, e, vivait dans une espèce de château, au milieu bles ruinés.

estinée de Sylvie était engagée. André songea avait rien de changé à la sieune. Mais il rentrait, ence, dans la vie normale. Et il venait de mettre, n espoir sauvage et persistant, une barrière.

up de tête en disait long sur les ravages qu'une e déception sentimentale avait faits en lui.

VIII

Il y avait certainement pour André le problème de Sylvie, tenu le plus possible en arrière de la conscience.

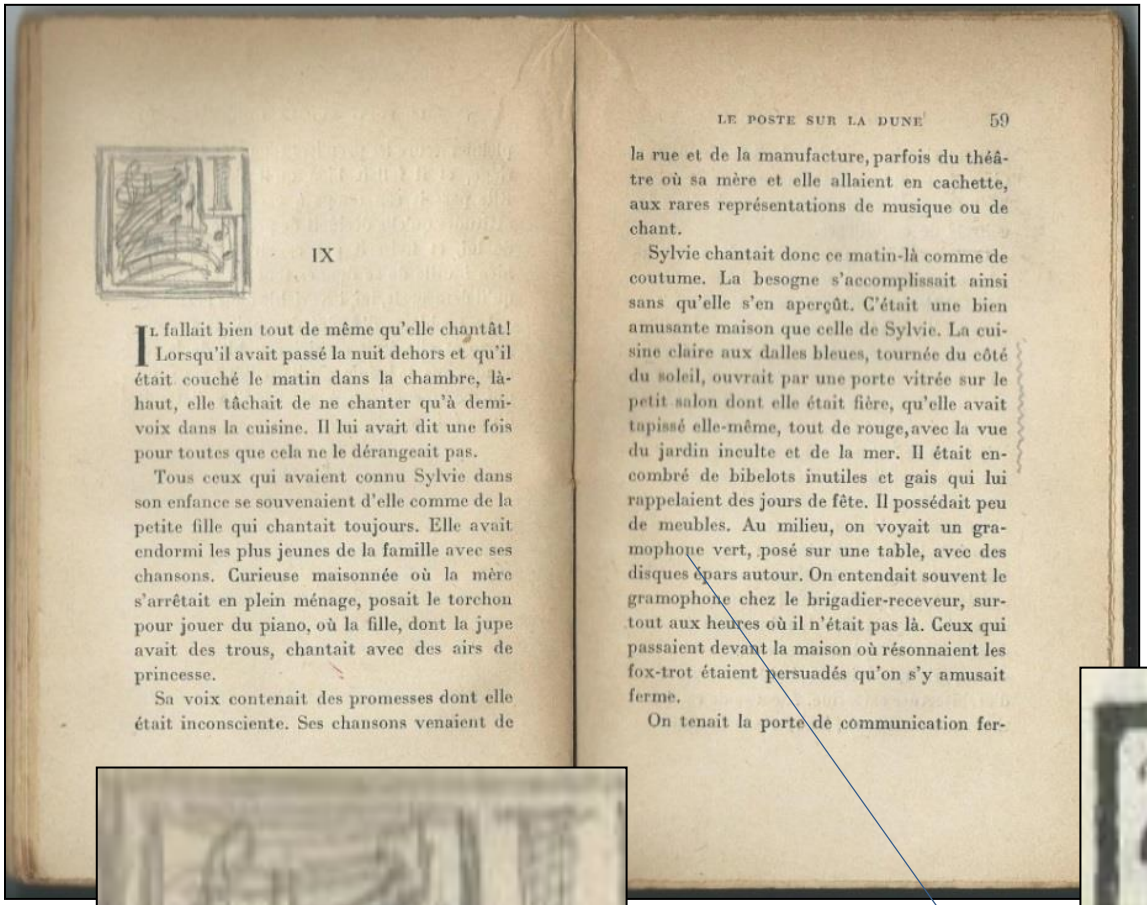
Il y avait aussi pour Sylvie le problème d'André, qui devenait chaque jour plus absorbant, plus troublant, et qui débordait sa personnalité à elle.

Sylvie mesurait ces deux années écoulées depuis son mariage, non aux transformations qu'elles avaient dû apporter en elle, mais aux données ajoutées au fur et à mesure au problème d'André.

Elle l'avait épousé avec l'insouciance de ses dix-huit ans et l'ignorance d'une nature demeurée fruste, convaincue que leur ménage offrirait comme tous les autres un mélange de joies et de soucis, de querelles et de réconciliations, de tâches journalières et de jours de fête. Il n'y avait eu de vrai que les tâches, dont elle ne se plaignait pas. Il n'y avait eu rien d'autre.

Le médecin des douanes, appelé pour soigner André

Juste avant le dialogue choisi, son contexte.



IX

Il fallait bien tout de même qu'elle chantât! Lorsqu'il avait passé la nuit dehors et qu'il était couché le matin dans la chambre, là-haut, elle tâchait de ne chanter qu'à demi-voix dans la cuisine. Il lui avait dit une fois pour toutes que cela ne le dérangeait pas.

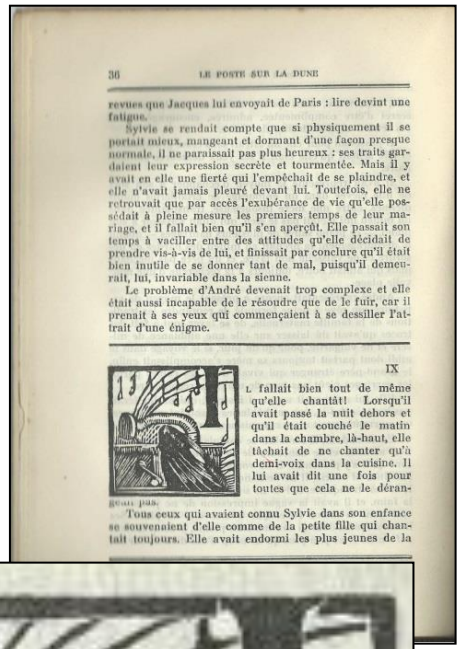
Tous ceux qui avaient connu Sylvie dans son enfance se souvenaient d'elle comme de la petite fille qui chantait toujours. Elle avait endormi les plus jeunes de la famille avec ses chansons. Curieuse maisonnée où la mère s'arrêtait en plein ménage, posait le torchon pour jouer du piano, où la fille, dont la jupe avait des trous, chantait avec des airs de princesse.

Sa voix contenait des promesses dont elle était inconsciente. Ses chansons venaient de

la rue et de la manufacture, parfois du théâtre où sa mère et elle allaient en cachette, aux rares représentations de musique ou de chant.

Sylvie chantait donc ce matin-là comme de coutume. La besogne s'accomplissait ainsi sans qu'elle s'en aperçût. C'était une bien amusante maison que celle de Sylvie. La cuisine claire aux dalles bleues, tournée du côté du soleil, ouvrait par une porte vitrée sur le petit salon dont elle était fière, qu'elle avait tapissé elle-même, tout de rouge, avec la vue du jardin inculte et de la mer. Il était encombré de bibelots inutiles et gais qui lui rappelaient des jours de fête. Il possédait peu de meubles. Au milieu, on voyait un gramophone vert, posé sur une table, avec des disques épars autour. On entendait souvent le gramophone chez le brigadier-receveur, surtout aux heures où il n'était pas là. Ceux qui passaient devant la maison où résonnaient les fox-trot étaient persuadés qu'on s'y amusait ferme.

On tenait la porte de communication fer-



revues que Jacques lui envoyait de Paris : lire devint une fatigue.

Sylvie se rendait compte que si physiquement il se portait mieux, mangeant et dormant d'une façon presque normale, il ne paraissait pas plus heureux : ses traits gardaient leur expression secrète et tourmentée. Mais il y avait en elle une fierté qui l'empêchait de se plaindre, et elle n'avait jamais pleuré devant lui. Toutefois, elle ne retrouvait que par accès l'exubérance de vie qu'elle possédait à pleine mesure les premiers temps de leur mariage, et il fallait bien qu'il s'en aperçût. Elle passait son temps à vaciller entre des attitudes qu'elle décidait de prendre vis-à-vis de lui, et finissait par conclure qu'il était bien inutile de se donner tant de mal, puisqu'il demeurait, lui, invariable dans la sienne.

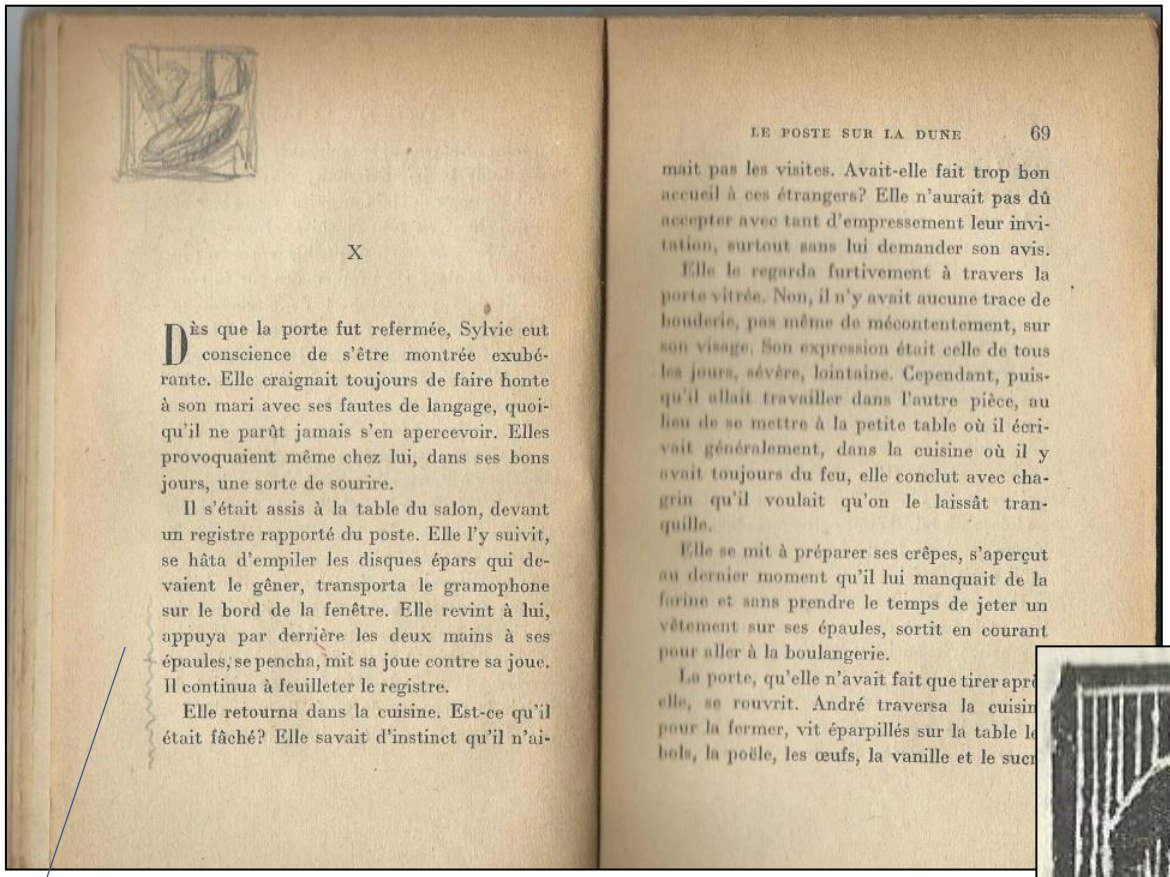
Le problème d'André devenait trop complexe et elle était aussi incapable de le résoudre que de le fuir, car il prenait à ses yeux qui commençaient à se dessiller l'attrait d'une énigme.

IX

Il fallait bien tout de même qu'elle chantât! Lorsqu'il avait passé la nuit dehors et qu'il était couché le matin dans la chambre, là-haut, elle tâchait de ne chanter qu'à demi-voix dans la cuisine. Il lui avait dit une fois pour toutes que cela ne le dérangeait pas.

Tous ceux qui avaient connu Sylvie dans son enfance se souvenaient d'elle comme de la petite fille qui chantait toujours. Elle avait endormi les plus jeunes de la

Un gramophone vert …



X

Dès que la porte fut refermée, Sylvie eut conscience de s'être montrée exubérante. Elle craignait toujours de faire honte à son mari avec ses fautes de langage, quoiqu'il ne parût jamais s'en apercevoir. Elles provoquaient même chez lui, dans ses bons jours, une sorte de sourire.

Il s'était assis à la table du salon, devant un registre rapporté du poste. Elle l'y suivit, se hâta d'empiler les disques épars qui devaient le gêner, transporta le gramophone sur le bord de la fenêtre. Elle revint à lui, appuya par derrière les deux mains à ses épaules, se pencha, mit sa joue contre sa joue. Il continua à feuilleter le registre.

Elle retourna dans la cuisine. Est-ce qu'il était fâché? Elle savait d'instinct qu'il n'ai-

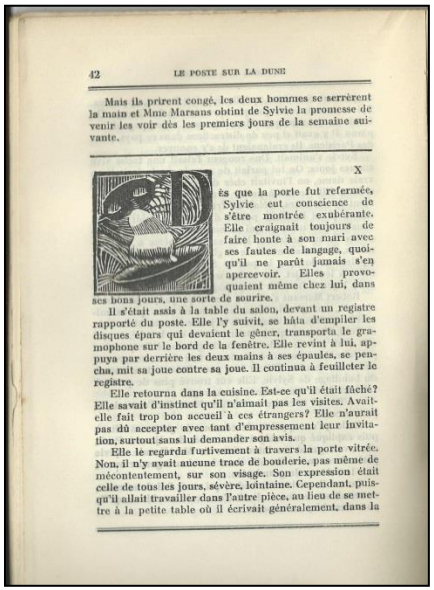
LE POSTE SUR LA DUNE 69

mait pas les visites. Avait-elle fait trop bon accueil à ces étrangers? Elle n'aurait pas dû accepter avec tant d'empressement leur invitation, surtout sans lui demander son avis.

Elle le regarda furtivement à travers la porte vitrée. Non, il n'y avait aucune trace de bouderie, pas même de mécontentement, sur son visage. Son expression était celle de tous les jours, sévère, lointaine. Cependant, puisqu'il allait travailler dans l'autre pièce, au lieu de se mettre à la petite table où il écrivait généralement, dans la cuisine où il y avait toujours du feu, elle conclut avec chagrin qu'il voulait qu'on le laissât tranquille.

Elle se mit à préparer ses crêpes, s'aperçut au dernier moment qu'il lui manquait de la farine et sans prendre le temps de jeter un vêtement sur ses épaules, sortit en courant pour aller à la boulangerie.

La porte, qu'elle n'avait fait que tirer apr
elle, se rouvrit. André traversa la cuisin
pour la fermer, vit éparpillés sur la table l
bols, la poêle, les œufs, la vanille et le sucr



42 LE POSTE SUR LA DUNE

Mais ils prirent congé, les deux hommes se serrèrent la main et Mme Marsans obtint de Sylvie la promesse de venir les voir dès les premiers jours de la semaine suivante.

X

Dès que la porte fut refermée, Sylvie eut conscience de s'être montrée exubérante. Elle craignait toujours de faire honte à son mari avec ses fautes de langage, quoiqu'il ne parût jamais s'en apercevoir. Elles provoquaient même chez lui, dans ses bons jours, une sorte de sourire.

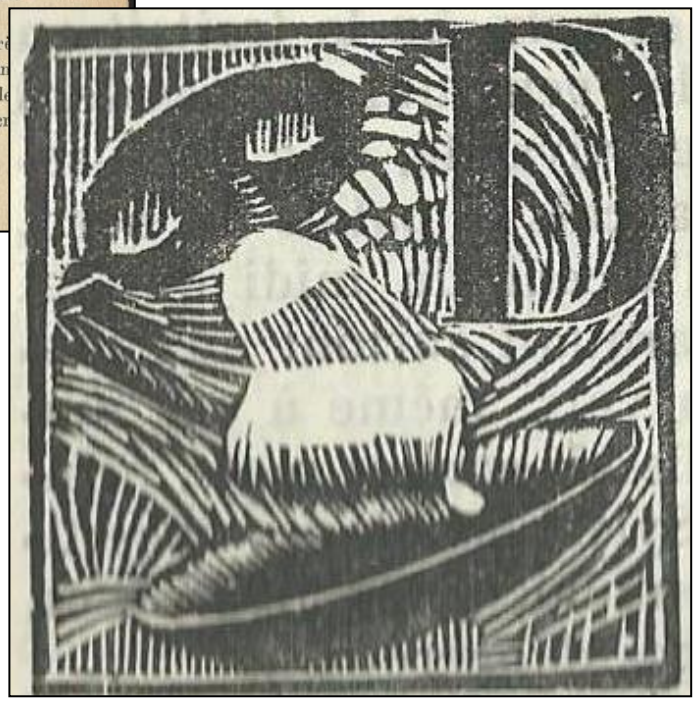
Il s'était assis à la table du salon, devant un registre rapporté du poste. Elle l'y suivit, se hâta d'empiler les disques épars qui devaient le gêner, transporta le gramophone sur le bord de la fenêtre. Elle revint à lui, appuya par derrière les deux mains à ses épaules, se pencha, mit sa joue contre sa joue. Il continua à feuilleter le registre.

Elle retourna dans la cuisine. Est-ce qu'il était fâché? Elle savait d'instinct qu'il n'aimait pas les visites. Avait-elle fait trop bon accueil à ces étrangers? Elle n'aurait pas dû accepter avec tant d'empressement leur invitation, surtout sans lui demander son avis.

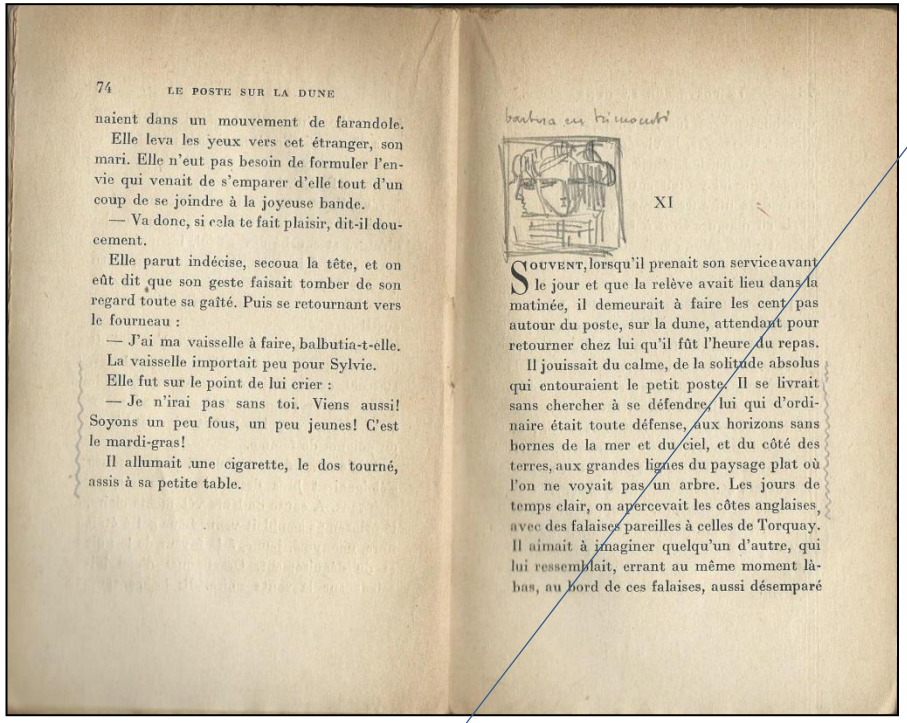
Elle le regarda furtivement à travers la porte vitrée. Non, il n'y avait aucune trace de bouderie, pas même de mécontentement, sur son visage. Son expression était celle de tous les jours, sévère, lointaine. Cependant, puisqu'il allait travailler dans l'autre pièce, au lieu de se mettre à la petite table où il écrivait généralement, dans la

Les gestes soulignés ne sont pas retenus, mais la lettrine semble prendre le parti de Sylvie, et rejoint sans doute le projet de dessin, mêlant masques et crêpes :

7. (74) – Les masques partent
Vaisselle fenêtre



Barbera, multiple dès l'esquisse



74 LE POSTE SUR LA DUNE

naient dans un mouvement de farandole.

Elle leva les yeux vers cet étranger, son mari. Elle n'eut pas besoin de formuler l'envie qui venait de s'emparer d'elle tout d'un coup de se joindre à la joyeuse bande.

— Va donc, si cela te fait plaisir, dit-il doucement.

Elle parut indécise, secoua la tête, et on eût dit que son geste faisait tomber de son regard toute sa gaîté. Puis se retournant vers le fourneau :

— J'ai ma vaisselle à faire, balbutia-t-elle.

La vaisselle importait peu pour Sylvie.

Elle fut sur le point de lui crier :

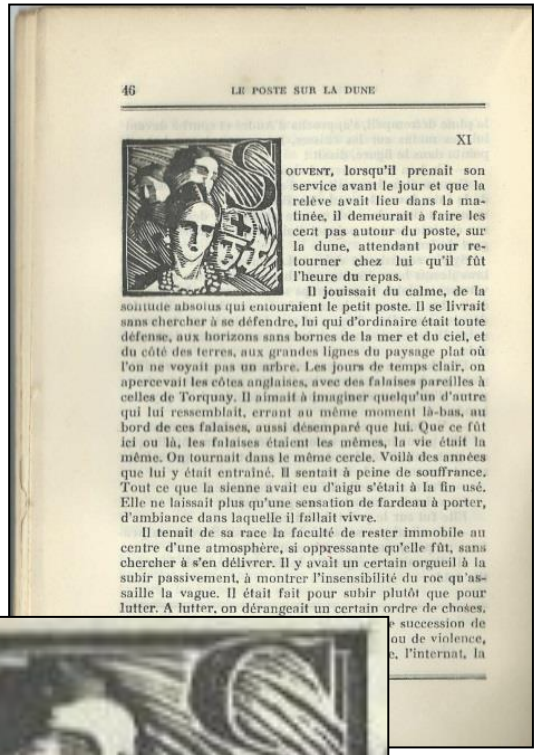
— Je n'irai pas sans toi. Viens aussi! Soyons un peu fous, un peu jeunes! C'est le mardi-gras!

Il allumait une cigarette, le dos tourné, assis à sa petite table.

XI

Souvent, lorsqu'il prenait son service avant le jour et que la relève avait lieu dans la matinée, il demeurait à faire les cent pas autour du poste, sur la dune, attendant pour retourner chez lui qu'il fût l'heure du repas.

Il jouissait du calme, de la solitude absolus qui entouraient le petit poste. Il se livrait sans chercher à se défendre, lui qui d'ordinaire était toute défense, aux horizons sans bornes de la mer et du ciel, et du côté des terres, aux grandes lignes du paysage plat où l'on ne voyait pas un arbre. Les jours de temps clair, on apercevait les côtes anglaises, avec des falaises pareilles à celles de Torquay. Il aimait à imaginer quelqu'un d'autre, qui lui ressemblait, errant au même moment là-bas, au bord de ces falaises, aussi désemparé



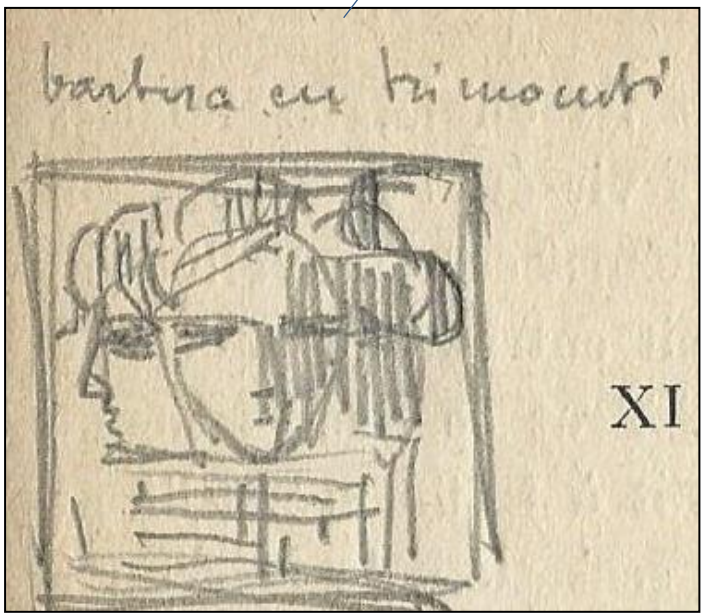
46 LE POSTE SUR LA DUNE

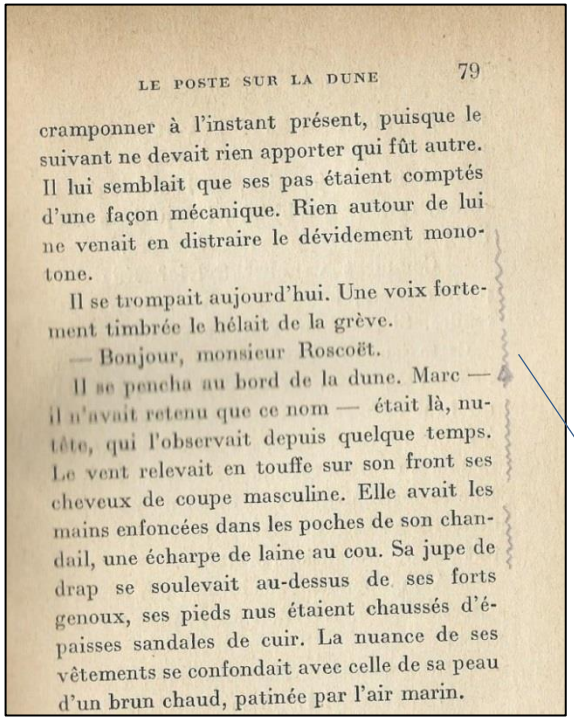
XI

Souvent, lorsqu'il prenait son service avant le jour et que la relève avait lieu dans la matinée, il demeurait à faire les cent pas autour du poste, sur la dune, attendant pour retourner chez lui qu'il fût l'heure du repas.

Il jouissait du calme, de la solitude absolus qui entouraient le petit poste. Il se livrait sans chercher à se défendre, lui qui d'ordinaire était toute défense, aux horizons sans bornes de la mer et du ciel, et du côté des terres, aux grandes lignes du paysage plat où l'on ne voyait pas un arbre. Les jours de temps clair, on apercevait les côtes anglaises, avec des falaises pareilles à celles de Torquay. Il aimait à imaginer quelqu'un d'autre qui lui ressemblait, errant au même moment là-bas, au bord de ces falaises, aussi désemparé que lui. Que ce fût ici ou là, les falaises étaient les mêmes, la vie était la même. On tournait dans le même cercle. Voilà des années que lui y était entraîné. Il sentait à peine de souffrance. Tout ce que la sienne avait eu d'aigu s'était à la fin usé. Elle ne laissait plus qu'une sensation de fardeau à porter, d'ambiance dans laquelle il fallait vivre.

Il tenait de sa race la faculté de rester immobile au centre d'une atmosphère, si oppressante qu'elle fût, sans chercher à s'en délivrer. Il y avait un certain orgueil à la subir passivement, à montrer l'insensibilité du roc qu'assaille la vague. Il était fait pour subir plutôt que pour lutter. A lutter, on dérangeait un certain ordre de choses.





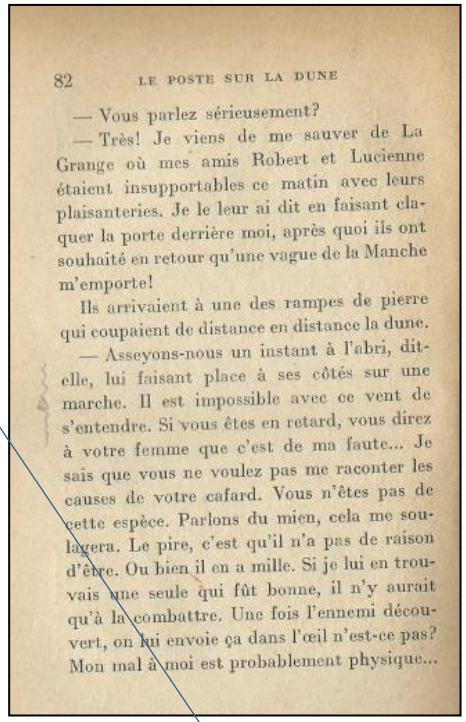
LE POSTE SUR LA DUNE 79

cramponner à l'instant présent, puisque le suivant ne devait rien apporter qui fût autre. Il lui semblait que ses pas étaient comptés d'une façon mécanique. Rien autour de lui ne venait en distraire le dévidement monotone.

Il se trompait aujourd'hui. Une voix fortement timbrée le hélait de la grève.

— Bonjour, monsieur Roscoët.

Il se pencha au bord de la dune. Marc — il n'avait retenu que ce nom — était là, nu-tête, qui l'observait depuis quelque temps. Le vent relevait en touffe sur son front ses cheveux de coupe masculine. Elle avait les mains enfoncées dans les poches de son chandail, une écharpe de laine au cou. Sa jupe de drap se soulevait au-dessus de ses forts genoux, ses pieds nus étaient chaussés d'épaisses sandales de cuir. La nuance de ses vêtements se confondait avec celle de sa peau d'un brun chaud, patinée par l'air marin.



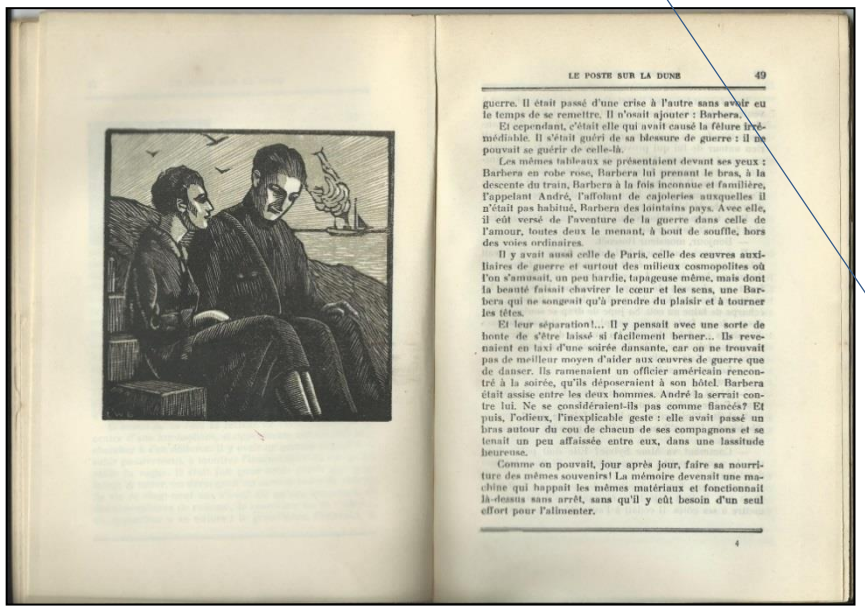
82 LE POSTE SUR LA DUNE

— Vous parlez sérieusement?

— Très! Je viens de me sauver de La Grange où mes amis Robert et Lucienne étaient insupportables ce matin avec leurs plaisanteries. Je le leur ai dit en faisant claquer la porte derrière moi, après quoi ils ont souhaité en retour qu'une vague de la Manche m'emporte!

Ils arrivaient à une des rampes de pierre qui coupaient de distance en distance la dune.

— Asseyons-nous un instant à l'abri, dit-elle, lui faisant place à ses côtés sur une marche. Il est impossible avec ce vent de s'entendre. Si vous êtes en retard, vous direz à votre femme que c'est de ma faute... Je sais que vous ne voulez pas me raconter les causes de votre cafard. Vous n'êtes pas de cette espèce. Parlons du mien, cela me soulagera. Le pire, c'est qu'il n'a pas de raison d'être. Ou bien il en a mille. Si je lui en trouvais une seule qui fût bonne, il n'y aurait qu'à la combattre. Une fois l'ennemi découvert, on lui envoie ça dans l'œil n'est-ce pas? Mon mal à moi est probablement physique...



LE POSTE SUR LA DUNE 49

guerre. Il était passé d'une crise à l'autre sans avoir eu le temps de se remettre. Il n'osait ajouter : Barbera.

Et cependant, c'était elle qui avait causé la fêlure irrémédiable. Il s'était guéri de sa blessure de guerre : il ne pouvait se guérir de celle-là.

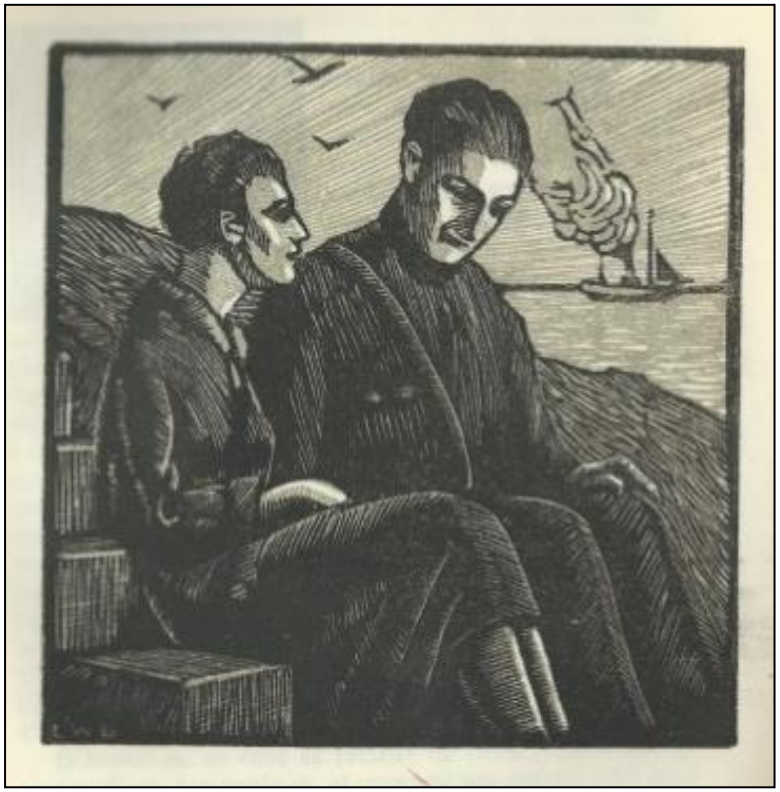
Les mêmes tableaux se présentaient devant ses yeux : Barbera en robe rose, Barbera lui prenant le bras, à la descente du train, Barbera à la fois inconnue et familière, l'appelant André, l'affolant de cajoleries auxquelles il n'était pas habitué, Barbera des lointains pays. Avec elle, il eût versé de l'aventure de la guerre dans celle de l'amour, toutes deux le menant, à bout de souffle, hors des voies ordinaires.

Il y avait aussi celle de Paris, celle des œuvres auxiliaires de guerre et surtout des milieux cosmopolites où l'on s'amusait, un peu hardie, tapageuse même, mais dont la beauté faisait chavirer le cœur et les sens, une Barbera qui ne songeait qu'à prendre du plaisir et à tourner les têtes.

Et leur séparation!... Il y pensait avec une sorte de honte de s'être laissé si facilement berner... Ils revenaient en taxi d'une soirée dansante, car on ne trouvait pas de meilleur moyen d'aider aux œuvres de guerre que de danser. Ils ramenaient un officier américain rencontré à la soirée, qu'ils déposeraient à son hôtel. Barbera était assise entre les deux hommes. André la serrait contre lui. Ne se considéraient-ils pas comme fiancés? Et puis, l'odieux, l'inexplicable geste : elle avait passé un bras autour du cou de chacun de ses compagnons et se tenait un peu affaissée entre eux, dans une lassitude heureuse.

Comme on pouvait, jour après jour, faire sa nourriture des mêmes souvenirs! La mémoire devenait une machine qui happait les mêmes matériaux et fonctionnait là-dessus sans arrêt, sans qu'il y eût besoin d'un seul effort pour l'alimenter.

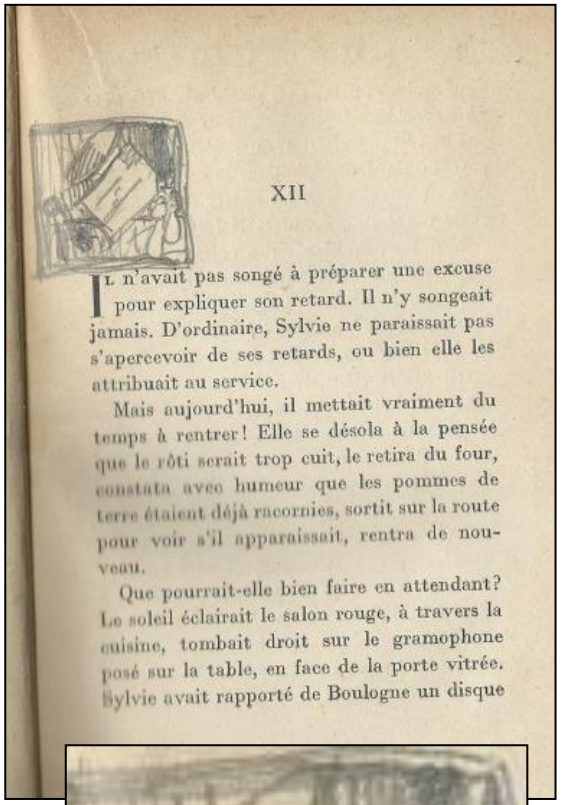
4



Où l'on retrouve le dernier projet de dessin indiqué dans le livre de travail de LW Graux :

8 (8.3.) R. et Marc dune

Le portrait de la jeune femme, à la coupe de cheveux « masculine », et la scène sur la dune.

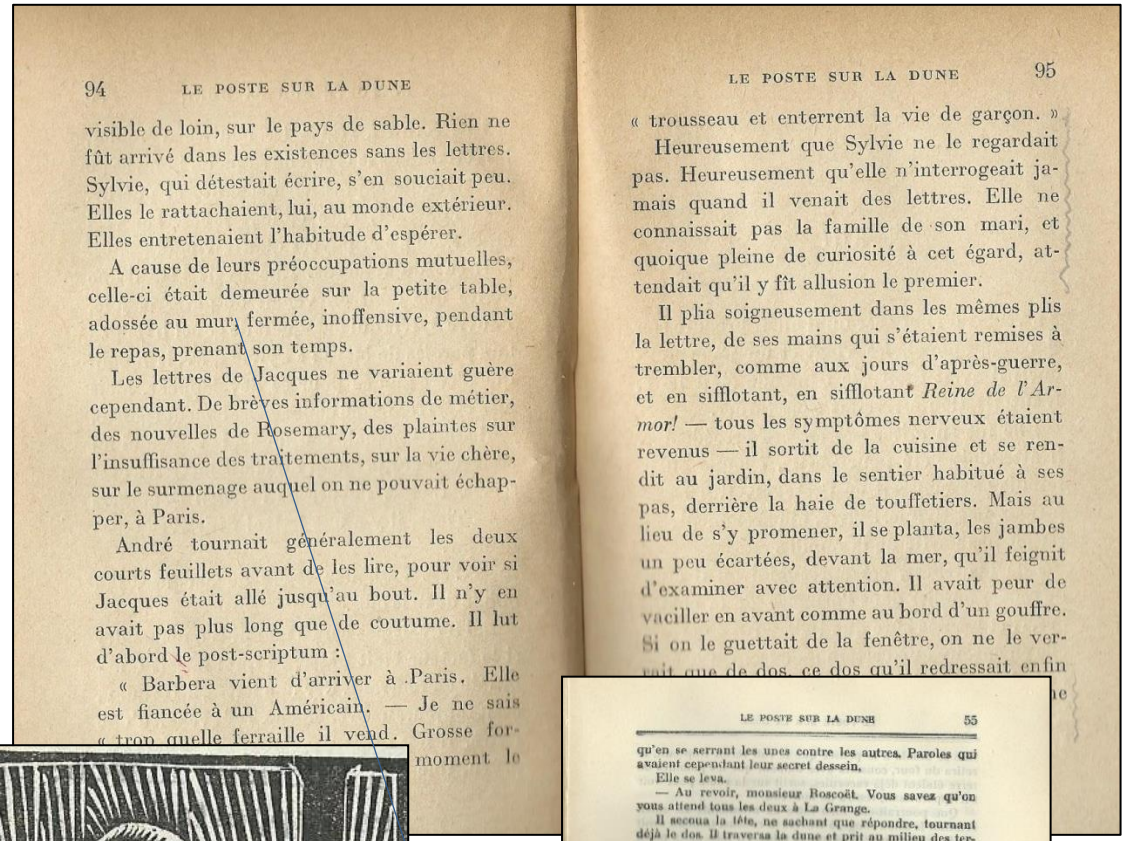


XII

Il n'avait pas songé à préparer une excuse pour expliquer son retard. Il n'y songeait jamais. D'ordinaire, Sylvie ne paraissait pas s'apercevoir de ses retards, ou bien elle les attribuait au service.

Mais aujourd'hui, il mettait vraiment du temps à rentrer! Elle se désola à la pensée que le rôti serait trop cuit, le retira du four, constata avec humeur que les pommes de terre étaient déjà racornies, sortit sur la route pour voir s'il apparaissait, rentra de nouveau.

Que pourrait-elle bien faire en attendant? Le soleil éclairait le salon rouge, à travers la cuisine, tombait droit sur le gramophone posé sur la table, en face de la porte vitrée. Sylvie avait rapporté de Boulogne un disque



94 LE POSTE SUR LA DUNE

visible de loin, sur le pays de sable. Rien ne fût arrivé dans les existences sans les lettres. Sylvie, qui détestait écrire, s'en souciait peu. Elles le rattachaient, lui, au monde extérieur. Elles entretenaient l'habitude d'espérer.

A cause de leurs préoccupations mutuelles, celle-ci était demeurée sur la petite table, adossée au mur, fermée, inoffensive, pendant le repas, prenant son temps.

Les lettres de Jacques ne variaient guère cependant. De brèves informations de métier, des nouvelles de Rosemary, des plaintes sur l'insuffisance des traitements, sur la vie chère, sur le surmenage auquel on ne pouvait échapper, à Paris.

André tournait généralement les deux courts feuillets avant de les lire, pour voir si Jacques était allé jusqu'au bout. Il n'y en avait pas plus long que de coutume. Il lut d'abord le post-scriptum :

« Barbera vient d'arriver à Paris. Elle est fiancée à un Américain. — Je ne sais « trop quelle ferraille il vend. Grosse for-

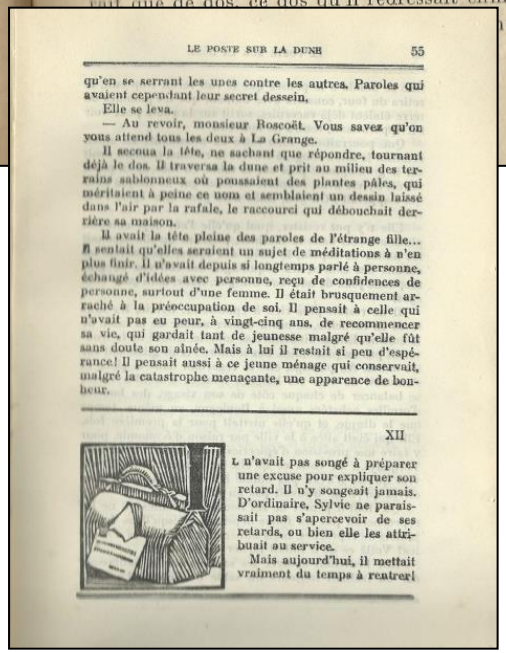
moment le

LE POSTE SUR LA DUNE 95

« trousseau et enterrent la vie de garçon. »

Heureusement que Sylvie ne le regardait pas. Heureusement qu'elle n'interrogeait jamais quand il venait des lettres. Elle ne connaissait pas la famille de son mari, et quoique pleine de curiosité à cet égard, attendait qu'il y fît allusion le premier.

Il plia soigneusement dans les mêmes plis la lettre, de ses mains qui s'étaient remises à trembler, comme aux jours d'après-guerre, et en sifflotant, en sifflotant *Reine de l'Armor!* — tous les symptômes nerveux étaient revenus — il sortit de la cuisine et se rendit au jardin, dans le sentier habitué à ses pas, derrière la haie de touffetiers. Mais au lieu de s'y promener, il se planta, les jambes un peu écartées, devant la mer, qu'il feignit d'examiner avec attention. Il avait peur de vaciller en avant comme au bord d'un gouffre. Si on le guettait de la fenêtre, on ne le verrait que de dos, ce dos qu'il redressait enfin



LE POSTE SUR LA DUNE 55

qu'en se serrant les unes contre les autres. Paroles qui avaient cependant leur secret dessein.

Elle se leva.

— Au revoir, monsieur Roscoët. Vous savez qu'on vous attend tous les deux à La Grange.

Il secoua la tête, ne sachant que répondre, tournant déjà le dos. Il traversa la dune et prit au milieu des terrains sablonneux où poussaient des plantes pâles, qui méritaient à peine ce nom et semblaient un dessin laissé dans l'air par la rafale, le raccourci qui débouchait derrière sa maison.

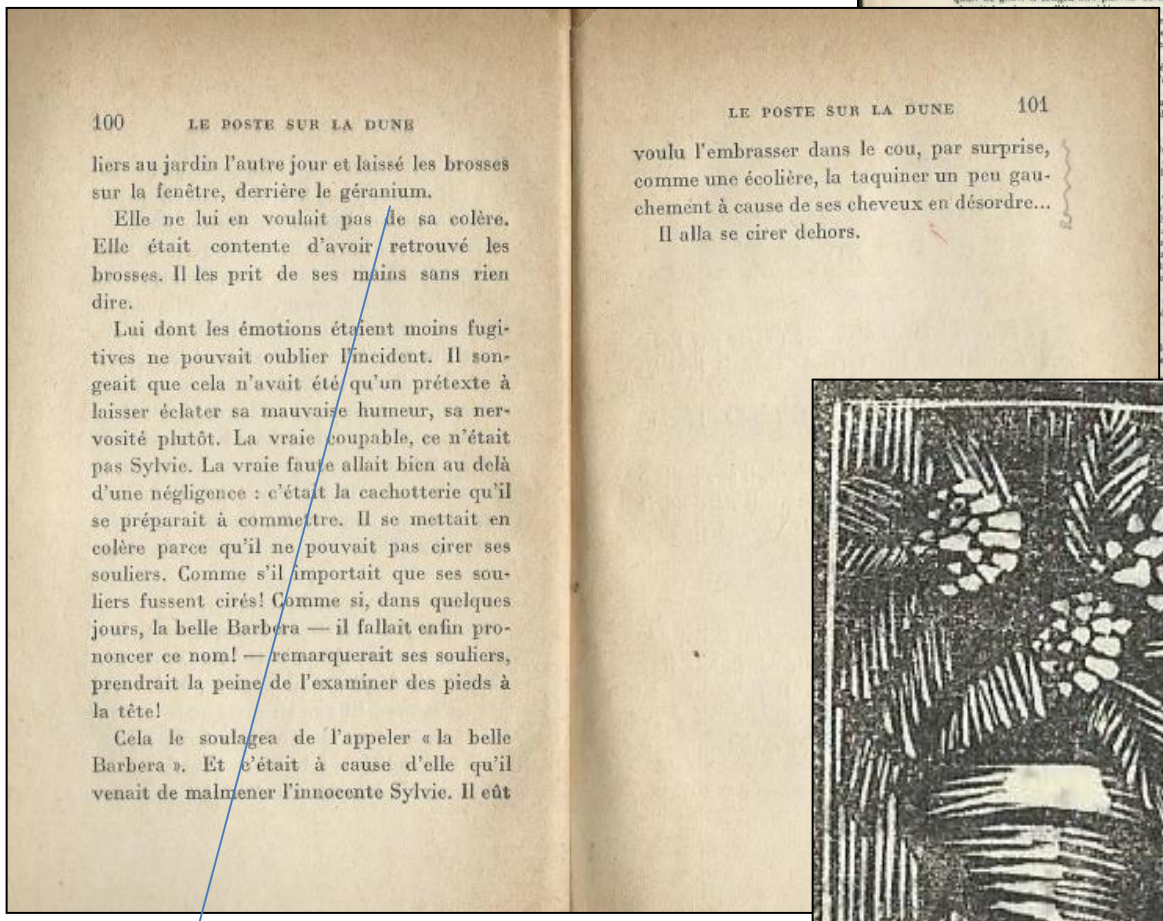
Il avait la tête pleine des paroles de l'étrange fille... Il sentait qu'elles seraient un sujet de méditations à n'en plus finir. Il n'avait depuis si longtemps parlé à personne, échangé d'idées avec personne, reçu de confidences de personne, surtout d'une femme. Il était brusquement arraché à la préoccupation de soi. Il pensait à celle qui n'avait pas eu peur, à vingt-cinq ans, de recommencer sa vie, qui gardait tant de jeunesse malgré qu'elle fût sans doute son aînée. Mais à lui il restait si peu d'espérance! Il pensait aussi à ce jeune ménage qui conservait, malgré la catastrophe menaçante, une apparence de bonheur.

XII

Il n'avait pas songé à préparer une excuse pour expliquer son retard. Il n'y songeait jamais. D'ordinaire, Sylvie ne paraissait pas s'apercevoir de ses retards, ou bien elle les attribuait au service.

Mais aujourd'hui, il mettait vraiment du temps à rentrer!

Une lettre embarrassante, pour l'illustrateur aussi semble-t-il, qui la place ailleurs que ce que le texte indique …



100 LE POSTE SUR LA DUNE

liers au jardin l'autre jour et laissé les brosses sur la fenêtre, derrière le géranium.

Elle ne lui en voulait pas de sa colère. Elle était contente d'avoir retrouvé les brosses. Il les prit de ses mains sans rien dire.

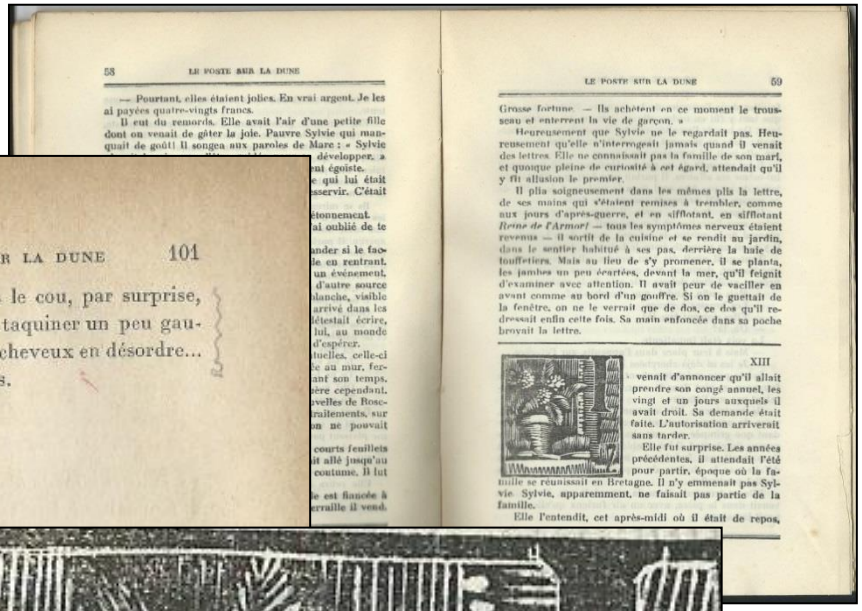
Lui dont les émotions étaient moins fugitives ne pouvait oublier l'incident. Il songeait que cela n'avait été qu'un prétexte à laisser éclater sa mauvaise humeur, sa nervosité plutôt. La vraie coupable, ce n'était pas Sylvie. La vraie faute allait bien au delà d'une négligence : c'était la cachotterie qu'il se préparait à commettre. Il se mettait en colère parce qu'il ne pouvait pas cirer ses souliers. Comme s'il importait que ses souliers fussent cirés! Comme si, dans quelques jours, la belle Barbera — il fallait enfin prononcer ce nom! — remarquerait ses souliers, prendrait la peine de l'examiner des pieds à la tête!

Cela le soulagea de l'appeler « la belle Barbera ». Et c'était à cause d'elle qu'il venait de malmener l'innocente Sylvie. Il eût

LE POSTE SUR LA DUNE 101

voulu l'embrasser dans le cou, par surprise, comme une écolière, la taquiner un peu gauchement à cause de ses cheveux en désordre...

Il alla se cirer dehors.



58 LE POSTE SUR LA DUNE

— Pourtant, elles étaient jolies. En vrai argent. Je les ai payées quatre-vingts francs.

Il eut du remords. Elle avait l'air d'une petite fille dont on venait de gâter la joie. Pauvre Sylvie qui manquait de goût! Il songea aux paroles de Marc : « Sylvie ... développer. » ... égoïste. ... qui lui était ... sservir. C'était ... étonnement. ... ai oublié de te ... ander si le fac- ... le en rentrant. ... un événement. ... d'autre source ... blanche, visible ... arrivé dans les ... détestait écrire, ... lui, au monde ... d'espérer. ... tuelles, celle-ci ... ée au mur, fer- ... ant son temps. ... ère cependant. ... velles de Rosc- ... raitements, sur ... on ne pouvait ... courts feuillets ... it allé jusqu'au ... coutume. Il lut ... le est fiancée à ... erraille il vend.

LE POSTE SUR LA DUNE 59

Grosse fortune. — Ils achètent en ce moment le trousseau et enterrent la vie de garçon. »

Heureusement que Sylvie ne le regardait pas. Heureusement qu'elle n'interrogeait jamais quand il venait des lettres. Elle ne connaissait pas la famille de son mari, et quoique pleine de curiosité à cet égard, attendait qu'il y fît allusion le premier.

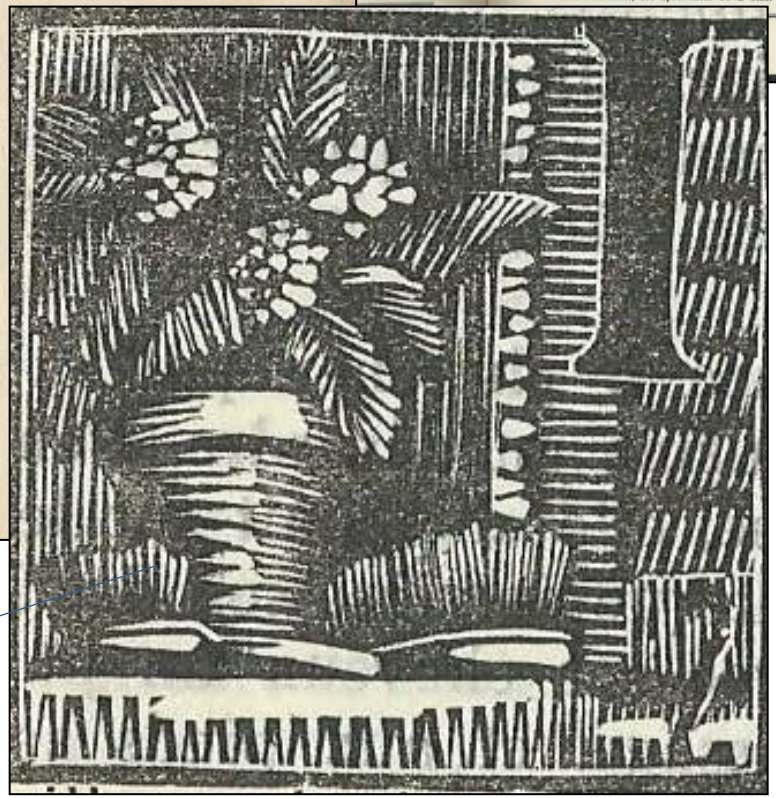
Il plia soigneusement dans les mêmes plis la lettre, de ses mains qui s'étaient remises à trembler, comme aux jours d'après-guerre, et en sifflotant, en sifflotant *Reine de l'Armor!* — tous les symptômes nerveux étaient revenus — il sortit de la cuisine et se rendit au jardin, dans le sentier habitué à ses pas, derrière la haie de touffetiers. Mais au lieu de s'y promener, il se planta, les jambes un peu écartées, devant la mer, qu'il feignit d'examiner avec attention. Il avait peur de vaciller en avant comme au bord d'un gouffre. Si on le guettait de la fenêtre, on ne le verrait que de dos, ce dos qu'il redressait enfin cette fois. Sa main enfoncée dans sa poche broyait la lettre.

XIII

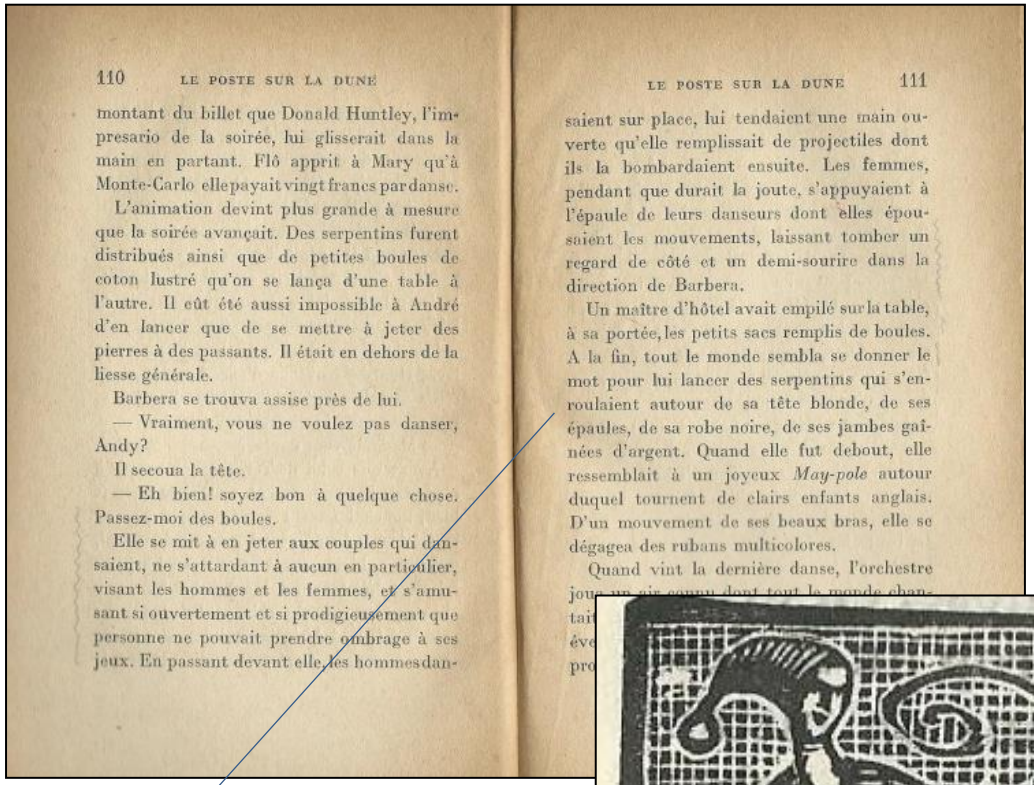
venait d'annoncer qu'il allait prendre son congé annuel, les vingt et un jours auxquels il avait droit. Sa demande était faite. L'autorisation arriverait sans tarder.

Elle fut surprise. Les années précédentes, il attendait l'été pour partir, époque où la famille se réunissait en Bretagne. Il n'y emmenait pas Sylvie. Sylvie, apparemment, ne faisait pas partie de la famille.

Elle l'entendit, cet après-midi où il était de repos,



Des brosses, derrière le géranium, presque aussi difficiles à retrouver dans le dessin que dans la maison …



110 LE POSTE SUR LA DUNE

montant du billet que Donald Huntley, l'impresario de la soirée, lui glisserait dans la main en partant. Flô apprit à Mary qu'à Monte-Carlo elle payait vingt francs par danse.

L'animation devint plus grande à mesure que la soirée avançait. Des serpentins furent distribués ainsi que de petites boules de coton lustré qu'on se lança d'une table à l'autre. Il eût été aussi impossible à André d'en lancer que de se mettre à jeter des pierres à des passants. Il était en dehors de la liesse générale.

Barbera se trouva assise près de lui.

— Vraiment, vous ne voulez pas danser, Andy?

Il secoua la tête.

— Eh bien! soyez bon à quelque chose. Passez-moi des boules.

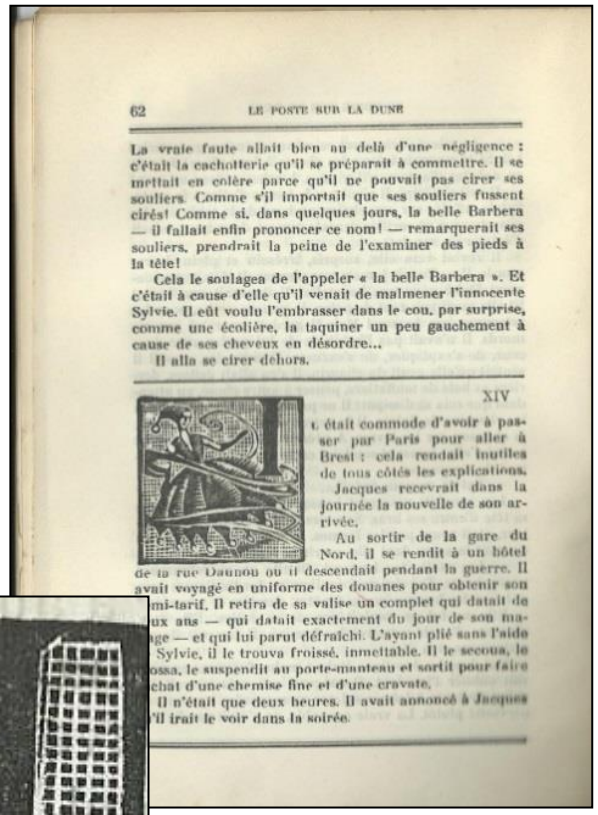
Elle se mit à en jeter aux couples qui dansaient, ne s'attardant à aucun en particulier, visant les hommes et les femmes, et s'amusant si ouvertement et si prodigieusement que personne ne pouvait prendre ombrage à ses jeux. En passant devant elle, les hommes dan-

LE POSTE SUR LA DUNE 111

saient sur place, lui tendaient une main ouverte qu'elle remplissait de projectiles dont ils la bombardaient ensuite. Les femmes, pendant que durait la joute, s'appuyaient à l'épaule de leurs danseurs dont elles épousaient les mouvements, laissant tomber un regard de côté et un demi-sourire dans la direction de Barbera.

Un maître d'hôtel avait empilé sur la table, à sa portée, les petits sacs remplis de boules. A la fin, tout le monde sembla se donner le mot pour lui lancer des serpentins qui s'enroulaient autour de sa tête blonde, de ses épaules, de sa robe noire, de ses jambes gaînées d'argent. Quand elle fut debout, elle ressemblait à un joyeux *May-pole* autour duquel tournent de clairs enfants anglais. D'un mouvement de ses beaux bras, elle se dégagea des rubans multicolores.

Quand vint la dernière danse, l'orchestre joua un air connu dont tout le monde chan-



62 LE POSTE SUR LA DUNE

La vraie faute allait bien au delà d'une négligence : c'était la cachotterie qu'il se préparait à commettre. Il se mettait en colère parce qu'il ne pouvait pas cirer ses souliers. Comme s'il importait que ses souliers fussent cirés! Comme si, dans quelques jours, la belle Barbera — il fallait enfin prononcer ce nom! — remarquerait ses souliers, prendrait la peine de l'examiner des pieds à la tête!

Cela le soulagea de l'appeler « la belle Barbera ». Et c'était à cause d'elle qu'il venait de malmener l'innocente Sylvie. Il eût voulu l'embrasser dans le cou, par surprise, comme une écolière, la taquiner un peu gauchement à cause de ses cheveux en désordre...

Il alla se cirer dehors.

XIV

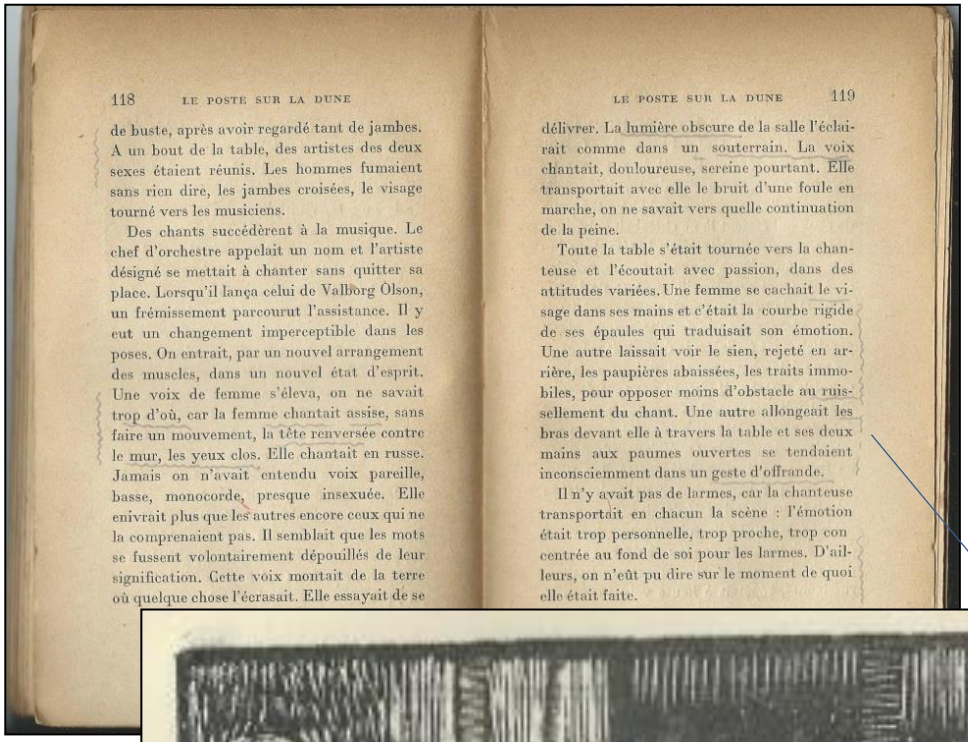
Il était commode d'avoir à passer par Paris pour aller à Brest : cela rendait inutiles de tous côtés les explications.

Jacques recevrait dans la journée la nouvelle de son arrivée.

Au sortir de la gare du Nord, il se rendit à un hôtel de la rue Daunou où il descendait pendant la guerre. Il avait voyagé en uniforme des douanes pour obtenir son demi-tarif. Il retira de sa valise un complet qui datait de deux ans — qui datait exactement du jour de son mariage — et qui lui parut défraîchi. L'ayant plié sans l'aide de Sylvie, il le trouva froissé, inmettable. Il le secoua, le tassa, le suspendit au porte-manteau et sortit pour faire l'achat d'une chemise fine et d'une cravate.

Il n'était que deux heures. Il avait annoncé à Jacques qu'il irait le voir dans la soirée.

Pour l'illustrateur, une métaphore encore plus appuyée



118 LE POSTE SUR LA DUNE

de buste, après avoir regardé tant de jambes. A un bout de la table, des artistes des deux sexes étaient réunis. Les hommes fumaient sans rien dire, les jambes croisées, le visage tourné vers les musiciens.

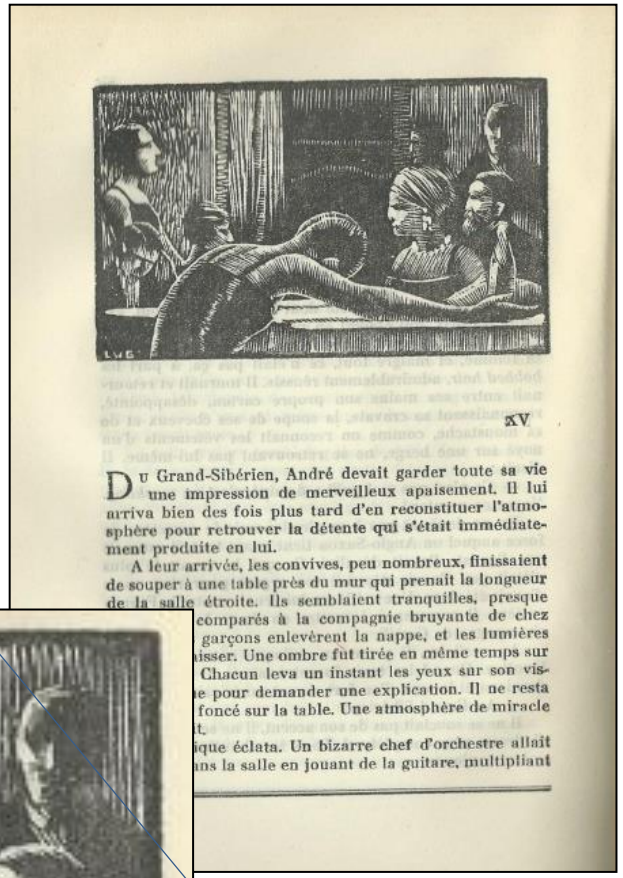
Des chants succédèrent à la musique. Le chef d'orchestre appelait un nom et l'artiste désigné se mettait à chanter sans quitter sa place. Lorsqu'il lança celui de Valborg Olson, un frémissement parcourut l'assistance. Il y eut un changement imperceptible dans les poses. On entrait, par un nouvel arrangement des muscles, dans un nouvel état d'esprit. Une voix de femme s'éleva, on ne savait trop d'où, car la femme chantait assise, sans faire un mouvement, la tête renversée contre le mur, les yeux clos. Elle chantait en russe. Jamais on n'avait entendu voix pareille, basse, monocorde, presque insexuée. Elle enivrait plus que les autres encore ceux qui ne la comprenaient pas. Il semblait que les mots se fussent volontairement dépouillés de leur signification. Cette voix montait de la terre où quelque chose l'écrasait. Elle essayait de se

LE POSTE SUR LA DUNE 119

délivrer. La lumière obscure de la salle l'éclairait comme dans un souterrain. La voix chantait, douloureuse, sereine pourtant. Elle transportait avec elle le bruit d'une foule en marche, on ne savait vers quelle continuation de la peine.

Toute la table s'était tournée vers la chanteuse et l'écoutait avec passion, dans des attitudes variées. Une femme se cachait le visage dans ses mains et c'était la courbe rigide de ses épaules qui traduisait son émotion. Une autre laissait voir le sien, rejeté en arrière, les paupières abaissées, les traits immobiles, pour opposer moins d'obstacle au ruissellement du chant. Une autre allongeait les bras devant elle à travers la table et ses deux mains aux paumes ouvertes se tendaient inconsciemment dans un geste d'offrande.

Il n'y avait pas de larmes, car la chanteuse transportait en chacun la scène : l'émotion était trop personnelle, trop proche, trop con centrée au fond de soi pour les larmes. D'ailleurs, on n'eût pu dire sur le moment de quoi elle était faite.



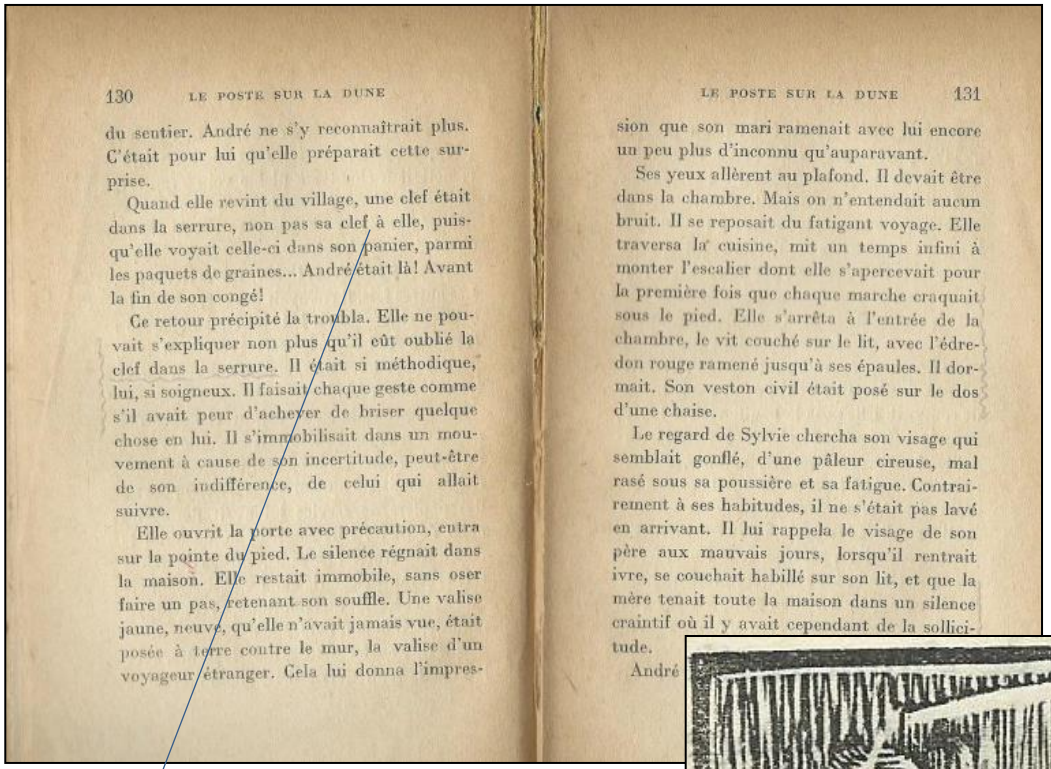
XV

Du Grand-Sibérien, André devait garder toute sa vie une impression de merveilleux apaisement. Il lui arriva bien des fois plus tard d'en reconstituer l'atmosphère pour retrouver la détente qui s'était immédiatement produite en lui.

A leur arrivée, les convives, peu nombreux, finissaient de souper à une table près du mur qui prenait la longueur de la salle étroite. Ils semblaient tranquilles, presque comparés à la compagnie bruyante de chez garçons enlevèrent la nappe, et les lumières isser. Une ombre fut tirée en même temps sur Chacun leva un instant les yeux sur son vis- e pour demander une explication. Il ne resta foncé sur la table. Une atmosphère de miracle t.

ique éclata. Un bizarre chef d'orchestre allait ns la salle en jouant de la guitare, multipliant

La scène décrite, toute entière représentée en un moment suspendu …



130 LE POSTE SUR LA DUNE

du sentier. André ne s'y reconnaîtrait plus. C'était pour lui qu'elle préparait cette surprise.

Quand elle revint du village, une clef était dans la serrure, non pas sa clef à elle, puisqu'elle voyait celle-ci dans son panier, parmi les paquets de graines... André était là! Avant la fin de son congé!

Ce retour précipité la troubla. Elle ne pouvait s'expliquer non plus qu'il eût oublié la clef dans la serrure. Il était si méthodique, lui, si soigneux. Il faisait chaque geste comme s'il avait peur d'achever de briser quelque chose en lui. Il s'immobilisait dans un mouvement à cause de son incertitude, peut-être de son indifférence, de celui qui allait suivre.

Elle ouvrit la porte avec précaution, entra sur la pointe du pied. Le silence régnait dans la maison. Elle restait immobile, sans oser faire un pas, retenant son souffle. Une valise jaune, neuve, qu'elle n'avait jamais vue, était posée à terre contre le mur, la valise d'un voyageur étranger. Cela lui donna l'impres-

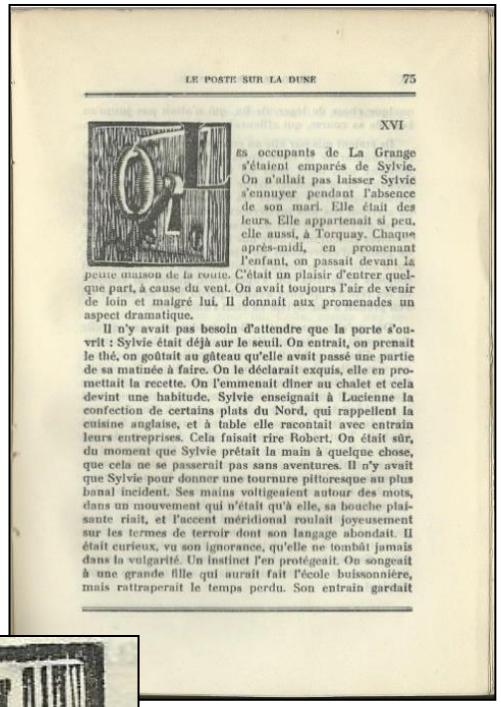
LE POSTE SUR LA DUNE 131

sion que son mari ramenait avec lui encore un peu plus d'inconnu qu'auparavant.

Ses yeux allèrent au plafond. Il devait être dans la chambre. Mais on n'entendait aucun bruit. Il se reposait du fatigant voyage. Elle traversa la cuisine, mit un temps infini à monter l'escalier dont elle s'apercevait pour la première fois que chaque marche craquait sous le pied. Elle s'arrêta à l'entrée de la chambre, le vit couché sur le lit, avec l'édredon rouge ramené jusqu'à ses épaules. Il dormait. Son veston civil était posé sur le dos d'une chaise.

Le regard de Sylvie chercha son visage qui semblait gonflé, d'une pâleur cireuse, mal rasé sous sa poussière et sa fatigue. Contrairement à ses habitudes, il ne s'était pas lavé en arrivant. Il lui rappela le visage de son père aux mauvais jours, lorsqu'il rentrait ivre, se couchait habillé sur son lit, et que la mère tenait toute la maison dans un silence craintif où il y avait cependant de la sollicitude.

André

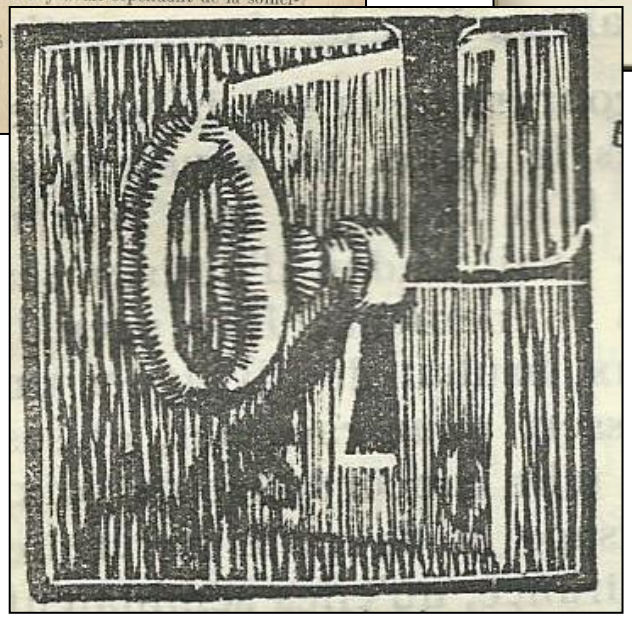


LE POSTE SUR LA DUNE 75

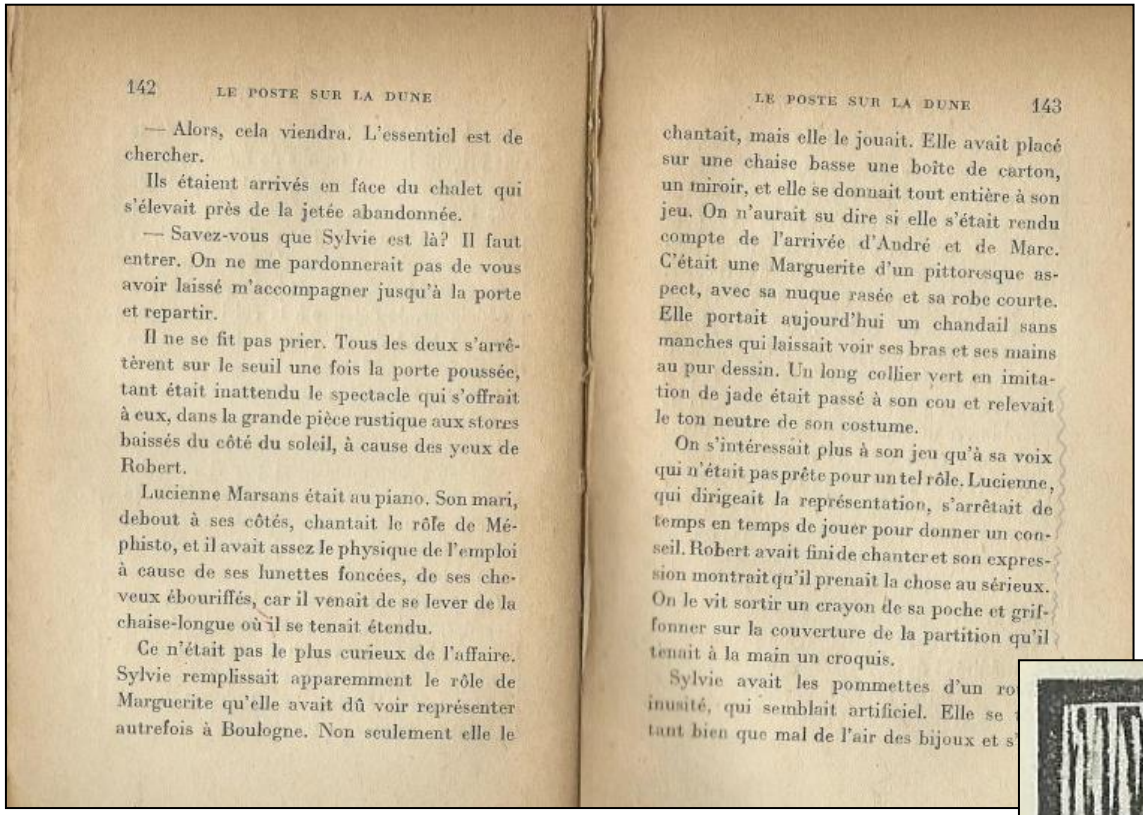
XVI

Les occupants de La Grange s'étaient emparés de Sylvie. On n'allait pas laisser Sylvie s'ennuyer pendant l'absence de son mari. Elle était des leurs. Elle appartenait si peu, elle aussi, à Torquay. Chaque après-midi, en promenant l'enfant, on passait devant la petite maison de la route. C'était un plaisir d'entrer quelque part, à cause du vent. On avait toujours l'air de venir de loin et malgré lui. Il donnait aux promenades un aspect dramatique.

Il n'y avait pas besoin d'attendre que la porte s'ouvrît : Sylvie était déjà sur le seuil. On entrait, on prenait le thé, on goûtait au gâteau qu'elle avait passé une partie de sa matinée à faire. On le déclarait exquis, elle en promettait la recette. On l'emmenait dîner au chalet et cela devint une habitude. Sylvie enseignait à Lucienne la confection de certains plats du Nord, qui rappellent la cuisine anglaise, et à table elle racontait avec entrain leurs entreprises. Cela faisait rire Robert. On était sûr, du moment que Sylvie prêtait la main à quelque chose, que cela ne se passerait pas sans aventures. Il n'y avait que Sylvie pour donner une tournure pittoresque au plus banal incident. Ses mains voltigeaient autour des mots, dans un mouvement qui n'était qu'à elle, sa bouche plaisante riait, et l'accent méridional roulait joyeusement sur les termes de terroir dont son langage abondait. Il était curieux, vu son ignorance, qu'elle ne tombât jamais dans la vulgarité. Un instinct l'en protégeait. On songeait à une grande fille qui aurait fait l'école buissonnière, mais rattraperait le temps perdu. Son entrain gardait



A la moitié du roman, un moment clef …



142 LE POSTE SUR LA DUNE

— Alors, cela viendra. L'essentiel est de chercher.

Ils étaient arrivés en face du chalet qui s'élevait près de la jetée abandonnée.

— Savez-vous que Sylvie est là? Il faut entrer. On ne me pardonnerait pas de vous avoir laissé m'accompagner jusqu'à la porte et repartir.

Il ne se fit pas prier. Tous les deux s'arrêtèrent sur le seuil une fois la porte poussée, tant était inattendu le spectacle qui s'offrait à eux, dans la grande pièce rustique aux stores baissés du côté du soleil, à cause des yeux de Robert.

Lucienne Marsans était au piano. Son mari, debout à ses côtés, chantait le rôle de Méphisto, et il avait assez le physique de l'emploi à cause de ses lunettes foncées, de ses cheveux ébouriffés, car il venait de se lever de la chaise-longue où il se tenait étendu.

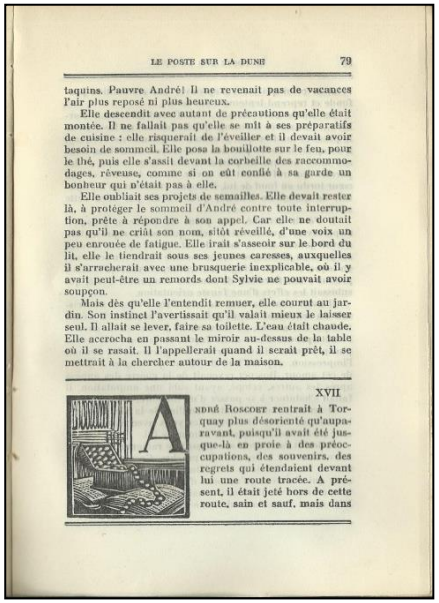
Ce n'était pas le plus curieux de l'affaire. Sylvie remplissait apparemment le rôle de Marguerite qu'elle avait dû voir représenter autrefois à Boulogne. Non seulement elle le

LE POSTE SUR LA DUNE 143

chantait, mais elle le jouait. Elle avait placé sur une chaise basse une boîte de carton, un miroir, et elle se donnait tout entière à son jeu. On n'aurait su dire si elle s'était rendu compte de l'arrivée d'André et de Marc. C'était une Marguerite d'un pittoresque aspect, avec sa nuque rasée et sa robe courte. Elle portait aujourd'hui un chandail sans manches qui laissait voir ses bras et ses mains au pur dessin. Un long collier vert en imitation de jade était passé à son cou et relevait le ton neutre de son costume.

On s'intéressait plus à son jeu qu'à sa voix qui n'était pas prête pour un tel rôle. Lucienne, qui dirigeait la représentation, s'arrêtait de temps en temps de jouer pour donner un conseil. Robert avait fini de chanter et son expression montrait qu'il prenait la chose au sérieux. On le vit sortir un crayon de sa poche et griffonner sur la couverture de la partition qu'il tenait à la main un croquis.

Sylvie avait les pommettes d'un ro
inusité, qui semblait artificiel. Elle se
tant bien que mal de l'air des bijoux et s'



LE POSTE SUR LA DUNE 79

taquins. Pauvre André! Il ne revenait pas de vacances l'air plus reposé ni plus heureux.

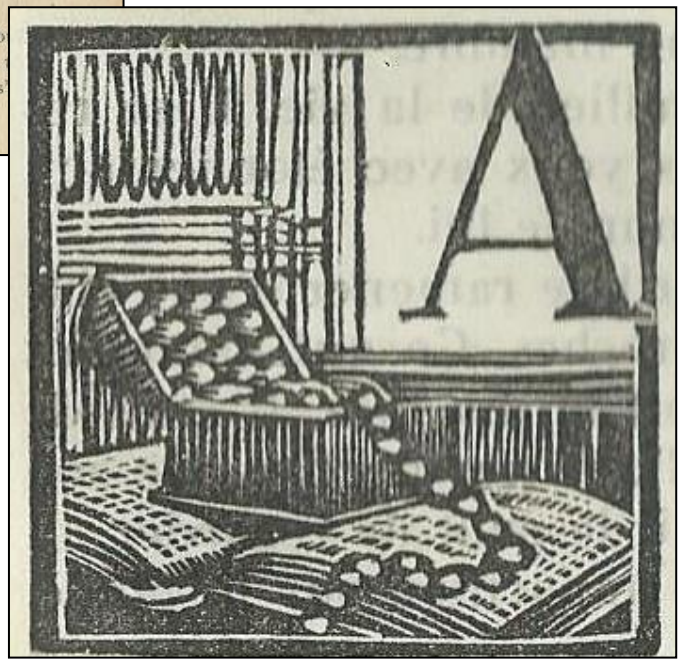
Elle descendit avec autant de précautions qu'elle était montée. Il ne fallait pas qu'elle se mît à ses préparatifs de cuisine : elle risquerait de l'éveiller et il devait avoir besoin de sommeil. Elle posa la bouillotte sur le feu, pour le thé, puis elle s'assit devant la corbeille des raccommodages, rêveuse, comme si on eût confié à sa garde un bonheur qui n'était pas à elle.

Elle oubliait ses projets de semailles. Elle devait rester là, à protéger le sommeil d'André contre toute interruption, prête à répondre à son appel. Car elle ne doutait pas qu'il ne criât son nom, sitôt réveillé, d'une voix un peu enrouée de fatigue. Elle irait s'asseoir sur le bord du lit, elle le tiendrait sous ses jeunes caresses, auxquelles il s'arracherait avec une brusquerie inexplicable, où il y avait peut-être un remords dont Sylvie ne pouvait avoir soupçon.

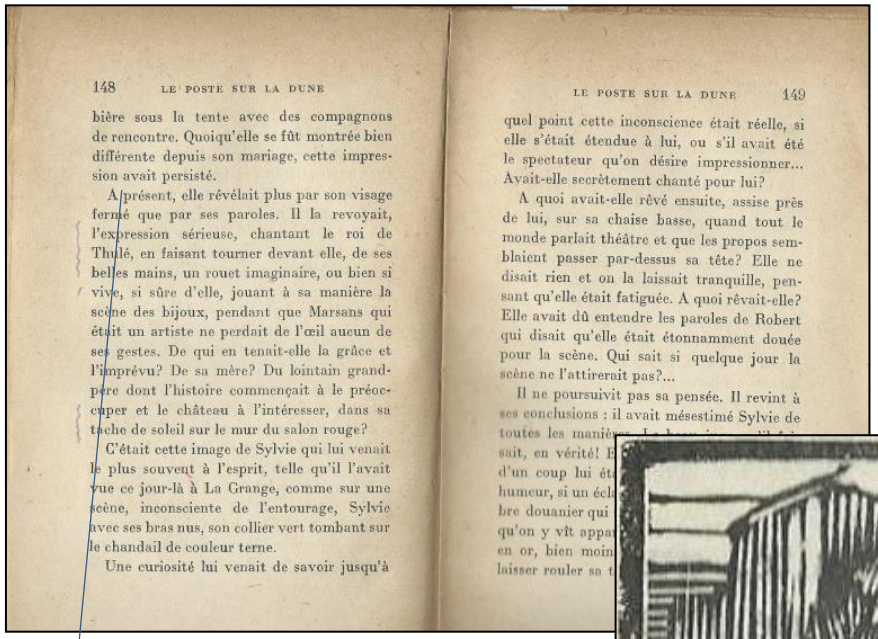
Mais dès qu'elle l'entendit remuer, elle courut au jardin. Son instinct l'avertissait qu'il valait mieux le laisser seul. Il allait se lever, faire sa toilette. L'eau était chaude. Elle accrocha en passant le miroir au-dessus de la table où il se rasait. Il l'appellerait quand il serait prêt, il se mettrait à la chercher autour de la maison.

XVII

ANDRÉ ROSCOFF rentrait à Torquay plus désorienté qu'auparavant, puisqu'il avait été jusque-là en proie à des préoccupations, des souvenirs, des regrets qui étendaient devant lui une route tracée. À présent, il était jeté hors de cette route, sain et sauf, mais dans



Une allusion à l'air des bijoux, au chant, qui se poursuit dans les pages – et la diapositive - suivantes



148 LE POSTE SUR LA DUNE

bière sous la tente avec des compagnons de rencontre. Quoiqu'elle se fût montrée bien différente depuis son mariage, cette impression avait persisté.

A présent, elle révélait plus par son visage fermé que par ses paroles. Il la revoyait, l'expression sérieuse, chantant le roi de Thulé, en faisant tourner devant elle, de ses belles mains, un rouet imaginaire, ou bien si vive, si sûre d'elle, jouant à sa manière la scène des bijoux, pendant que Marsans qui était un artiste ne perdait de l'œil aucun de ses gestes. De qui en tenait-elle la grâce et l'imprévu? De sa mère? Du lointain grand-père dont l'histoire commençait à le préoccuper et le château à l'intéresser, dans sa tache de soleil sur le mur du salon rouge?

C'était cette image de Sylvie qui lui venait le plus souvent à l'esprit, telle qu'il l'avait vue ce jour-là à La Grange, comme sur une scène, inconsciente de l'entourage, Sylvie avec ses bras nus, son collier vert tombant sur le chandail de couleur terne.

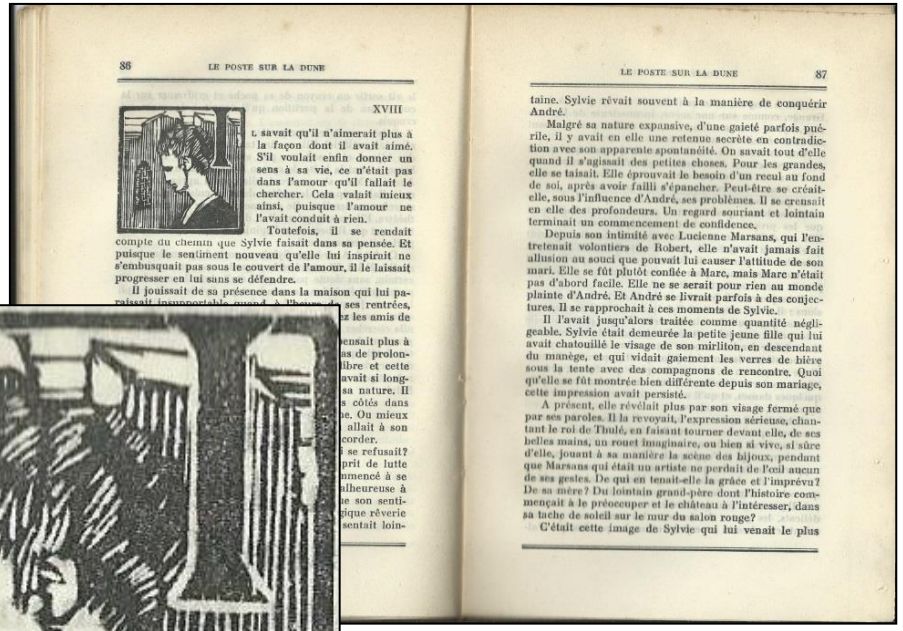
Une curiosité lui venait de savoir jusqu'à

LE POSTE SUR LA DUNE 149

quel point cette inconscience était réelle, si elle s'était étendue à lui, ou s'il avait été le spectateur qu'on désire impressionner... Avait-elle secrètement chanté pour lui?

A quoi avait-elle rêvé ensuite, assise près de lui, sur sa chaise basse, quand tout le monde parlait théâtre et que les propos semblaient passer par-dessus sa tête? Elle ne disait rien et on la laissait tranquille, pensant qu'elle était fatiguée. A quoi rêvait-elle? Elle avait dû entendre les paroles de Robert qui disait qu'elle était étonnamment douée pour la scène. Qui sait si quelque jour la scène ne l'attirerait pas?...

Il ne poursuivit pas sa pensée. Il revint à ses conclusions : il avait mésestimé Sylvie de toutes les manières. [illegible]



86 LE POSTE SUR LA DUNE

XVIII

[illegible] savait qu'il n'aimerait plus à la façon dont il avait aimé. S'il voulait enfin donner un sens à sa vie, ce n'était pas dans l'amour qu'il fallait le chercher. Cela valait mieux ainsi, puisque l'amour ne l'avait conduit à rien.

Toutefois, il se rendait compte du chemin que Sylvie faisait dans sa pensée. Et puisque le sentiment nouveau qu'elle lui inspirait ne s'embusquait pas sous le couvert de l'amour, il le laissait progresser en lui sans se défendre.

Il jouissait de sa présence dans la maison qui lui paraissait [illegible] ses rentrées, [illegible] les amis de [illegible] pensait plus à [illegible] de prolon- [illegible] libre et cette [illegible] avait si long- [illegible] sa nature. Il [illegible] côtés dans [illegible]. Ou mieux [illegible] allait à son [illegible] corder. [illegible] se refusait? [illegible] prit de lutte [illegible] mmencé à se [illegible] alheureuse à [illegible] son senti- [illegible] dique rêverie [illegible] sentait loin-

LE POSTE SUR LA DUNE 87

taine. Sylvie rêvait souvent à la manière de conquérir André.

Malgré sa nature expansive, d'une gaieté parfois puérile, il y avait en elle une retenue secrète en contradiction avec son apparente spontanéité. On savait tout d'elle quand il s'agissait des petites choses. Pour les grandes, elle se taisait. Elle éprouvait le besoin d'un recul au fond de soi, après avoir failli s'épancher. Peut-être se créait-elle, sous l'influence d'André, ses problèmes. Il se creusait en elle des profondeurs. Un regard souriant et lointain terminait un commencement de confidence.

Depuis son intimité avec Lucienne Marsans, qui l'entretenait volontiers de Robert, elle n'avait jamais fait allusion au souci que pouvait lui causer l'attitude de son mari. Elle se fût plutôt confiée à Marc, mais Marc n'était pas d'abord facile. Elle ne se serait pour rien au monde plainte d'André. Et André se livrait parfois à des conjectures. Il se rapprochait à ces moments de Sylvie.

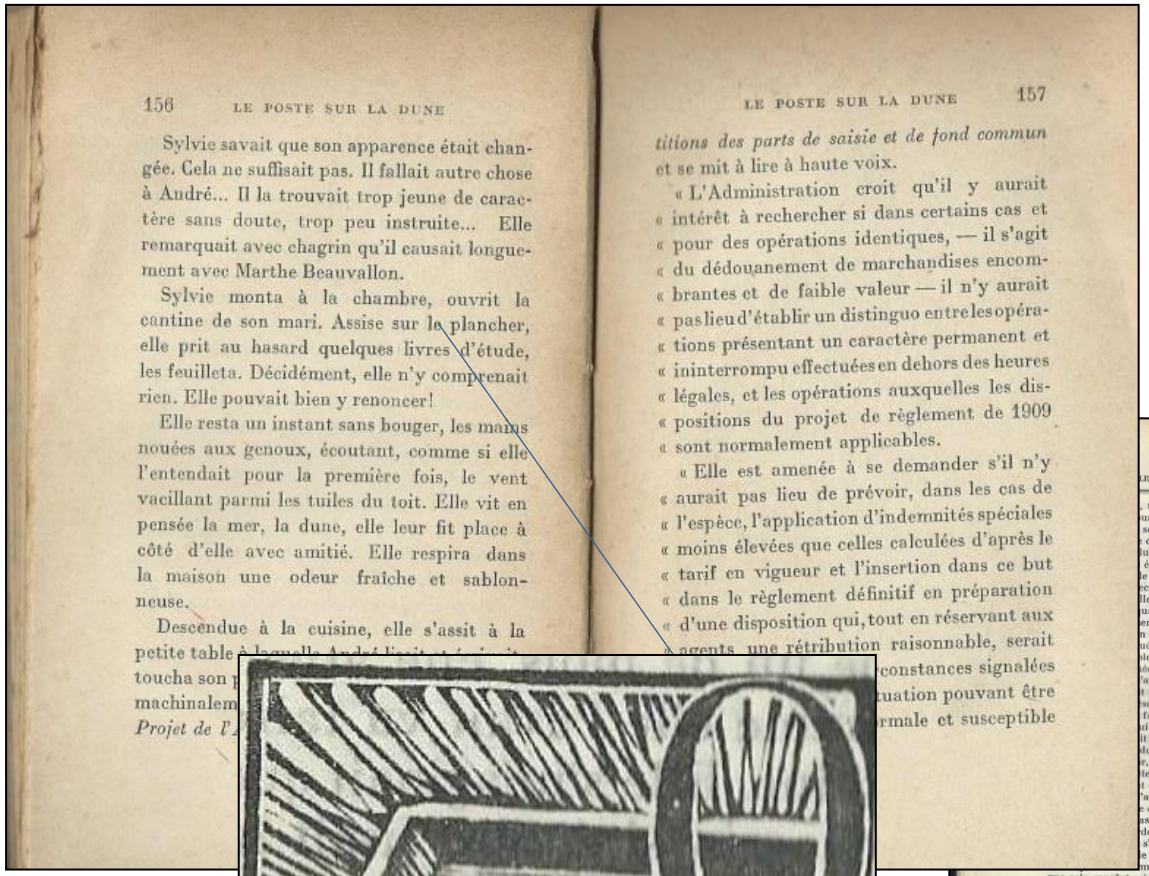
Il l'avait jusqu'alors traitée comme quantité négligeable. Sylvie était demeurée la petite jeune fille qui lui avait chatouillé le visage de son mirliton, en descendant du manège, et qui vidait gaiement les verres de bière sous la tente avec des compagnons de rencontre. Quoi qu'elle se fût montrée bien différente depuis son mariage, cette impression avait persisté.

A présent, elle révélait plus par son visage fermé que par ses paroles. Il la revoyait, l'expression sérieuse, chantant le roi de Thulé, en faisant tourner devant elle, de ses belles mains, un rouet imaginaire, ou bien si vive, si sûre d'elle, jouant à sa manière la scène des bijoux, pendant que Marsans qui était un artiste ne perdait de l'œil aucun de ses gestes. De qui en tenait-elle la grâce et l'imprévu? De sa mère? Du lointain grand-père dont l'histoire commençait à le préoccuper et le château à l'intéresser, dans sa tache de soleil sur le mur du salon rouge?

C'était cette image de Sylvie qui lui venait le plus

Une éclaircie, un visage et des pensées, exprimés d'un chapitre à l'autre :

« A présent, elle révélait plus par son visage fermé que par ses paroles »



156 LE POSTE SUR LA DUNE

Sylvie savait que son apparence était changée. Cela ne suffisait pas. Il fallait autre chose à André... Il la trouvait trop jeune de caractère sans doute, trop peu instruite... Elle remarquait avec chagrin qu'il causait longuement avec Marthe Beauvallon.

Sylvie monta à la chambre, ouvrit la cantine de son mari. Assise sur le plancher, elle prit au hasard quelques livres d'étude, les feuilleta. Décidément, elle n'y comprenait rien. Elle pouvait bien y renoncer!

Elle resta un instant sans bouger, les mains nouées aux genoux, écoutant, comme si elle l'entendait pour la première fois, le vent vacillant parmi les tuiles du toit. Elle vit en pensée la mer, la dune, elle leur fit place à côté d'elle avec amitié. Elle respira dans la maison une odeur fraîche et sablonneuse.

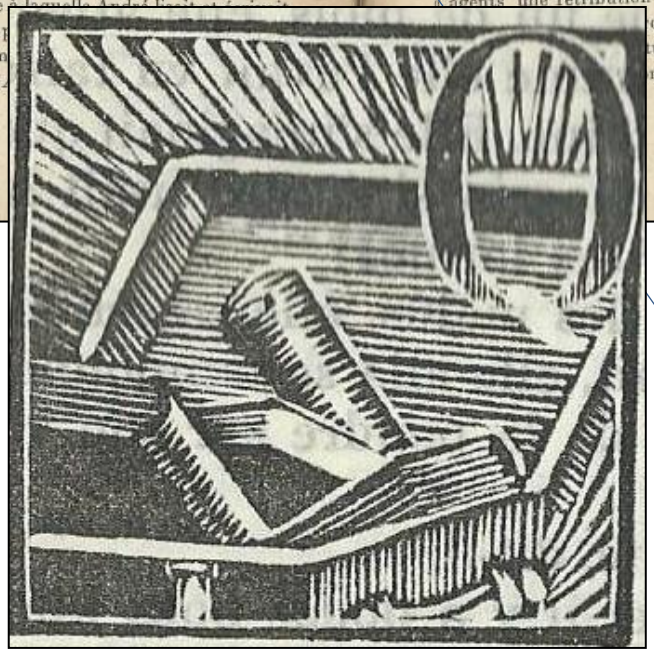
Descendue à la cuisine, elle s'assit à la petite table à laquelle André lisait [illegible] toucha son p[illegible] machinalem[illegible] *Projet de l'A*[illegible]

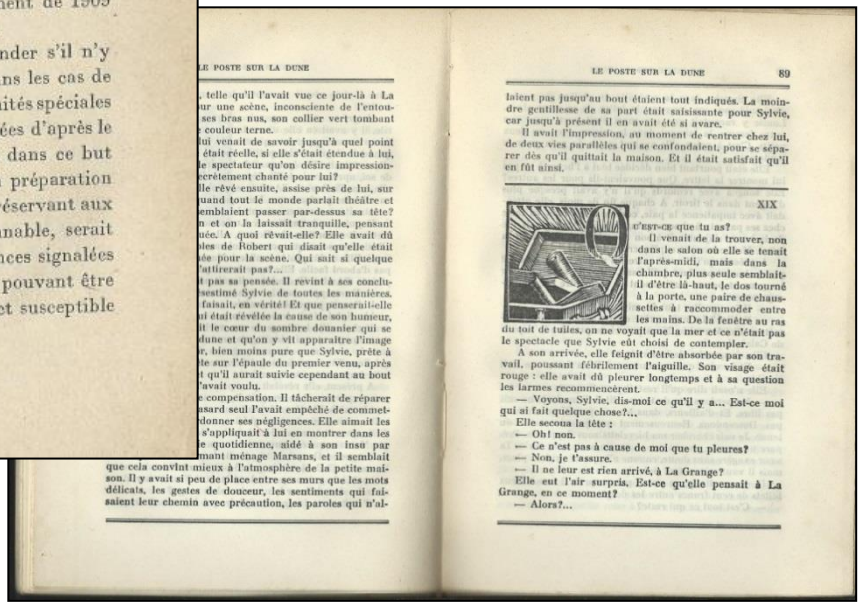
LE POSTE SUR LA DUNE 157

titions des parts de saisie et de fond commun et se mit à lire à haute voix.

« L'Administration croit qu'il y aurait « intérêt à rechercher si dans certains cas et « pour des opérations identiques, — il s'agit « du dédouanement de marchandises encom- « brantes et de faible valeur — il n'y aurait « pas lieu d'établir un distinguo entre les opéra- « tions présentant un caractère permanent et « ininterrompu effectuées en dehors des heures « légales, et les opérations auxquelles les dis- « positions du projet de règlement de 1909 « sont normalement applicables.

« Elle est amenée à se demander s'il n'y « aurait pas lieu de prévoir, dans les cas de « l'espèce, l'application d'indemnités spéciales « moins élevées que celles calculées d'après le « tarif en vigueur et l'insertion dans ce but « dans le règlement définitif en préparation « d'une disposition qui, tout en réservant aux « agents une rétribution raisonnable, serait [illegible] constances signalées [illegible] tuation pouvant être [illegible] rmale et susceptible





LE POSTE SUR LA DUNE

[illegible] telle qu'il l'avait vue ce jour-là à La [illegible] ur une scène, inconsciente de l'entou- [illegible] ses bras nus, son collier vert tombant [illegible] couleur terne.

[illegible] lui venait de savoir jusqu'à quel point [illegible] était réelle, si elle s'était étendue à lui, [illegible] le spectateur qu'on désire impression- [illegible] crètement chanté pour lui?

[illegible] lle rêvé ensuite, assise près de lui, sur [illegible] uand tout le monde parlait théâtre et [illegible] emblaient passer par-dessus sa tête? [illegible] n et on la laissait tranquille, pensant [illegible] uée. A quoi rêvait-elle? Elle avait dû [illegible] les de Robert qui disait qu'elle était [illegible] ée pour la scène. Qui sait si quelque [illegible] attirerait pas?...

[illegible] pas sa pensée. Il revint à ses conclu- [illegible] estimé Sylvie de toutes les manières. [illegible] faisait, en vérité! Et que penserait-elle [illegible] si était révélée la cause de son humeur, [illegible] t le cœur du sombre douanier qui se [illegible] dune et qu'on y vit apparaître l'image [illegible] r, bien moins pure que Sylvie, prête à [illegible] te sur l'épaule du premier venu, après [illegible] t qu'il aurait suivie cependant au bout [illegible] 'avait voulu.

[illegible] e compensation. Il tâcherait de réparer [illegible] asard seul l'avait empêché de commet- [illegible] donner ses négligences. Elle aimait les [illegible] s'appliquait à lui en montrer dans les [illegible] e quotidienne, aidé à son insu par [illegible] mant ménage Marsans, et il semblait que cela convint mieux à l'atmosphère de la petite maison. Il y avait si peu de place entre ses murs que les mots délicats, les gestes de douceur, les sentiments qui faisaient leur chemin avec précaution, les paroles qui n'al-

LE POSTE SUR LA DUNE 89

laient pas jusqu'au bout étaient tout indiqués. La moindre gentillesse de sa part était saisissante pour Sylvie, car jusqu'à présent il en avait été si avare.

Il avait l'impression, au moment de rentrer chez lui, de deux vies parallèles qui se confondaient, pour se séparer dès qu'il quittait la maison. Et il était satisfait qu'il en fût ainsi.

XIX

Qu'est-ce que tu as?

— Il venait de la trouver, non dans le salon où elle se tenait l'après-midi, mais dans la chambre, plus seule semblait-il d'être là-haut, le dos tourné à la porte, une paire de chaussettes à raccommoder entre les mains. De la fenêtre au ras du toit de tuiles, on ne voyait que la mer et ce n'était pas le spectacle que Sylvie eût choisi de contempler.

A son arrivée, elle feignit d'être absorbée par son travail, poussant fébrilement l'aiguille. Son visage était rouge : elle avait dû pleurer longtemps et à sa question les larmes recommencèrent.

— Voyons, Sylvie, dis-moi ce qu'il y a... Est-ce moi qui si fait quelque chose?...

Elle secoua la tête :

— Oh! non.

— Ce n'est pas à cause de moi que tu pleures?

— Non, je l'assure.

— Il ne leur est rien arrivé, à La Grange?

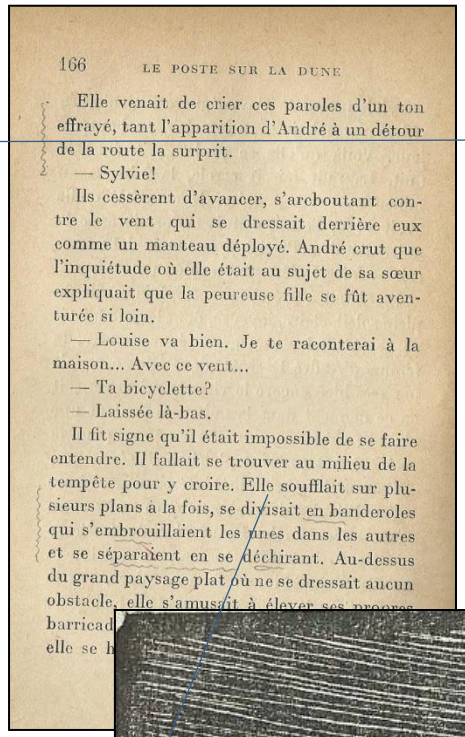
Elle eut l'air surpris. Est-ce qu'elle pensait à La Grange, en ce moment?

— Alors?...

Des livres d'étude …

La phrase clef :
« Ils cheminaient parallèlement » n'est pas soulignée, mais il s'agit d'un moment important dans le chapitre, et les éléments descriptifs qui y mènent sont soulignés dans les pages précédentes.

Notamment la description de la tempête : « Elle soufflait sur plusieurs plans à la fois, se divisait en banderoles qui s'embrouillaient les unes les autres et se séparaient en se déchirant. »



166 LE POSTE SUR LA DUNE

Elle venait de crier ces paroles d'un ton effrayé, tant l'apparition d'André à un détour de la route la surprit.

— Sylvie!

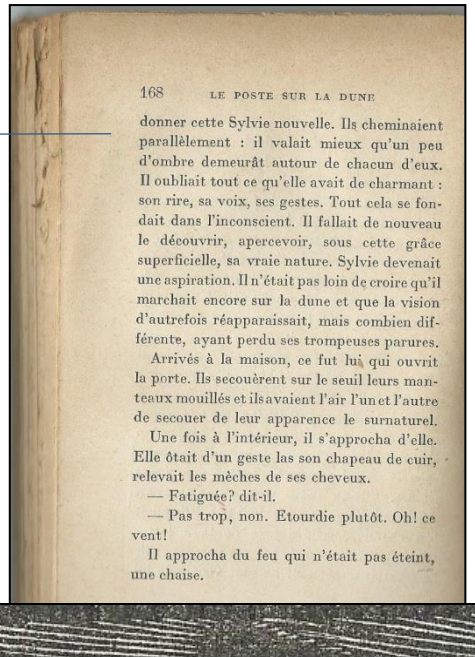
Ils cessèrent d'avancer, s'arcboutant contre le vent qui se dressait derrière eux comme un manteau déployé. André crut que l'inquiétude où elle était au sujet de sa sœur expliquait que la peureuse fille se fût aventurée si loin.

— Louise va bien. Je te raconterai à la maison... Avec ce vent...

— Ta bicyclette?

— Laissée là-bas.

Il fit signe qu'il était impossible de se faire entendre. Il fallait se trouver au milieu de la tempête pour y croire. Elle soufflait sur plusieurs plans à la fois, se divisait en banderoles qui s'embrouillaient les unes dans les autres et se séparaient en se déchirant. Au-dessus du grand paysage plat où ne se dressait aucun obstacle, elle s'amusait à élever ses propres barricad
elle se h



168 LE POSTE SUR LA DUNE

donner cette Sylvie nouvelle. Ils cheminaient parallèlement : il valait mieux qu'un peu d'ombre demeurât autour de chacun d'eux. Il oubliait tout ce qu'elle avait de charmant : son rire, sa voix, ses gestes. Tout cela se fondait dans l'inconscient. Il fallait de nouveau le découvrir, apercevoir, sous cette grâce superficielle, sa vraie nature. Sylvie devenait une aspiration. Il n'était pas loin de croire qu'il marchait encore sur la dune et que la vision d'autrefois réapparaissait, mais combien différente, ayant perdu ses trompeuses parures.

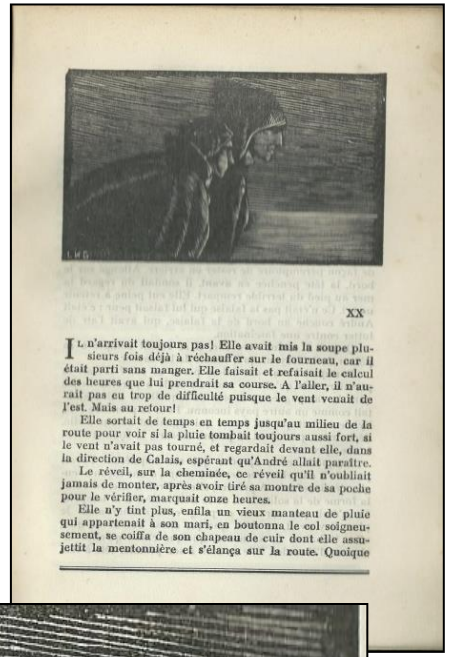
Arrivés à la maison, ce fut lui qui ouvrit la porte. Ils secouèrent sur le seuil leurs manteaux mouillés et ils avaient l'air l'un et l'autre de secouer de leur apparence le surnaturel.

Une fois à l'intérieur, il s'approcha d'elle. Elle ôtait d'un geste las son chapeau de cuir, relevait les mèches de ses cheveux.

— Fatiguée? dit-il.

— Pas trop, non. Etourdie plutôt. Oh! ce vent!

Il approcha du feu qui n'était pas éteint, une chaise.



XX

Il n'arrivait toujours pas! Elle avait mis la soupe plusieurs fois déjà à réchauffer sur le fourneau, car il était parti sans manger. Elle faisait et refaisait le calcul des heures que lui prendrait sa course. A l'aller, il n'aurait pas eu trop de difficulté puisque le vent venait de l'est. Mais au retour!

Elle sortait de temps en temps jusqu'au milieu de la route pour voir si la pluie tombait toujours aussi fort, si le vent n'avait pas tourné, et regardait devant elle, dans la direction de Calais, espérant qu'André allait paraître.

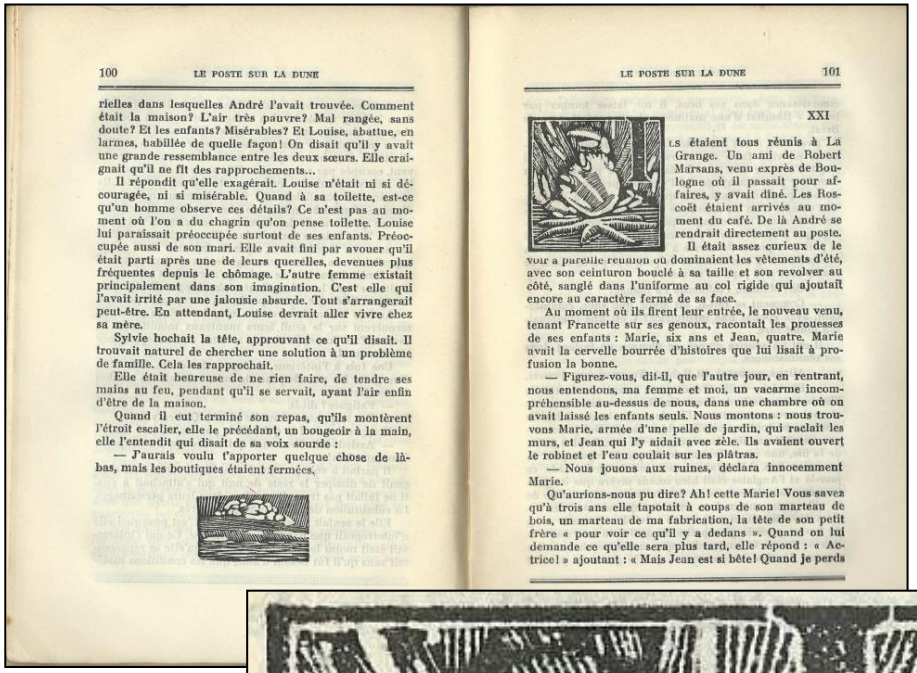
Le réveil, sur la cheminée, ce réveil qu'il n'oubliait jamais de monter, après avoir tiré sa montre de sa poche pour le vérifier, marquait onze heures.

Elle n'y tint plus, enfila un vieux manteau de pluie qui appartenait à son mari, en boutonna le col soigneusement, se coiffa de son chapeau de cuir dont elle assujettit la mentonnière et s'élança sur la route. Quoique

On parle de délicieux petits homards, p. 175 …

Ce crabe et cette étoile de mer sont-ils juste une synecdoque pour toute la mer, ou toutes les pensées complexes des protagonistes ?

Seule la phrase « Une chute d'avion au-dessus de Mayence.» d'un dialogue où André et Landunvez se comprennent sans presque parler, a été soulignée, dans les toutes dernières lignes d'un chapitre plutôt paisible par ailleurs.



100 LE POSTE SUR LA DUNE

rielles dans lesquelles André l'avait trouvée. Comment était la maison? L'air très pauvre? Mal rangée, sans doute? Et les enfants? Misérables? Et Louise, abattue, en larmes, habillée de quelle façon! On disait qu'il y avait une grande ressemblance entre les deux sœurs. Elle craignait qu'il ne fît des rapprochements…

Il répondit qu'elle exagérait. Louise n'était ni si découragée, ni si misérable. Quand à sa toilette, est-ce qu'un homme observe ces détails? Ce n'est pas au moment où l'on a du chagrin qu'on pense toilette. Louise lui paraissait préoccupée surtout de ses enfants. Préoccupée aussi de son mari. Elle avait fini par avouer qu'il était parti après une de leurs querelles, devenues plus fréquentes depuis le chômage. L'autre femme existait principalement dans son imagination. C'est elle qui l'avait irrité par une jalousie absurde. Tout s'arrangerait peut-être. En attendant, Louise devrait aller vivre chez sa mère.

Sylvie hochait la tête, approuvant ce qu'il disait. Il trouvait naturel de chercher une solution à un problème de famille. Cela les rapprochait.

Elle était heureuse de ne rien faire, de tendre ses mains au feu, pendant qu'il se servait, ayant l'air enfin d'être de la maison.

Quand il eut terminé son repas, qu'ils montèrent l'étroit escalier, elle le précédant, un bougeoir à la main, elle l'entendit qui disait de sa voix sourde :

— J'aurais voulu t'apporter quelque chose de là-bas, mais les boutiques étaient fermées.

LE POSTE SUR LA DUNE 101

XXI

Ils étaient tous réunis à La Grange. Un ami de Robert Marsans, venu exprès de Boulogne où il passait pour affaires, y avait dîné. Les Roscoët étaient arrivés au moment du café. De là André se rendrait directement au poste.

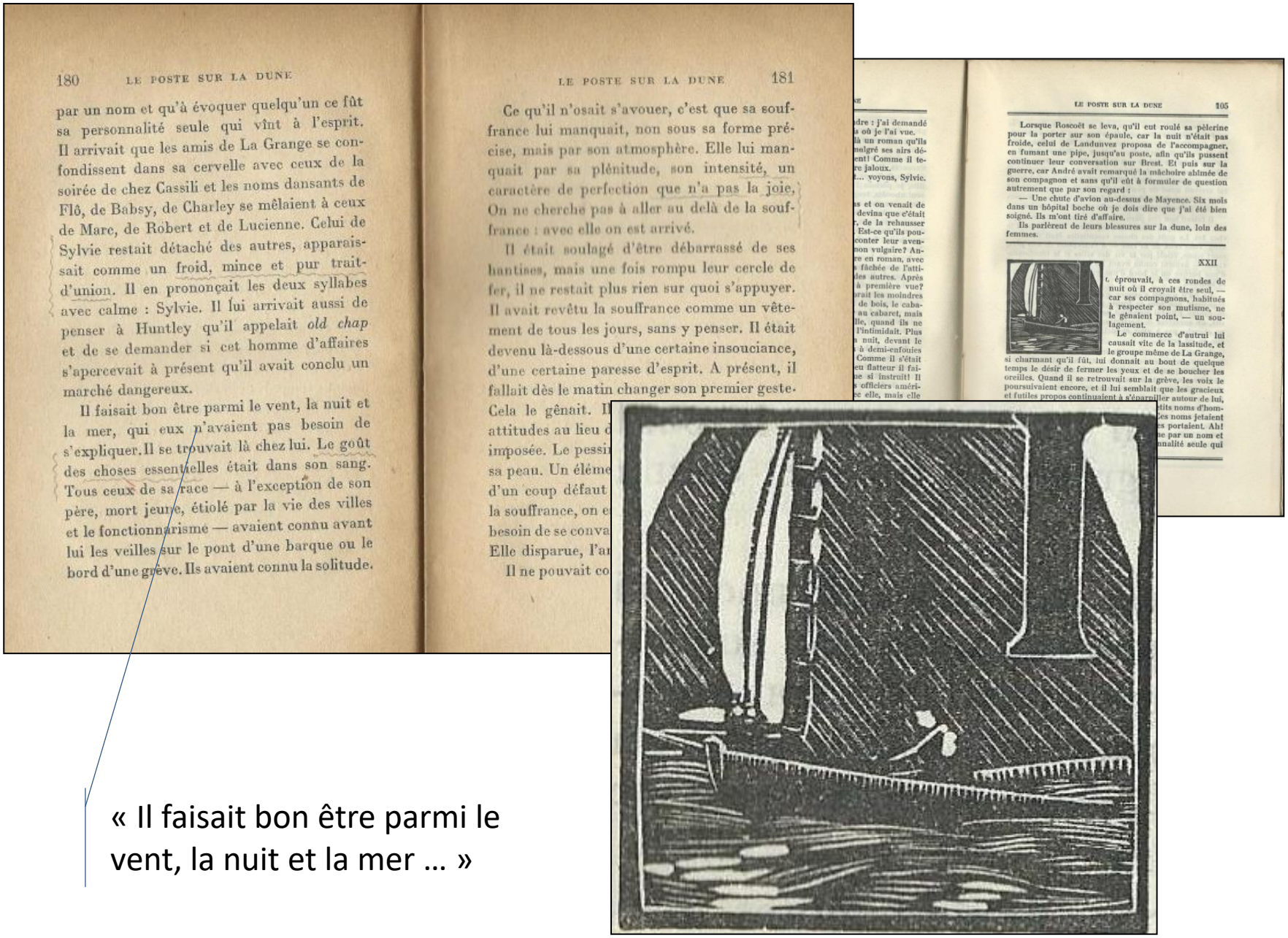
Il était assez curieux de le voir à pareille réunion où dominaient les vêtements d'été, avec son ceinturon bouclé à sa taille et son revolver au côté, sanglé dans l'uniforme au col rigide qui ajoutait encore au caractère fermé de sa face.

Au moment où ils firent leur entrée, le nouveau venu, tenant Francette sur ses genoux, racontait les prouesses de ses enfants : Marie, six ans et Jean, quatre. Marie avait la cervelle bourrée d'histoires que lui lisait à profusion la bonne.

— Figurez-vous, dit-il, que l'autre jour, en rentrant, nous entendons, ma femme et moi, un vacarme incompréhensible au-dessus de nous, dans une chambre où on avait laissé les enfants seuls. Nous montons : nous trouvons Marie, armée d'une pelle de jardin, qui raclait les murs, et Jean qui l'y aidait avec zèle. Ils avaient ouvert le robinet et l'eau coulait sur les plâtras.

— Nous jouons aux ruines, déclara innocemment Marie.

Qu'aurions-nous pu dire? Ah! cette Marie! Vous savez qu'à trois ans elle tapotait à coups de son marteau de bois, un marteau de ma fabrication, la tête de son petit frère « pour voir ce qu'il y a dedans ». Quand on lui demande ce qu'elle sera plus tard, elle répond : « Actrice! » ajoutant : « Mais Jean est si bête! Quand je perds



180 LE POSTE SUR LA DUNE

par un nom et qu'à évoquer quelqu'un ce fût sa personnalité seule qui vînt à l'esprit. Il arrivait que les amis de La Grange se confondissent dans sa cervelle avec ceux de la soirée de chez Cassili et les noms dansants de Flô, de Babsy, de Charley se mêlaient à ceux de Marc, de Robert et de Lucienne. Celui de Sylvie restait détaché des autres, apparaissait comme un froid, mince et pur trait-d'union. Il en prononçait les deux syllabes avec calme : Sylvie. Il lui arrivait aussi de penser à Huntley qu'il appelait *old chap* et de se demander si cet homme d'affaires s'apercevait à présent qu'il avait conclu un marché dangereux.

Il faisait bon être parmi le vent, la nuit et la mer, qui eux n'avaient pas besoin de s'expliquer. Il se trouvait là chez lui. Le goût des choses essentielles était dans son sang. Tous ceux de sa race — à l'exception de son père, mort jeune, étiolé par la vie des villes et le fonctionnarisme — avaient connu avant lui les veilles sur le pont d'une barque ou le bord d'une grève. Ils avaient connu la solitude.

LE POSTE SUR LA DUNE 181

Ce qu'il n'osait s'avouer, c'est que sa souffrance lui manquait, non sous sa forme précise, mais par son atmosphère. Elle lui manquait par sa plénitude, son intensité, un caractère de perfection que n'a pas la joie. On ne cherche pas à aller au delà de la souffrance : avec elle on est arrivé.

Il était soulagé d'être débarrassé de ses hantises, mais une fois rompu leur cercle de fer, il ne restait plus rien sur quoi s'appuyer. Il avait revêtu la souffrance comme un vêtement de tous les jours, sans y penser. Il était devenu là-dessous d'une certaine insouciance, d'une certaine paresse d'esprit. A présent, il fallait dès le matin changer son premier geste. Cela le gênait. Il
attitudes au lieu d
imposée. Le pessi
sa peau. Un éléme
d'un coup défaut
la souffrance, on e
besoin de se conva
Elle disparue, l'a
Il ne pouvait co

LE POSTE SUR LA DUNE 105

Lorsque Roscoët se leva, qu'il eut roulé sa pèlerine pour la porter sur son épaule, car la nuit n'était pas froide, celui de Landunvez proposa de l'accompagner, en fumant une pipe, jusqu'au poste, afin qu'ils pussent continuer leur conversation sur Brest. Et puis sur la guerre, car André avait remarqué la mâchoire ablmée de son compagnon et sans qu'il eût à formuler de question autrement que par son regard :

— Une chute d'avion au-dessus de Mayence. Six mois dans un hôpital boche où je dois dire que j'ai été bien soigné. Ils m'ont tiré d'affaire.

Ils parlèrent de leurs blessures sur la dune, loin des femmes.

XXII

t. éprouvait, à ces rondes de nuit où il croyait être seul, — car ses compagnons, habitués à respecter son mutisme, ne le gênaient point, — un soulagement.

Le commerce d'autrui lui causait vite de la lassitude, et le groupe même de La Grange, si charmant qu'il fût, lui donnait au bout de quelque temps le désir de fermer les yeux et de se boucher les oreilles. Quand il se retrouvait sur la grève, les voix le poursuivaient encore, et il lui semblait que les gracieux et futiles propos continuaient à s'éparpiller autour de lui,

« Il faisait bon être parmi le vent, la nuit et la mer … »

tu? » En disant : « Tu ne m'aimes pas » elle lui facilitait la réponse. Il n'avait qu'à protester contre l'accusation. Mais sa voix demeurait malgré elle douloureusement interrogative.

Il cherchait à détourner les yeux, désarçonné par la brusque question, essayant par instinct de reprendre son équilibre, de se retrouver dans cette solitude morale qui était son domaine. Mais il se sentait pris au piège de son regard. Que de détresse il révélait!

— Sylvie, pourquoi dis-tu cela?

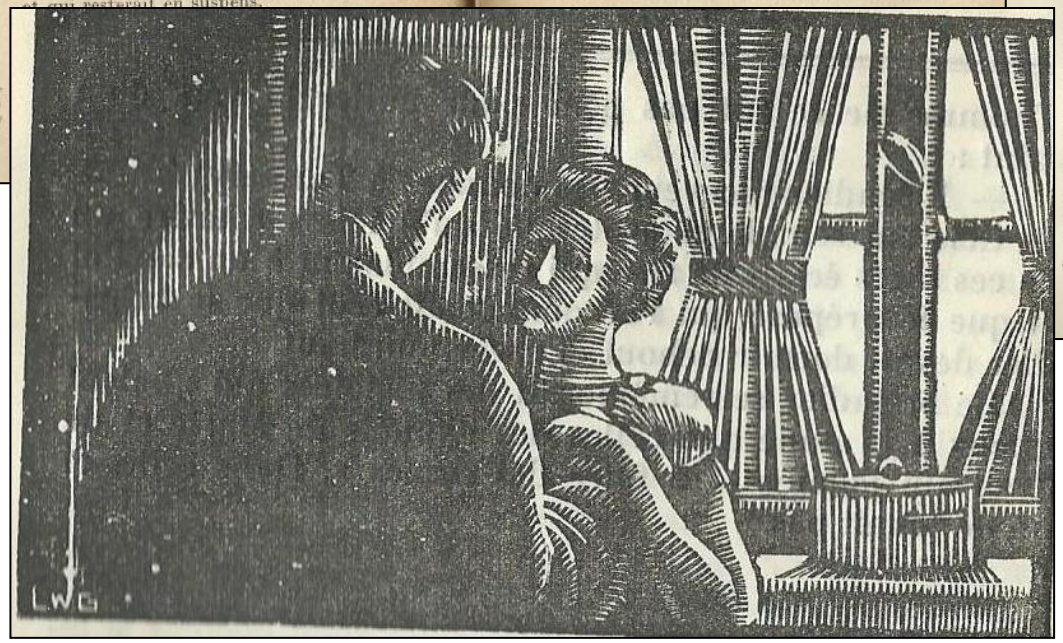
— Ah! tu vois bien! Tu ne veux pas répondre!

Le temps passait. Elle savait qu'il n'oublierait pas l'heure. Il se levait déjà. C'était comme si un train allait l'emporter pour un long voyage, la laissant seule, avec cette terrible question qu'elle avait eu la folie de poser et qui resterait en suspens.

Comme il se sentait emporté par une émotion jamais ressentie encore, faite de tendresse et de gratitude! Que le mouvement par lequel elle venait de se jeter dans ses bras, elle si peu démonstrative depuis si longtemps, l'avait ébranlé! Que l'incident de la matinée paraissait futile! Il ne desserra pas son geste : les instants ne permettaient que cette étreinte farouche qui n'était même pas une caresse, et la gorge contractée refusait de laisser passer les mots.

— Ah! dit-elle, en se dégageant la première, il est l'heure.

Cependant, il n'avait pas répondu à sa question.



XXIII

L'INTÉRIMAIRE qui avait remplacé Roscoët pendant son congé passait de temps en temps à la maison. Il ne s'y présentait jamais sans un prétexte ou un autre. Le prétexte agaçait Roscoët.

C'était un beau garçon du Nord, blond, de teint coloré, l'air avantageux, le pli du pantalon d'ordonnance impeccable. Un ancien sous-officier dans l'armée. Ses camarades l'appelaient l'adjudant. Il trouvait Torquay « le plus sale poste de la direction », surtout pour lui qui était garçon et avait dû s'installer dans une famille de pêcheur où l'ordinaire était médiocre.

— Comme ça, j'ai pensé, brigadier, que si vous aviez quelque commission pour Boulogne...

Il disait cela sur le seuil, souriant, hésitant, portant beau dans son uniforme astiqué pour la circonstance. Ce « brigadier » dont il abusait était prononcé avec l'accent du Nord qui rappelle l'accent anglais et s'écrase sur les

Une étreinte farouche …(?)

XXIV

Une troupe de passage donnait à Boulogne quelques représentations d'opéra. On en parlait depuis longtemps à La Grange. Les Marsans n'étaient pas fâchés d'une occasion de rompre la monotonie de leur villégiature : ils décidèrent d'aller un soir au théâtre et d'emmener Sylvie qui mourait d'envie de voir *Faust*. Marc resterait de garde à la maison : elle se déclara enchantée d'une occasion de se coucher de bonne heure.

Que Sylvie fut occupée ce jour-là, dans la maison du bord de la route! Le théâtre lui paraissait une grande affaire, et il était bien difficile de choisir entre ses modestes robes. Elle examina les pendants d'oreilles dans leur boîte, avec un soupir. Si André ne les eût pas méprisés! On n'allait pas au théâtre sans

LE POSTE SUR LA DUNE 197

quelque ornement. Elle prit à leur place le collier de jade.

Quand elle fut prête, elle descendit les marches craquantes de l'escalier avec une grâce nouvelle, comme descend une femme qui vient de se chausser pour le soir de souliers fins. Elle s'avança pour se montrer à lui, un peu timidement. Il l'aida à mettre son manteau. On entendit une automobile s'arrêter à la porte.

Une fois que Sylvie y fut installée et qu'André eut refermé la portière, Lucienne Marsans se pencha vers lui :

— Vous allez vous ennuyer horriblement! Vous devriez faire une visite à Marc pour l'empêcher de dormir debout, car elle ne peut se coucher tout de suite : le dernier biberon est à dix heures.

Il rentra. Les femmes avaient de drôles d'idées! Est-ce qu'il n'était pas accoutumé à être seul? Est-ce qu'il ne préférait pas un tête-à-tête avec lui-même éprouvait une certaine l'unique occupant de la

LE POSTE SUR LA DUNE

notion! Brusquement, elle choisissait les cinq minutes r résoudre le problème qui lui tourmentait l'âme uis si longtemps. Parce qu'il ne restait que cinq mi-s, elle osait pour la première fois l'interroger. Il rait pas le temps de se dérober. Des choses cruelles ourraient être dites en cinq minutes.

— André, réponds-moi, tu ne m'aimes pas?

Elle se gardait de demander : « M'aimes-tu? » En at : « Tu ne m'aimes pas », elle lui facilitait la ré-se. Il n'avait qu'à protester contre l'accusation. Mais oix demeurait malgré elle douloureusement inter-tive.

l cherchait à détourner les yeux, désarçonné par la que question, essayant par instinct de reprendre son libre, de se retrouver dans cette solitude morale qui son domaine. Mais il se sentait pris au piège de son cd. Que de détresse il révélait!

— Sylvie, pourquoi dis-tu cela?

— Ah! tu vois bien! Tu ne veux pas répondre!

e temps passait. Elle savait qu'il n'oublierait pas re. Il se levait déjà. C'était comme si un train allait porter pour un long voyage, la laissant seule, avec

LE POSTE SUR LA DUNE 115

— Ah! dit-elle en se dégageant la première, il est l'heure.

Cependant, il n'avait pas répondu à sa question.

XXIV

Une troupe de passage donnait à Boulogne quelques représentations d'opéra. On en parlait depuis longtemps à La Grange. Les Marsans n'étaient pas fâchés d'une occasion de rompre la monotonie de leur villégiature : ils décidèrent d'aller un soir au théâtre et d'emmener Sylvie qui mourait d'envie de voir *Faust*. Marc resterait de garde à la maison : elle se déclara enchantée d'une occasion de se coucher de bonne heure.

Que Sylvie fut occupée ce jour-là, dans la maison du bord de la route! Le théâtre lui paraissait une grande affaire, et il était bien difficile de choisir entre ses mo-robes. Elle examina les pendants d'oreilles dans ite, avec un soupir. Si André ne les eût pas mépri-n'allait pas au théâtre sans quelque ornement. it à leur place le collier de jade.

nd elle fut prête, elle descendit les marches cra-s de l'escalier avec une grâce nouvelle, comme d une femme qui vient de se chausser pour le soir liers fins. Elle s'avança pour se montrer à lui, un aidement. Il l'aida à mettre son manteau. On en-une automobile s'arrêter à la porte.

e fois que Sylvie y fut installée et qu'André eut é la portière, Lucienne Marsans se pencha vers

Vous allez vous ennuyer horriblement! Vous de-

Le biberon de dix heures …

plus tiède que de coutume, plus claire aussi, à cause de la couverture blanche dont on avait recouvert le lit. Dans la pièce voisine, quelqu'un préparait une tisane. Parce qu'elle regardait les meubles sans pouvoir se redresser, ceux-ci paraissaient surélevés, et l'ombre formait une cale d'une seule venue sous l'armoire.

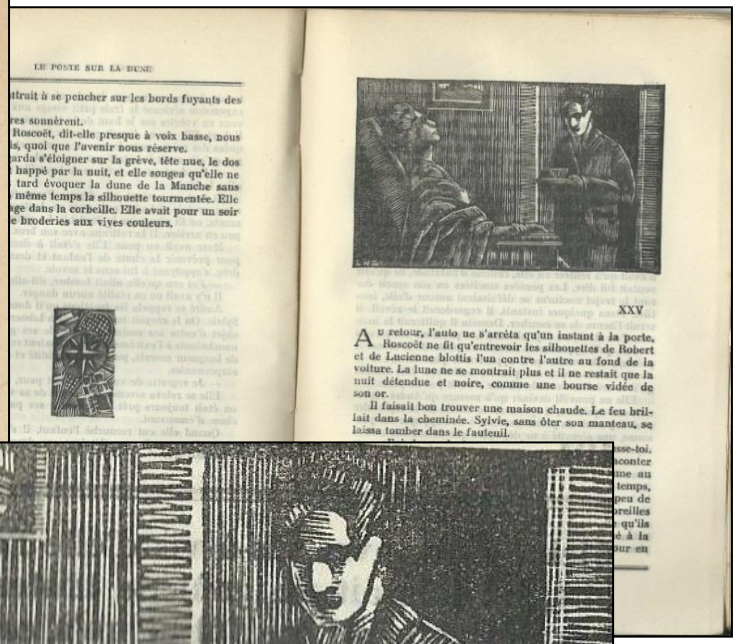
Il y avait eu aussi un malade dans la maison de Torquay, un malade qui allait mieux.

Qu'on était bien dans le salon rouge plongé dans la pénombre, aussi bien qu'au théâtre tout à l'heure. Les deux atmosphères se fondaient à présent l'une dans l'autre. Elle n'éprouvait aucun désir de faire un mouvement. Elle était contente que la lumière et la vie vinssent de l'autre côté de la porte vitrée ainsi que d'une scène. La musique continuait à se faire entendre. Elle était dans ses oreilles, dans sa gorge, sur ses lèvres.

Et Sylvie, la tête renversée sur le fauteuil, les bras pendants, tandis que son manteau glissait de ses épaules où brillait le collier cou-

leur de la mer et des lointains, se mit à chanter la romance du roi de Thulé.

Roscoët s'immobilisa, une tasse de chocolat fumant à la main, sur le seuil.



LE POSTE SUR LA DUNE

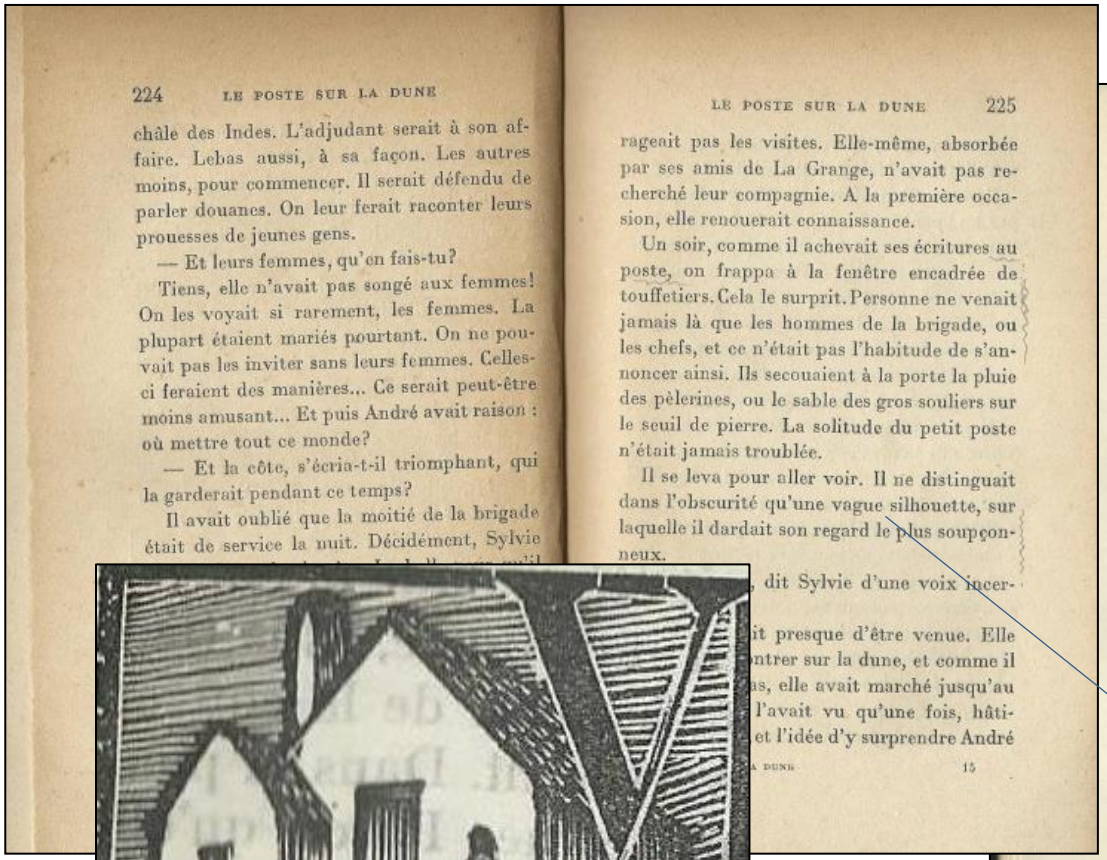
itrait à se pencher sur les bords fuyants des
res sonnèrent.
Roscoët, dit-elle presque à voix basse, nous
s, quoi que l'avenir nous réserve.
arda s'éloigner sur la grève, tête nue, le dos
happé par la nuit, et elle songea qu'elle ne
tard évoquer la dune de la Manche sans
même temps la silhouette tourmentée. Elle
ge dans la corbeille. Elle avait pour un soir
e broderies aux vives couleurs.

XXV

Au retour, l'auto ne s'arrêta qu'un instant à la porte. Roscoët ne fit qu'entrevoir les silhouettes de Robert et de Lucienne blottis l'un contre l'autre au fond de la voiture. La lune ne se montrait plus et il ne restait que la nuit détendue et noire, comme une bourse vidée de son or.

Il faisait bon trouver une maison chaude. Le feu brillait dans la cheminée. Sylvie, sans ôter son manteau, se laissa tomber dans le fauteuil.

… une tasse de chocolat fumant …



224 LE POSTE SUR LA DUNE

châle des Indes. L'adjudant serait à son affaire. Lebas aussi, à sa façon. Les autres moins, pour commencer. Il serait défendu de parler douanes. On leur ferait raconter leurs prouesses de jeunes gens.

— Et leurs femmes, qu'en fais-tu?

Tiens, elle n'avait pas songé aux femmes! On les voyait si rarement, les femmes. La plupart étaient mariés pourtant. On ne pouvait pas les inviter sans leurs femmes. Celles-ci feraient des manières... Ce serait peut-être moins amusant... Et puis André avait raison : où mettre tout ce monde?

— Et la côte, s'écria-t-il triomphant, qui la garderait pendant ce temps?

Il avait oublié que la moitié de la brigade était de service la nuit. Décidément, Sylvie

LE POSTE SUR LA DUNE 225

rageait pas les visites. Elle-même, absorbée par ses amis de La Grange, n'avait pas recherché leur compagnie. A la première occasion, elle renouerait connaissance.

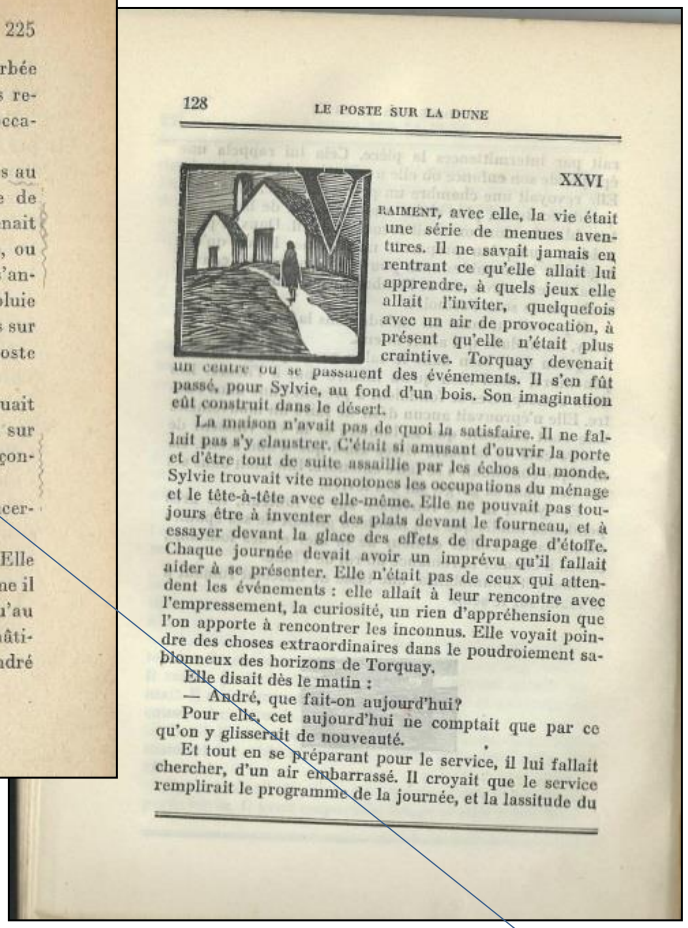
Un soir, comme il achevait ses écritures au poste, on frappa à la fenêtre encadrée de touffetiers. Cela le surprit. Personne ne venait jamais là que les hommes de la brigade, ou les chefs, et ce n'était pas l'habitude de s'annoncer ainsi. Ils secouaient à la porte la pluie des pèlerines, ou le sable des gros souliers sur le seuil de pierre. La solitude du petit poste n'était jamais troublée.

Il se leva pour aller voir. Il ne distinguait dans l'obscurité qu'une vague silhouette, sur laquelle il dardait son regard le plus soupçonneux.

, dit Sylvie d'une voix incer-

it presque d'être venue. Elle
ntrer sur la dune, et comme il
s, elle avait marché jusqu'au
l'avait vu qu'une fois, hâti-
et l'idée d'y surprendre André

A DUNE 15



128 LE POSTE SUR LA DUNE

XXVI

RAIMENT, avec elle, la vie était une série de menues aventures. Il ne savait jamais en rentrant ce qu'elle allait lui apprendre, à quels jeux elle allait l'inviter, quelquefois avec un air de provocation, à présent qu'elle n'était plus craintive. Torquay devenait un centre où se passaient des événements. Il s'en fût passé, pour Sylvie, au fond d'un bois. Son imagination eût construit dans le désert.

La maison n'avait pas de quoi la satisfaire. Il ne fallait pas s'y claustrer. C'était si amusant d'ouvrir la porte et d'être tout de suite assaillie par les échos du monde. Sylvie trouvait vite monotones les occupations du ménage et le tête-à-tête avec elle-même. Elle ne pouvait pas toujours être à inventer des plats devant le fourneau, et à essayer devant la glace des effets de drapage d'étoffe. Chaque journée devait avoir un imprévu qu'il fallait aider à se présenter. Elle n'était pas de ceux qui attendent les événements : elle allait à leur rencontre avec l'empressement, la curiosité, un rien d'appréhension que l'on apporte à rencontrer les inconnus. Elle voyait poindre des choses extraordinaires dans le poudroiement sablonneux des horizons de Torquay.

Elle disait dès le matin :

— André, que fait-on aujourd'hui?

Pour elle, cet aujourd'hui ne comptait que par ce qu'on y glisserait de nouveauté.

Et tout en se préparant pour le service, il lui fallait chercher, d'un air embarrassé. Il croyait que le service remplirait le programme de la journée, et la lassitude du

LW Graux a choisi le point de vue de Sylvie, à l'extérieur se dirigeant vers le poste, pas celui d'André, à l'intérieur, celui pourtant narré.

134 LE POSTE SUR LA DUNE

XXVII

Qui donc était là? On entendait à l'intérieur, alternée avec celle de Sylvie, une voix de femme qu'il ne reconnaissait pas. Son regard, ce regard sombre qu'il avait gardé des mauvais jours, qui demeurait comme la trace d'une brûlure ancienne dans son visage, devint inquiet. Elle n'avait généralement personne aux heures où il rentrait, surtout quand elles coïncidaient avec celles des repas. Les visiteuses disparaissaient comme si on les eût escamotées. Elle était aussi habile à les mettre dehors au bon moment qu'à arrêter le gramophone jouant un nouveau disque.

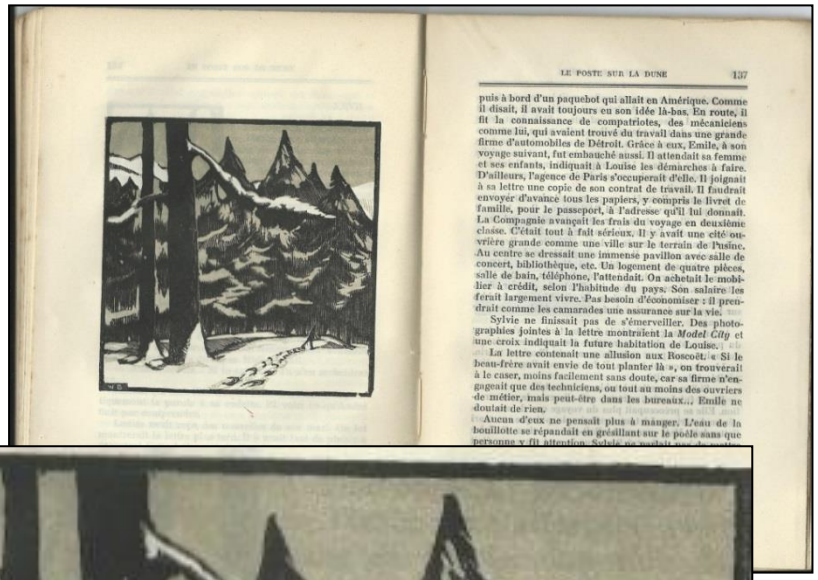
Elle parlait d'une voix plus haute que d'habitude.

Il ouvrit la porte. Il reconnut Louise qui, le tablier de sa sœur attaché à sa taille, s'affairait elle aussi autour du fourneau. La table disparaissait sous un déploiement d'ustensiles, et les deux femmes, trop absorbées sans doute par leur conversation, n'étaient guère avancées dans les préparatifs du repas. Midi sonnait.

— André, écoute... Si tu savais!... Tu n'en reviendras pas...

Louise, qui était l'héroïne de l'histoire, laissait flegmatiquement la parole à sa cadette. Et voici ce qu'André finit par comprendre.

Louise avait reçu des nouvelles de son mari. On lui montrerait la lettre plus tard. Il y avait tant de plaisir à raconter! Cette lettre venait d'Amérique, d'une ville s'appelait Détroit-Michigan. Lui saurait où ça se trouvait. Ce pauvre Emile n'était pas après tout parti une femme. Il avait travaillé quelque temps au H



LE POSTE SUR LA DUNE 137

puis à bord d'un paquebot qui allait en Amérique. Comme il disait, il avait toujours eu son idée là-bas. En route, il fit la connaissance de compatriotes, des mécaniciens comme lui, qui avaient trouvé du travail dans une grande firme d'automobiles de Détroit. Grâce à eux, Emile, à son voyage suivant, fut embauché aussi. Il attendait sa femme et ses enfants, indiquait à Louise les démarches à faire. D'ailleurs, l'agence de Paris s'occuperait d'elle. Il joignait à sa lettre une copie de son contrat de travail. Il faudrait envoyer d'avance tous les papiers, y compris le livret de famille, pour le passeport, à l'adresse qu'il lui donnait. La Compagnie avançait les frais du voyage en deuxième classe. C'était tout à fait sérieux. Il y avait une cité ouvrière grande comme une ville sur le terrain de l'usine. Au centre se dressait une immense pavillon avec salle de concert, bibliothèque, etc. Un logement de quatre pièces, salle de bain, téléphone, l'attendait. On achetait le mobilier à crédit, selon l'habitude du pays. Son salaire les ferait largement vivre. Pas besoin d'économiser : il prendrait comme les camarades une assurance sur la vie.

Sylvie ne finissait pas de s'émerveiller. Des photographies jointes à la lettre montraient la *Model City* et une croix indiquait la future habitation de Louise.

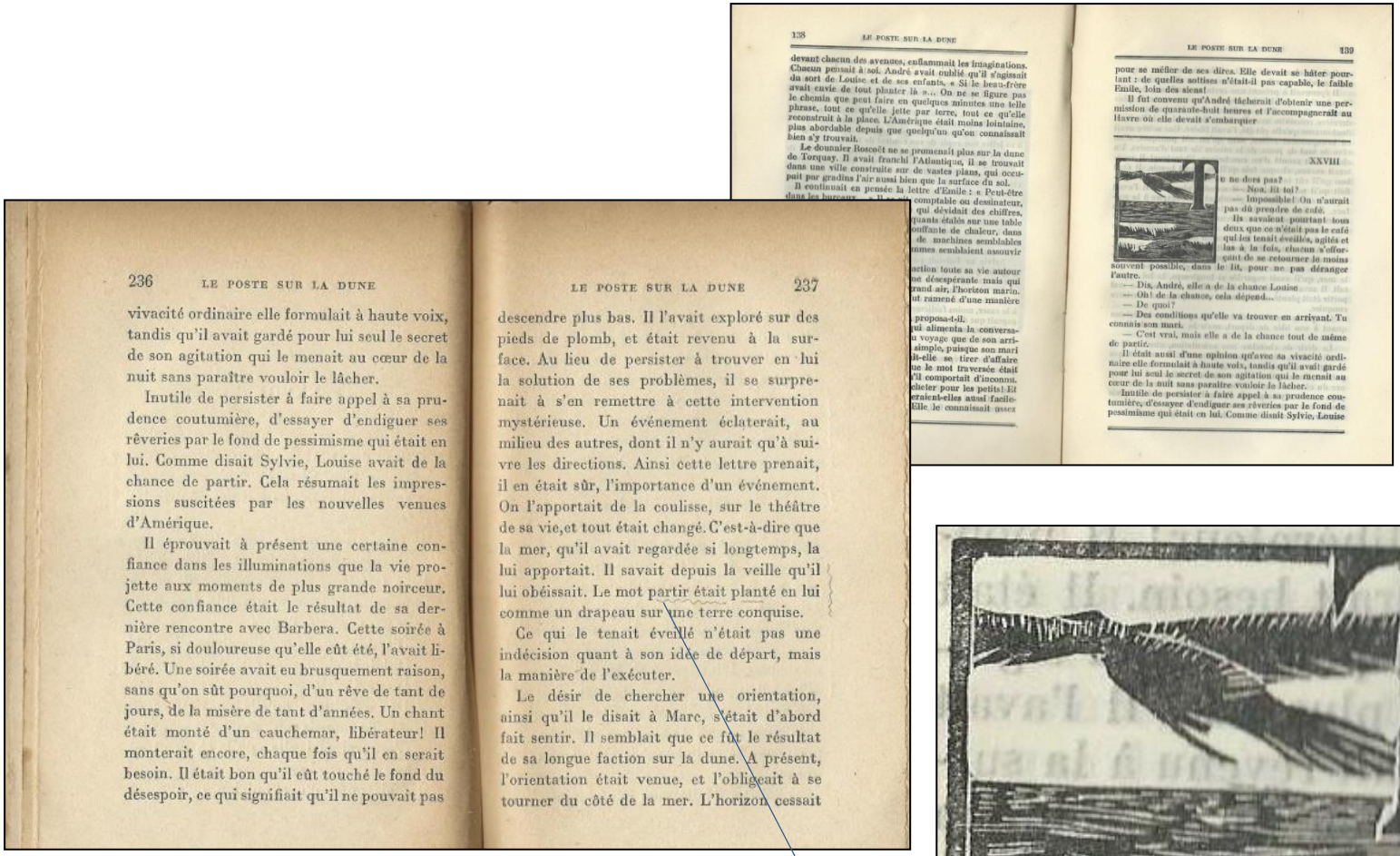
La lettre contenait une allusion aux Roscoët. « Si le beau-frère avait envie de tout planter là », on trouverait à le caser, moins facilement sans doute, car sa firme n'engageait que des techniciens, ou tout au moins des ouvriers de métier, mais peut-être dans les bureaux... Emile ne doutait de rien.

Aucun d'eux ne pensait plus à manger. L'eau de la bouillotte se répandait en gréillant sur le poêle sans que personne y fît attention. Sylvie en [illegible]

Evocation de voyage (dans la lettrine).

Puis évocation de neige et de montagnes dans ce même chapitre, préfigurant le Canada avant que ce sujet n'apparaisse explicitement dans la narration.

Nb. La technique de l'illustration semble mêler gravure sur bois et rehauts à l'encre ou à la gouache ?



236 LE POSTE SUR LA DUNE

vivacité ordinaire elle formulait à haute voix, tandis qu'il avait gardé pour lui seul le secret de son agitation qui le menait au cœur de la nuit sans paraître vouloir le lâcher.

Inutile de persister à faire appel à sa prudence coutumière, d'essayer d'endiguer ses rêveries par le fond de pessimisme qui était en lui. Comme disait Sylvie, Louise avait de la chance de partir. Cela résumait les impressions suscitées par les nouvelles venues d'Amérique.

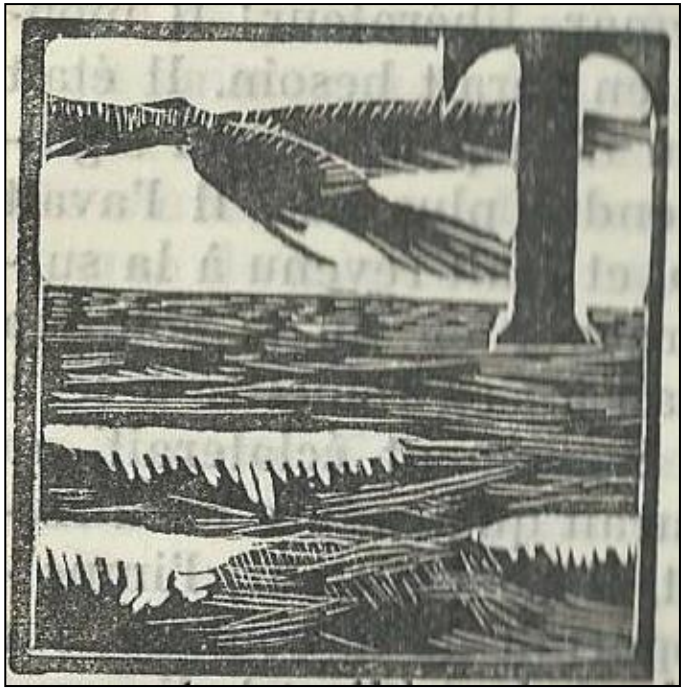
Il éprouvait à présent une certaine confiance dans les illuminations que la vie projette aux moments de plus grande noirceur. Cette confiance était le résultat de sa dernière rencontre avec Barbera. Cette soirée à Paris, si douloureuse qu'elle eût été, l'avait libéré. Une soirée avait eu brusquement raison, sans qu'on sût pourquoi, d'un rêve de tant de jours, de la misère de tant d'années. Un chant était monté d'un cauchemar, libérateur! Il monterait encore, chaque fois qu'il en serait besoin. Il était bon qu'il eût touché le fond du désespoir, ce qui signifiait qu'il ne pouvait pas

LE POSTE SUR LA DUNE 237

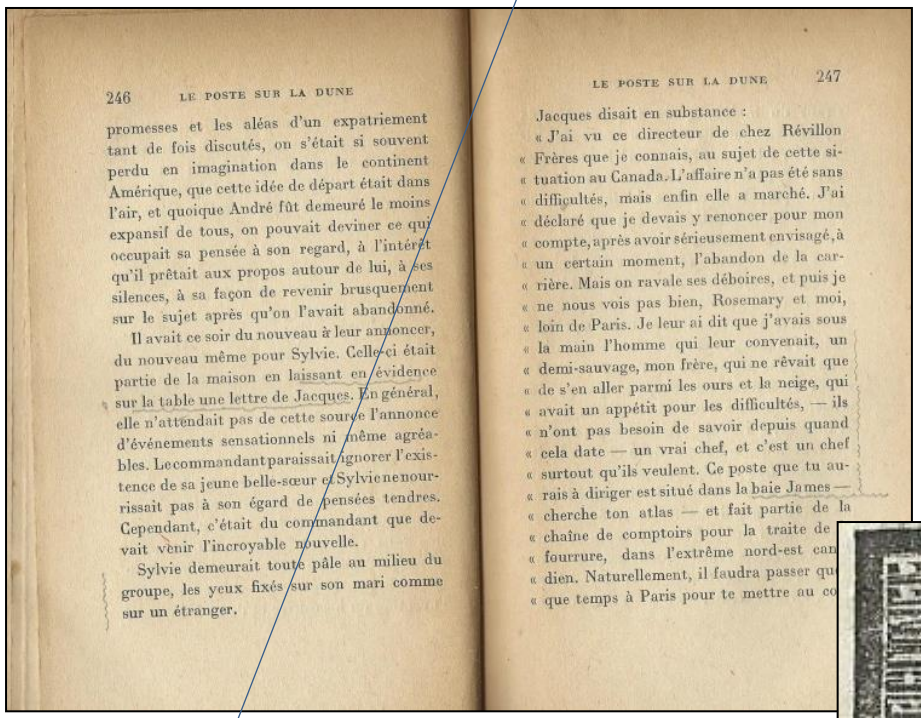
descendre plus bas. Il l'avait exploré sur des pieds de plomb, et était revenu à la surface. Au lieu de persister à trouver en lui la solution de ses problèmes, il se surprenait à s'en remettre à cette intervention mystérieuse. Un événement éclaterait, au milieu des autres, dont il n'y aurait qu'à suivre les directions. Ainsi cette lettre prenait, il en était sûr, l'importance d'un événement. On l'apportait de la coulisse, sur le théâtre de sa vie,et tout était changé. C'est-à-dire que la mer, qu'il avait regardée si longtemps, la lui apportait. Il savait depuis la veille qu'il lui obéissait. Le mot partir était planté en lui comme un drapeau sur une terre conquise.

Ce qui le tenait éveillé n'était pas une indécision quant à son idée de départ, mais la manière de l'exécuter.

Le désir de chercher une orientation, ainsi qu'il le disait à Marc, s'était d'abord fait sentir. Il semblait que ce fût le résultat de sa longue faction sur la dune. A présent, l'orientation était venue, et l'obligeait à se tourner du côté de la mer. L'horizon cessait



Un oiseau, non mentionné par Marie Le Franc, pour suggérer le départ : « Le mot partir était planté en lui comme un drapeau sur une terre conquise ».



246 LE POSTE SUR LA DUNE

promesses et les aléas d'un expatriement tant de fois discutés, on s'était si souvent perdu en imagination dans le continent Amérique, que cette idée de départ était dans l'air, et quoique André fût demeuré le moins expansif de tous, on pouvait deviner ce qui occupait sa pensée à son regard, à l'intérêt qu'il prêtait aux propos autour de lui, à ses silences, à sa façon de revenir brusquement sur le sujet après qu'on l'avait abandonné.

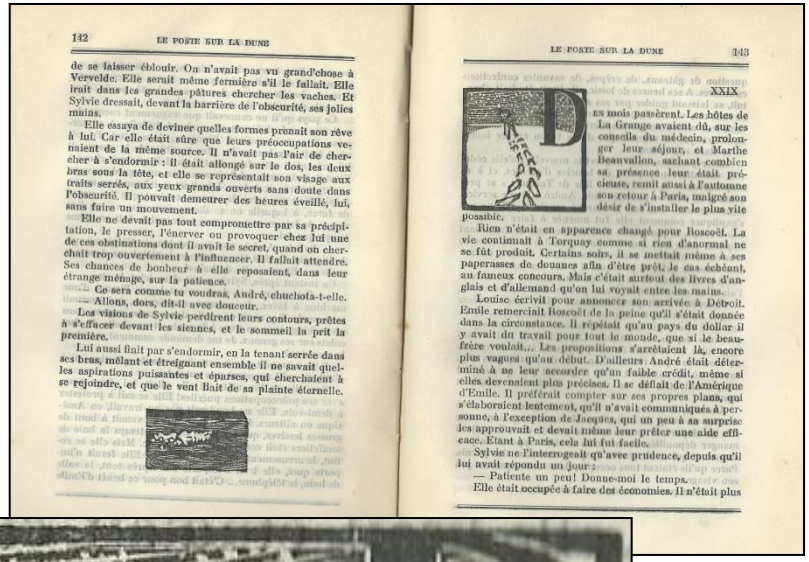
Il avait ce soir du nouveau à leur annoncer, du nouveau même pour Sylvie. Celle-ci était partie de la maison en laissant en évidence sur la table une lettre de Jacques. En général, elle n'attendait pas de cette source l'annonce d'événements sensationnels ni même agréables. Le commandant paraissait ignorer l'existence de sa jeune belle-sœur et Sylvie ne nourrissait pas à son égard de pensées tendres. Cependant, c'était du commandant que devait venir l'incroyable nouvelle.

Sylvie demeurait toute pâle au milieu du groupe, les yeux fixés sur son mari comme sur un étranger.

LE POSTE SUR LA DUNE 247

Jacques disait en substance :

« J'ai vu ce directeur de chez Révillon « Frères que je connais, au sujet de cette si- « tuation au Canada. L'affaire n'a pas été sans « difficultés, mais enfin elle a marché. J'ai « déclaré que je devais y renoncer pour mon « compte, après avoir sérieusement envisagé, à « un certain moment, l'abandon de la car- « rière. Mais on ravale ses déboires, et puis je « ne nous vois pas bien, Rosemary et moi, « loin de Paris. Je leur ai dit que j'avais sous « la main l'homme qui leur convenait, un « demi-sauvage, mon frère, qui ne rêvait que « de s'en aller parmi les ours et la neige, qui « avait un appétit pour les difficultés, — ils « n'ont pas besoin de savoir depuis quand « cela date — un vrai chef, et c'est un chef « surtout qu'ils veulent. Ce poste que tu au- « rais à diriger est situé dans la baie James — « cherche ton atlas — et fait partie de la « chaîne de comptoirs pour la traite de « fourrure, dans l'extrême nord-est can « dien. Naturellement, il faudra passer qu « que temps à Paris pour te mettre au co



142 LE POSTE SUR LA DUNE

de se laisser éblouir. On n'avait pas vu grand'chose à Verveldé. Elle serait même fermière s'il le fallait. Elle irait dans les grandes pâtures chercher les vaches. Et Sylvie dressait, devant la barrière de l'obscurité, ses jolies mains.

Elle essaya de deviner quelles formes prenait son rêve à lui. Car elle était sûre que leurs préoccupations venaient de la même source. Il n'avait pas l'air de chercher à s'endormir : il était allongé sur le dos, les deux bras sous la tête, et elle se représentait son visage aux traits serrés, aux yeux grands ouverts sans doute dans l'obscurité. Il pouvait demeurer des heures éveillé, lui, sans faire un mouvement.

Elle ne devait pas tout compromettre par sa précipitation, le presser, l'énerver ou provoquer chez lui une de ces obstinations dont il avait le secret, quand on cherchait trop ouvertement à l'influencer. Il fallait attendre. Ses chances de bonheur à elle reposaient, dans leur étrange ménage, sur la patience.

— Ce sera comme tu voudras, André, chuchota-t-elle.

— Allons, dors, dit-il avec douceur.

Les visions de Sylvie perdirent leurs contours, prêtes à s'effacer devant les siennes, et le sommeil la prit la première.

Lui aussi finit par s'endormir, en la tenant serrée dans ses bras, mêlant et étreignant ensemble il ne savait quelles aspirations puissantes et éparses, qui cherchaient à se rejoindre, et que le vent llait de sa plainte éternelle.

LE POSTE SUR LA DUNE 143

XXIX

Des mois passèrent. Les hôtes de La Grange avaient dû, sur les conseils du médecin, prolonger leur séjour, et Marthe Beauvallon, sachant combien sa présence leur était précieuse, remit aussi à l'automne son retour à Paris, malgré son désir de s'installer le plus vite possible.

Rien n'était en apparence changé pour Roscoët. La vie continuait à Torquay comme si rien d'anormal ne se fût produit. Certains soirs, il se mettait même à ses paperasses de douanes afin d'être prêt, le cas échéant, au fameux concours. Mais c'était surtout des livres d'anglais et d'allemand qu'on lui voyait entre les mains.

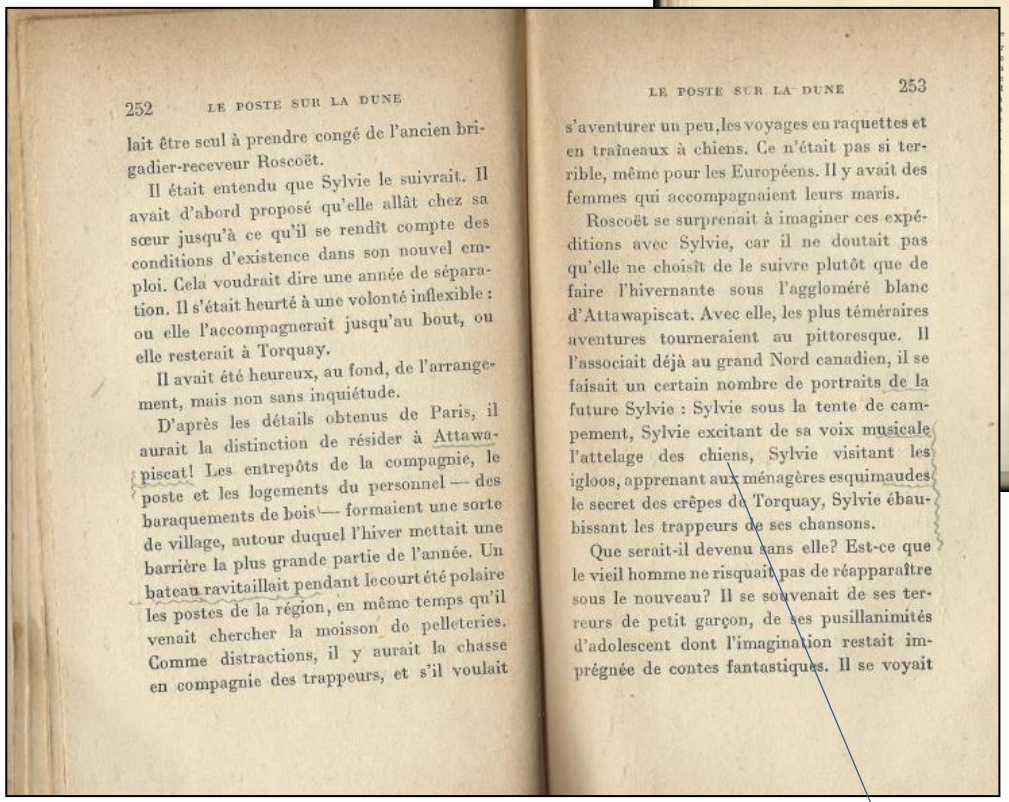
Louise écrivit pour annoncer son arrivée à Détroit. Emile remercia Roscoët de la peine qu'il s'était donnée dans la circonstance. Il répétait qu'au pays du dollar il y avait du travail pour tout le monde, que si le beau-frère voulait... Les propositions s'arrêtaient là, encore plus vagues qu'au début. D'ailleurs André était déterminé à ne leur accorder qu'un faible crédit, même si elles devenaient plus précises. Il se défiait de l'Amérique d'Emile. Il préférait compter sur ses propres plans, qui s'élaboraient lentement, qu'il n'avait communiqués à personne, à l'exception de Jacques, qui un peu à sa surprise les approuvait et devait même leur prêter une aide efficace. Etant à Paris, cela lui fut facile.

Sylvie ne l'interrogeait qu'avec prudence, depuis qu'il lui avait répondu un jour :

— Patiente un peu! Donne-moi le temps.

Elle était occupée à faire des économies. Il n'était plus

Evocation du Canada, qui se profile dans le roman …



252 LE POSTE SUR LA DUNE

lait être seul à prendre congé de l'ancien brigadier-receveur Roscoët.

Il était entendu que Sylvie le suivrait. Il avait d'abord proposé qu'elle allât chez sa sœur jusqu'à ce qu'il se rendît compte des conditions d'existence dans son nouvel emploi. Cela voudrait dire une année de séparation. Il s'était heurté à une volonté inflexible : ou elle l'accompagnerait jusqu'au bout, ou elle resterait à Torquay.

Il avait été heureux, au fond, de l'arrangement, mais non sans inquiétude.

D'après les détails obtenus de Paris, il aurait la distinction de résider à Attawapiscat! Les entrepôts de la compagnie, le poste et les logements du personnel — des baraquements de bois — formaient une sorte de village, autour duquel l'hiver mettait une barrière la plus grande partie de l'année. Un bateau ravitaillait pendant le court été polaire les postes de la région, en même temps qu'il venait chercher la moisson de pelleteries. Comme distractions, il y aurait la chasse en compagnie des trappeurs, et s'il voulait

LE POSTE SUR LA DUNE 253

s'aventurer un peu, les voyages en raquettes et en traîneaux à chiens. Ce n'était pas si terrible, même pour les Européens. Il y avait des femmes qui accompagnaient leurs maris.

Roscoët se surprenait à imaginer ces expéditions avec Sylvie, car il ne doutait pas qu'elle ne choisît de le suivre plutôt que de faire l'hivernante sous l'aggloméré blanc d'Attawapiscat. Avec elle, les plus téméraires aventures tourneraient au pittoresque. Il l'associait déjà au grand Nord canadien, il se faisait un certain nombre de portraits de la future Sylvie : Sylvie sous la tente de campement, Sylvie excitant de sa voix musicale l'attelage des chiens, Sylvie visitant les igloos, apprenant aux ménagères esquimaudes le secret des crêpes de Torquay, Sylvie ébaubissant les trappeurs de ses chansons.

Que serait-il devenu sans elle? Est-ce que le vieil homme ne risquait pas de réapparaître sous le nouveau? Il se souvenait de ses terreurs de petit garçon, de ses pusillanimités d'adolescent dont l'imagination restait imprégnée de contes fantastiques. Il se voyait

LE POSTE SUR LA DUNE 147

Nord, où les lacs glacés « perdaient leur personnalité de lacs ».

Une fresque animée se déroulait sous leurs yeux, étrange, vaste, un peu effrayante, où les plaines hivernales, faites on ne savait de quoi, succédaient aux forêts impénétrables. On en oubliait les traits durs pour ne songer qu'à leur inexprimable grandeur. Cette terre violente n'abritait que de grands animaux timides. Aux pays de soleil et de jungle sont réservés les fauves.

Ceux qui évoquaient ce paysage ne disaient rien, parce que la représentation d'une forêt ou d'une plaine crée dans l'âme une zone de silence. La forêt ou la plaine l'attirent et il ne reste plus, sur la lisière d'où l'homme observe, qu'une forme vide, privée de la faculté de s'exprimer.

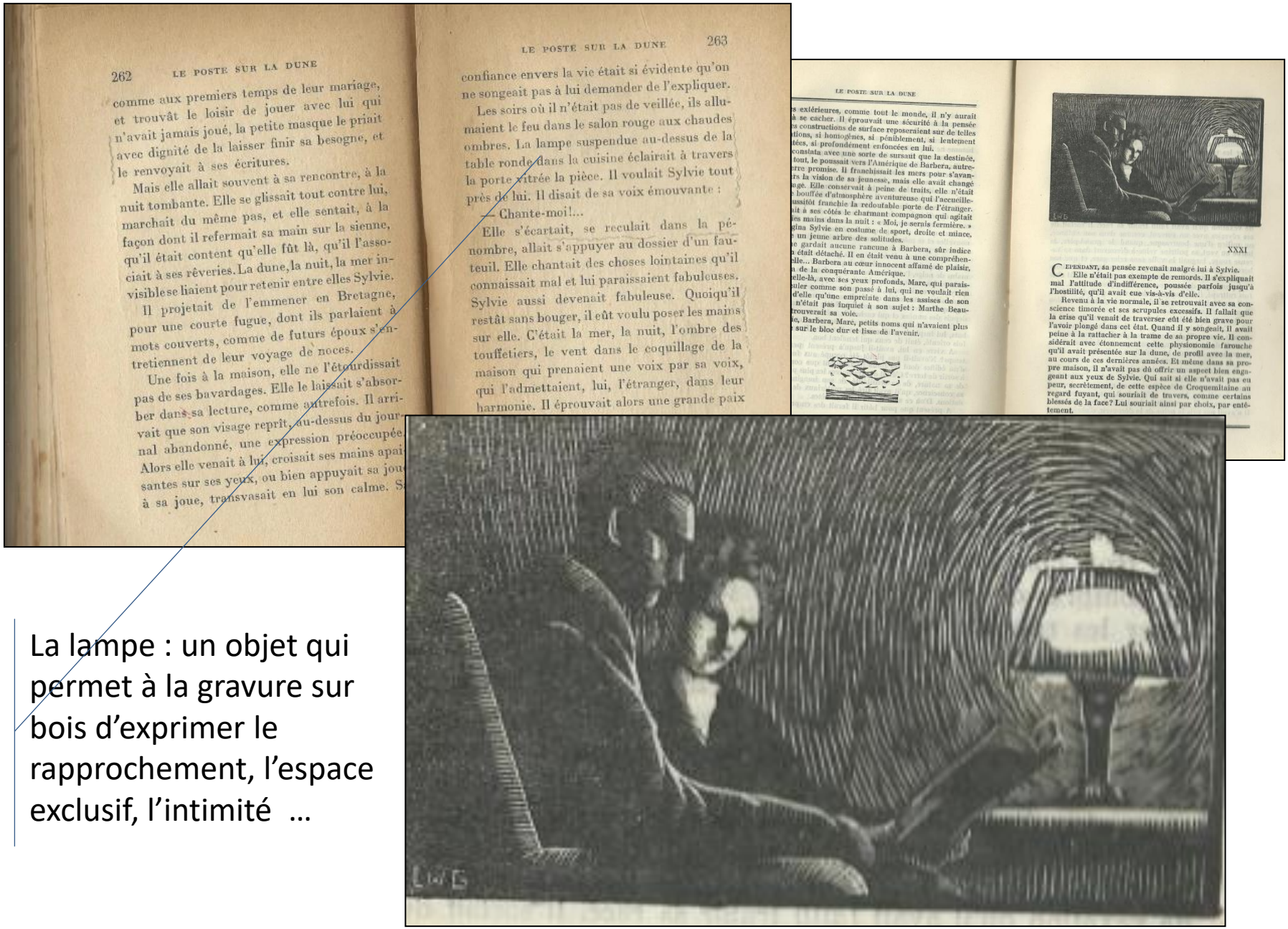
Ce fut Robert qui parla le premier :

— Un de mes amis est professeur à l'École des Beaux-Arts de Montréal, dit-il.

Montréal, le retour à la civilisation : l'enchantement était rompu.

La lettrine évoque ce qu'André anticipe, mais c'est aussi une image qui préfigure le séjour de l'auteure à la colonie de la Rivière Solitaire en 1933 (cf. *La Rivière Solitaire*, publié en 1934 par Ferenczi et fils, dans une première édition non illustrée. Une nouvelle édition dans la collection « Le livre moderne illustré » paraît en 1938.)

Marie Le Franc et son attelage à la Rivière Solitaire en 1933.



262 LE POSTE SUR LA DUNE

comme aux premiers temps de leur mariage, et trouvât le loisir de jouer avec lui qui n'avait jamais joué, la petite masque le priait avec dignité de la laisser finir sa besogne, et le renvoyait à ses écritures.

Mais elle allait souvent à sa rencontre, à la nuit tombante. Elle se glissait tout contre lui, marchait du même pas, et elle sentait, à la façon dont il refermait sa main sur la sienne, qu'il était content qu'elle fût là, qu'il l'associait à ses rêveries. La dune, la nuit, la mer invisible se liaient pour retenir entre elles Sylvie.

Il projetait de l'emmener en Bretagne, pour une courte fugue, dont ils parlaient à mots couverts, comme de futurs époux s'entretiennent de leur voyage de noces.

Une fois à la maison, elle ne l'étourdissait pas de ses bavardages. Elle le laissait s'absorber dans sa lecture, comme autrefois. Il arrivait que son visage reprît, au-dessus du journal abandonné, une expression préoccupée. Alors elle venait à lui, croisait ses mains apaisantes sur ses yeux, ou bien appuyait sa joue à sa joue, transvasait en lui son calme. S

LE POSTE SUR LA DUNE 263

confiance envers la vie était si évidente qu'on ne songeait pas à lui demander de l'expliquer.

Les soirs où il n'était pas de veillée, ils allumaient le feu dans le salon rouge aux chaudes ombres. La lampe suspendue au-dessus de la table ronde dans la cuisine éclairait à travers la porte vitrée la pièce. Il voulait Sylvie tout près de lui. Il disait de sa voix émouvante :

— Chante-moi!...

Elle s'écartait, se reculait dans la pénombre, allait s'appuyer au dossier d'un fauteuil. Elle chantait des choses lointaines qu'il connaissait mal et lui paraissaient fabuleuses. Sylvie aussi devenait fabuleuse. Quoiqu'il restât sans bouger, il eût voulu poser les mains sur elle. C'était la mer, la nuit, l'ombre des touffetiers, le vent dans le coquillage de la maison qui prenaient une voix par sa voix, qui l'admettaient, lui, l'étranger, dans leur harmonie. Il éprouvait alors une grande paix

LE POSTE SUR LA DUNE

s extérieures, comme tout le monde, il n'y aurait à se cacher. Il éprouvait une sécurité à la pensée s constructions de surface reposeraient sur de telles tions, si homogènes, si péniblement, si lentement tées, si profondément enfoncées en lui.
constata avec une sorte de sursaut que la destinée, tout, le poussait vers l'Amérique de Barbera, autre-rre promise. Il franchissait les mers pour s'avan-rs la vision de sa jeunesse, mais elle avait changé age. Elle conservait à peine de traits, elle n'était bouffée d'atmosphère aventureuse qui l'accueille-ussitôt franchie la redoutable porte de l'étranger. it à ses côtés le charmant compagnon qui agitait es mains dans la nuit : « Moi, je serais fermière. » gina Sylvie en costume de sport, droite et mince, un jeune arbre des solitudes.
e gardait aucune rancune à Barbera, sûr indice était détaché. Il en était venu à une compréhen-elle... Barbera au cœur innocent affamé de plaisir, a de la conquérante Amérique.
elle-là, avec ses yeux profonds, Marc, qui parais-uler comme son passé à lui, qui ne voulait rien d'elle qu'une empreinte dans les assises de son n'était pas inquiet à son sujet : Marthe Beau-rouverait sa voie.
ie, Barbera, Marc, petits noms qui n'avaient plus sur le bloc dur et lisse de l'avenir.

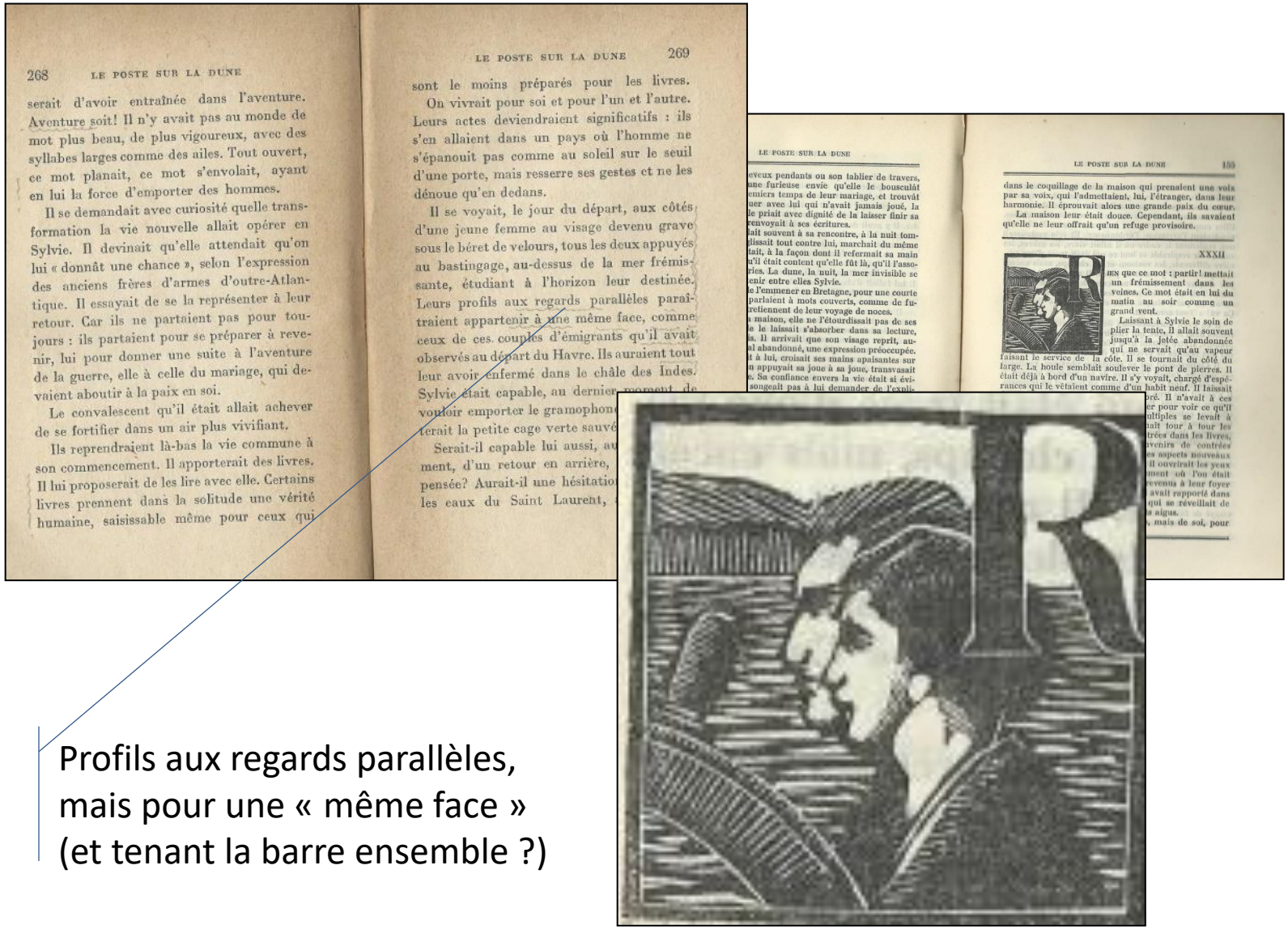
XXXI

Cependant, sa pensée revenait malgré lui à Sylvie.

Elle n'était pas exempte de remords. Il s'expliquait mal l'attitude d'indifférence, poussée parfois jusqu'à l'hostilité, qu'il avait eue vis-à-vis d'elle.

Revenu à la vie normale, il se retrouvait avec sa conscience timorée et ses scrupules excessifs. Il fallait que la crise qu'il venait de traverser eût été bien grave pour l'avoir plongé dans cet état. Quand il y songeait, il avait peine à la rattacher à la trame de sa propre vie. Il considérait avec étonnement cette physionomie farouche qu'il avait présentée sur la dune, de profil avec la mer, au cours de ces dernières années. Et même dans sa propre maison, il n'avait pas dû offrir un aspect bien engageant aux yeux de Sylvie. Qui sait si elle n'avait pas eu peur, secrètement, de cette espèce de Croquemitaine au regard fuyant, qui souriait de travers, comme certains blessés de la face? Lui souriait ainsi par choix, par entêtement.

La lampe : un objet qui permet à la gravure sur bois d'exprimer le rapprochement, l'espace exclusif, l'intimité …



268 LE POSTE SUR LA DUNE

serait d'avoir entraînée dans l'aventure. Aventure soit! Il n'y avait pas au monde de mot plus beau, de plus vigoureux, avec des syllabes larges comme des ailes. Tout ouvert, ce mot planait, ce mot s'envolait, ayant en lui la force d'emporter des hommes.

Il se demandait avec curiosité quelle transformation la vie nouvelle allait opérer en Sylvie. Il devinait qu'elle attendait qu'on lui « donnât une chance », selon l'expression des anciens frères d'armes d'outre-Atlantique. Il essayait de se la représenter à leur retour. Car ils ne partaient pas pour toujours : ils partaient pour se préparer à revenir, lui pour donner une suite à l'aventure de la guerre, elle à celle du mariage, qui devaient aboutir à la paix en soi.

Le convalescent qu'il était allait achever de se fortifier dans un air plus vivifiant.

Ils reprendraient là-bas la vie commune à son commencement. Il apporterait des livres. Il lui proposerait de les lire avec elle. Certains livres prennent dans la solitude une vérité humaine, saisissable même pour ceux qui

LE POSTE SUR LA DUNE 269

sont le moins préparés pour les livres.

On vivrait pour soi et pour l'un et l'autre. Leurs actes deviendraient significatifs : ils s'en allaient dans un pays où l'homme ne s'épanouit pas comme au soleil sur le seuil d'une porte, mais resserre ses gestes et ne les dénoue qu'en dedans.

Il se voyait, le jour du départ, aux côtés d'une jeune femme au visage devenu grave sous le béret de velours, tous les deux appuyés au bastingage, au-dessus de la mer frémissante, étudiant à l'horizon leur destinée. Leurs profils aux regards parallèles paraîtraient appartenir à une même face, comme ceux de ces couples d'émigrants qu'il avait observés au départ du Havre. Ils auraient tout leur avoir enfermé dans le châle des Indes. Sylvie était capable, au dernier moment, de vouloir emporter le gramophone
terait la petite cage verte sauvé
Serait-il capable lui aussi, au
ment, d'un retour en arrière,
pensée? Aurait-il une hésitatio
les eaux du Saint Laurent,

LE POSTE SUR LA DUNE

eveux pendants ou son tablier de travers, une furieuse envie qu'elle le bousculât emiers temps de leur mariage, et trouvât uer avec lui qui n'avait jamais joué, la le priait avec dignité de la laisser finir sa envoyait à ses écritures.
lait souvent à sa rencontre, à la nuit tomglissait tout contre lui, marchait du même tait, à la façon dont il refermait sa main u'il était content qu'elle fût là, qu'il l'assories. La dune, la nuit, la mer invisible se enir entre elles Sylvie.
e l'emmener en Bretagne, pour une courte parlaient à mots couverts, comme de furetiennent de leur voyage de noces.
maison, elle ne l'étourdissait pas de ses le laissait s'absorber dans sa lecture, s. Il arrivait que son visage reprît, aual abandonné, une expression préoccupée. t à lui, croisait ses mains apaisantes sur n appuyait sa joue à sa joue, transvasait e. Sa confiance envers la vie était si évisongeait pas à lui demander de l'expli-

LE POSTE SUR LA DUNE 155

dans le coquillage de la maison qui prenaient une voix par sa voix, qui l'admettaient, lui, l'étranger, dans leur harmonie. Il éprouvait alors une grande paix du cœur.

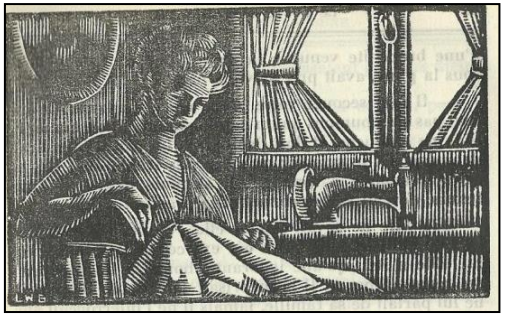
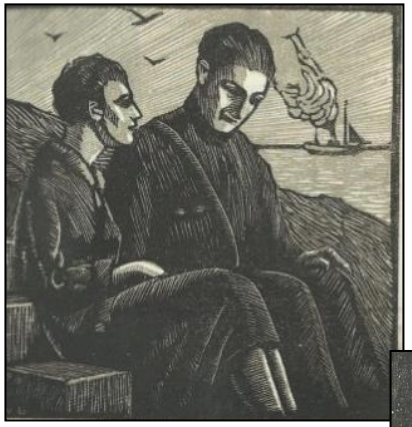
La maison leur était douce. Cependant, ils savaient qu'elle ne leur offrait qu'un refuge provisoire.

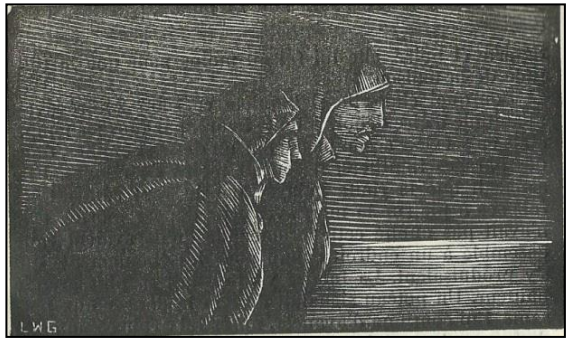
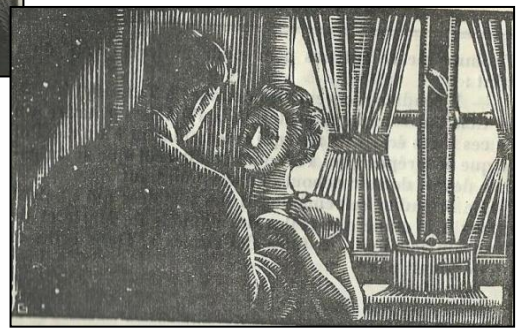
XXXII

RIEN que ce mot : partir! mettait un frémissement dans les veines. Ce mot était en lui du matin au soir comme un grand vent.

Laissant à Sylvie le soin de plier la tente, il allait souvent jusqu'à la jetée abandonnée qui ne servait qu'au vapeur faisant le service de la côte. Il se tournait du côté du large. La houle semblait soulever le pont de pierres. Il était déjà à bord d'un navire. Il s'y voyait, chargé d'espérances qui le vêtaient comme d'un habit neuf. Il laissait
oré. Il n'avait à ces
er pour voir ce qu'il
ultiples se levait à
ait tour à tour les
trées dans les livres,
ivenirs de contrées
es aspects nouveaux
il ouvrirait les yeux
ment où l'on était
revenu à leur foyer
avait rapporté dans
qui se réveillait de
s aigus.
, mais de soi, pour

Profils aux regards parallèles,
mais pour une « même face »
(et tenant la barre ensemble ?)

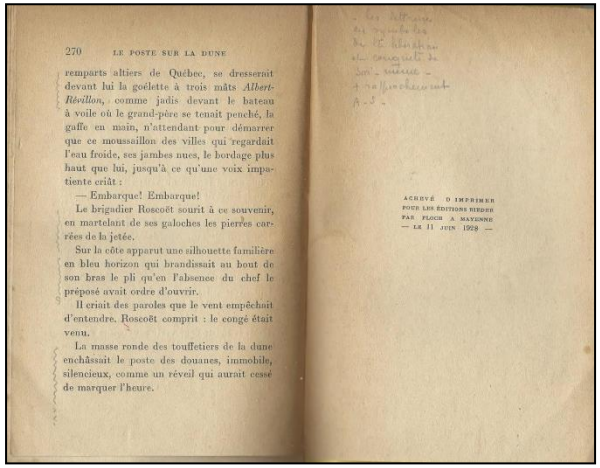
Le roman vu à travers les principales illustrations, placées côté à côte, dans l'ordre des pages.

La première image, hors texte, annonce la conclusion : André et Sylvie voguant vers le Canada.

Grandes images, lettrines, vignettes … L'illustrateur Louis William Graux intervient dans l'histoire.

« Les lettrines en symboles de la libération et conquête de soi-même + rapprochement A. S. »

Note au crayon sur la dernière page :



270 LE POSTE SUR LA DUNE

remparts altiers de Québec, se dresserait devant lui la goélette à trois mâts *Albert-Révillon*, comme jadis devant le bateau à voile où le grand-père se tenait penché, la gaffe en main, n'attendant pour démarrer que ce moussaillon des villes qui regardait l'eau froide, ses jambes nues, le bordage plus haut que lui, jusqu'à ce qu'une voix impatiente criât :

— Embarque! Embarque!

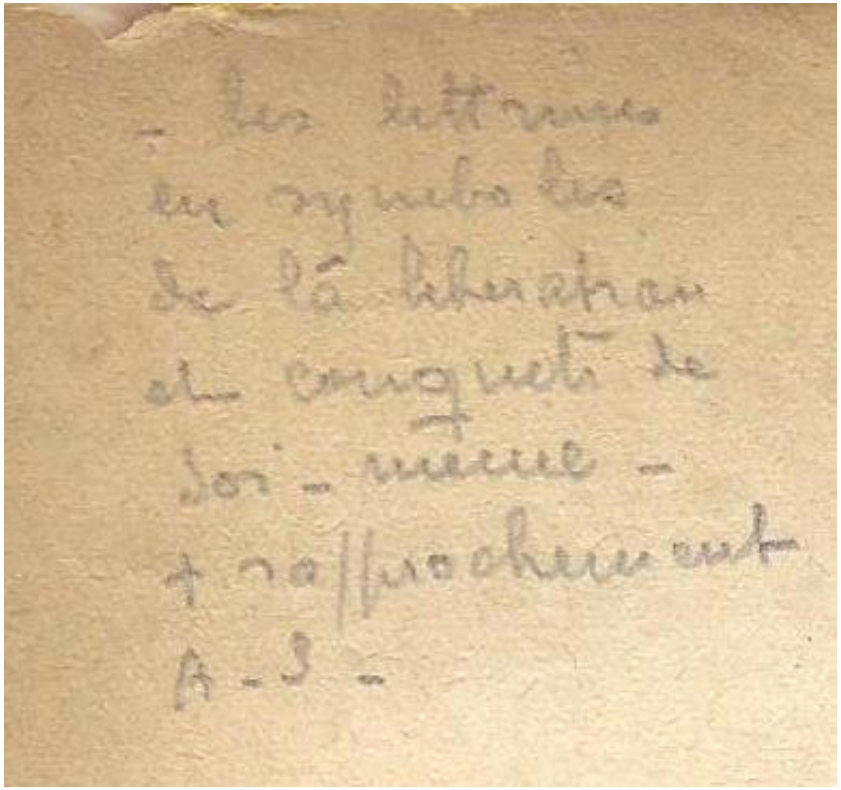
Le brigadier Roscoët sourit à ce souvenir, en martelant de ses galoches les pierres carrées de la jetée.

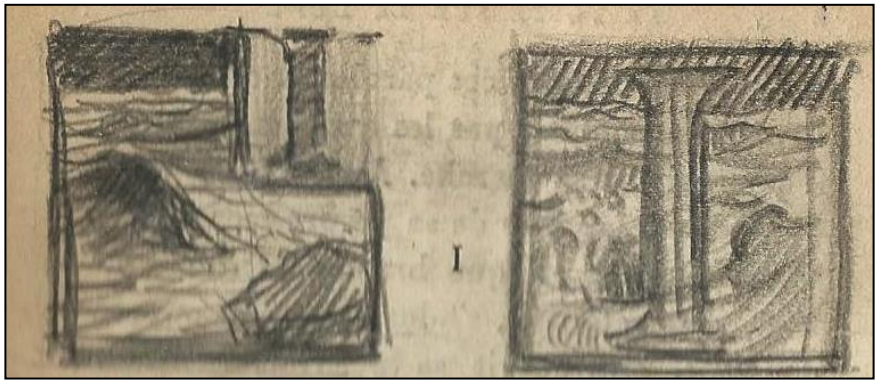
Sur la côte apparut une silhouette familière en bleu horizon qui brandissait au bout de son bras le pli qu'en l'absence du chef le préposé avait ordre d'ouvrir.

Il criait des paroles que le vent empêchait d'entendre. Roscoët comprit : le congé était venu.

La masse ronde des touffetiers de la dune enchâssait le poste des douanes, immobile, silencieux, comme un réveil qui aurait cessé de marquer l'heure.

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LES ÉDITIONS RIEDER PAR FLOCH A MAYENNE — LE 11 JUIN 1928 —

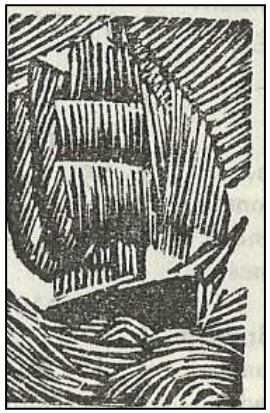


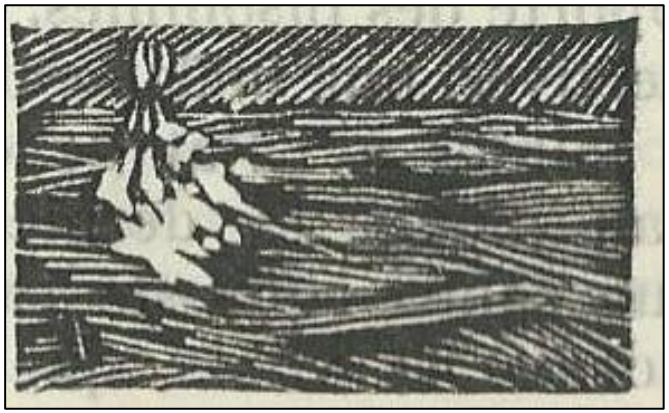


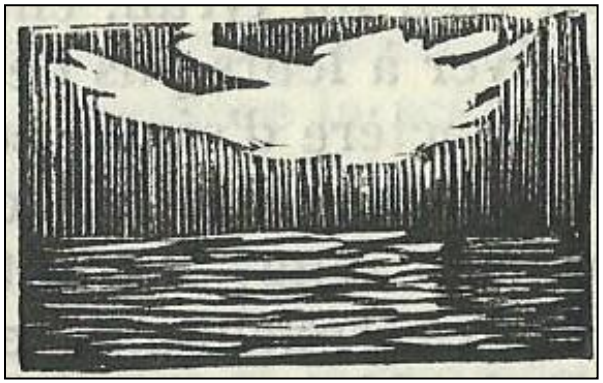
Deux lettrines non utilisées en tête du chapitre I, sur un thème maritime. Les lettrines conservées par la suite, suivent l'idée de progression évoquée en dernière page.
Le thème de la mer sera lui, développé dans toutes les vignettes de fin de chapitre.

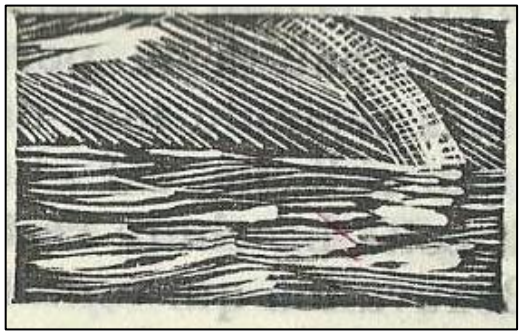
Dans l’ordre des chapitres : ***« Les lettrines en symboles de la libération et conquête de soi-même + rapprochement A. S »***

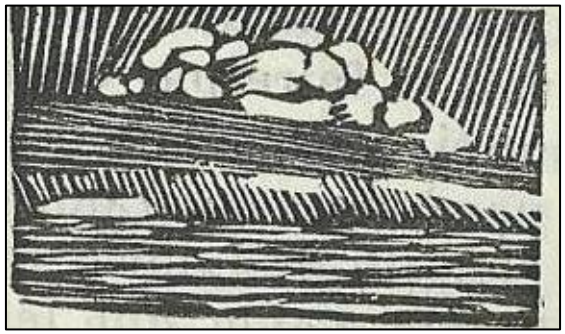
Vignettes : page de garde, fins de chapitre, le thème développé est la mer, un nouveau départ …

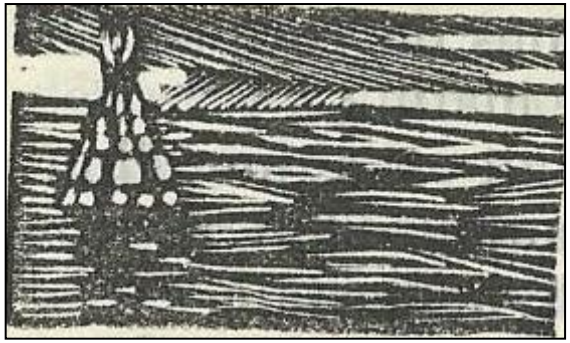


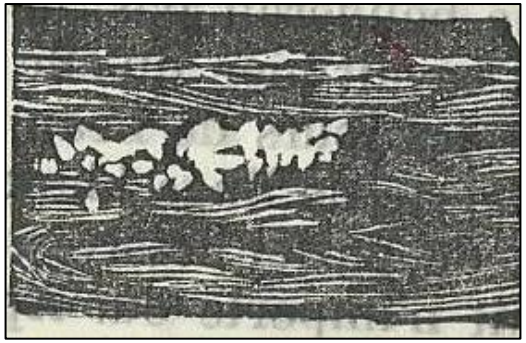


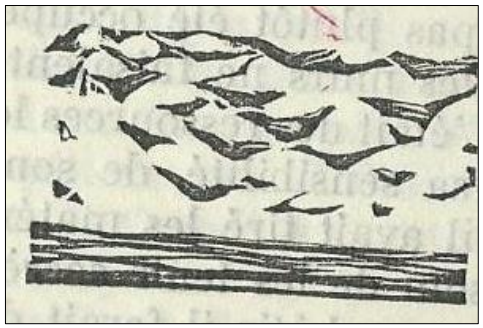












Les vignettes, dans l’ordre d’apparition …